ROCK & FOLK

BLUR : BRUTALE RENCONTRE !

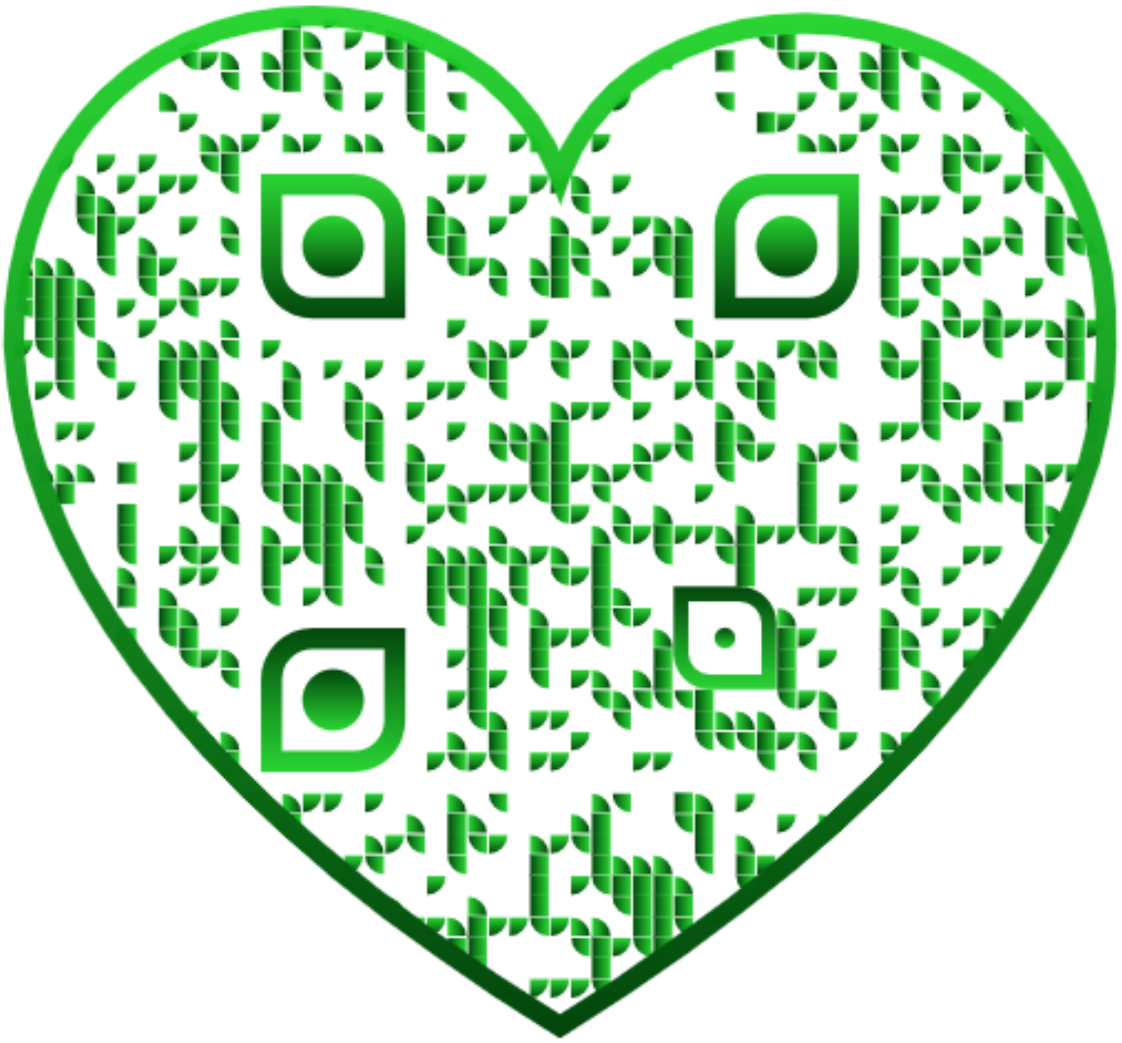
par Eric Dahan

MAI 2015 - N° 573 / 6,30 € MENSUEL / BEL 6,90 € / SUISSE 11,30 CHF / LUX 6,90 € / PORTUGAL CONT 7,20 €
CAN 10,98 $ CAN / ITA 7,20 € / INDE 13,40 € / DOM 6,90 € / N CAL (A) 1650 XPF / N CAL (S) 950 XPF / POL (A) 1900 XPF
POL (S) 1040 XPF / ERE 7,20 € / MAROC 76 DH / TUNISIE 9,80 TND / ESPAGNE 7,20 € / ILE MAURICE 7,20 €

ROCK&FOLK N° 573 ★ MAI 2015 ★ BLUR

L 19766 - 573 H - F: 6,30 € - RD

Editions Lariviere



NEVER HIDE*

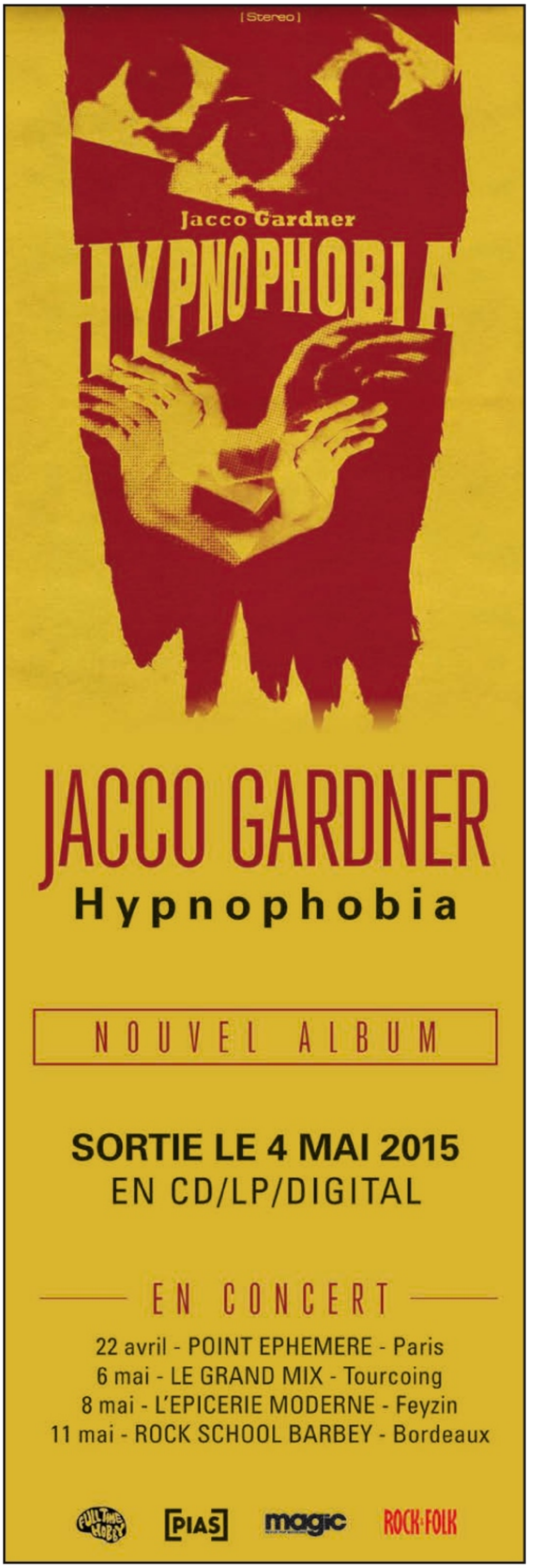
AVIATOR BRONZE
Toujours gagnant.
"LA VICTOIRE EST PARTOUT" #Campaign4Change by Mingyu.
ray-ban.com *NE TE CACHE PAS - MOD. RB3025 COL. 167/2K
Ray-Ban
GENUINE SINCE 1937

Edito

“Je crois que je vais m’épousseter le plumeau”

Et l’inspiration nous est venue au dernier moment, à la dernière seconde : ce serait Blur. Une brutale rencontre menée tambour battant par Eric Dahan.
Noel Gallagher, pendant ce temps, s’impose dans la presse comme l’interviewé de l’année. Multipliant bons mots et vertes banderilles, saccageant le jardin british du rock avec son inimitable verve : *“Je préférerais boire de l’essence à la pompe plutôt que d’être obligé de lire encore une autre interview d’Alex Turner”* semble la meilleure du mois.
Et vous, ça va ?
Les Rolling Stones reprennent la route des stades américains, sans Mick Taylor. Ils vont essorer plus d’un million de spectateurs et publier le 25 mai un coffret “Sticky Fingers” avec livret de Nick Kent et concert bonus “Live At Leeds 1971” en glorieuse stéréo.
Ce mois-ci, la rubrique condoléances explose. Plein de seconds rôles historiques disparaissent, sans oublier le mythique et génial Daevid Allen, guitariste pataphysicien disparu alors qu’on venait enfin de rééditer le mythique “Camembert Electrique”...
Car chez les disquaires, l’explosion vinyle continue. Ce mois-ci, votre rédac’ chef a déniché à Toulouse un live de L7 absolument remarquable, édité par Easy Action Records, très gros son, pressage 45 tours, vinyle de couleur et musique violentissime. Tout ça pour 22 euros. Alors comment justifier ces rééditions proposées par les majors plus de trente euros l’album ? Comment expliquer ces disques amortis depuis le premier septennat de Mitterrand qu’on remet sur le marché dix euros plus cher que le CD ? Ce Pink Floyd à 39 euros ? Ce Van Halen live à 72 euros ? Le vinyle est un marché en pleine expansion, tout le monde s’en réjouit, mais pourquoi assassiner le chaland ? Et ces 180 grammes, c’est nécessaire à qui ? Rendez-nous le Dynaflex et les disques gonflés des seventies, par contre, arrêtez de gonfler les prix.
A propos d’offre et de demande, sur eBay, hier, 6 avril 2015, un 78 tours de Robert Johnson, le deux titres “I Believe I’ll Dust My Broom”/ “Dead Shrimp Blues”, disque Vocalion pressé en 1937, s’est vendu 11 900 dollars.
Justement, ce mois-ci, Patrick Eudeline s’attaque au problème des formats.
Je pourrais continuer des heures, mais votre journal vous attend.
Bonne lecture.
Et ils allèrent dans la paix magnétique du rock.

PHILIPPE MANŒUVRE



Distribué par Pernod S.A. au capital de 54 000 000 € / 803 656 375 RCS Marseille – 4 rue Berthelot – 13014 Marseille. © Vincent Dunn

JAMESON

Born
IN THE STREETS
of Dublin

Le whiskey Jameson est né dans les rues de Dublin,
à la distillerie de Bow Street, en 1780.

JAMESON
Established Since 1780
SINE METUS
Triple Distilled
IRISH WHISKEY

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Sommaire 573

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley CALEXICO 14

NECROLOGIE

Eric Delsart DAEVID ALLEN 18

PROSPECT

Jérôme Reijasse CHASSOL 22

TETE D'AFFICHE

Basile Farkas VIET CONG 24

Jonathan Witt POND 26

Jonathan Hume METZ 28

H.M. THEODORE PAUL & GABRIEL 30

Pierre Mikaïloff VAN MORRISON 32

Busty ALEX KAPRANOS 34

EN VEDETTE

Eric Debris FESTIVAL SXSW 36

Olivier Cachin ALABAMA SHAKES 40

Busty ANTON NEWCOMBE & SOKO 44

Thomas E Florin PAUL WELLER 48

Philippe Manœuvre LITTLE BOB 52

Jérôme Soligny BOWIE EST A PARIS 58

EN COUVERTURE

Eric Dahan BLUR 64

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline LES FORMATS 74

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : TERRY O'NEILL/ GETTY IMAGES
GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo DR

40

ALABAMA SHAKES

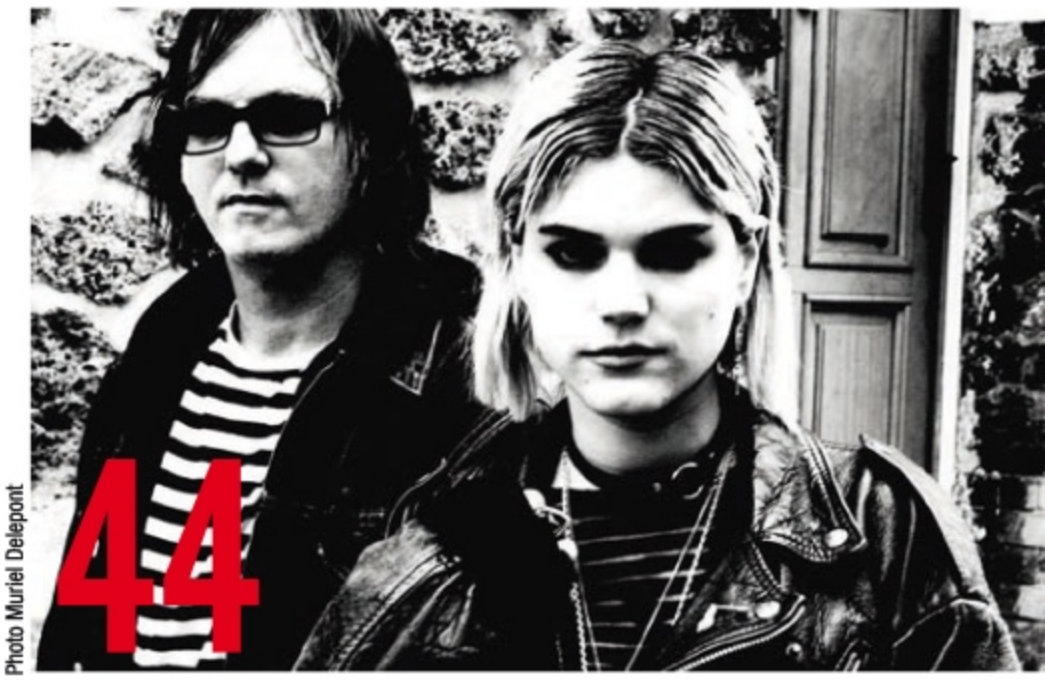


Photo Muriel Delepont

44

ANTON NEWCOMBE & SOKO

64

BLUR

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 097 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35)

Directeur Artistique Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)

Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Læticia Alzieu (56 95)

ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2e trimestre 2015. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Au temps de Beethoven...

Illustrations : Jampur Fraize

Lâchez-les !

Ecoute-moi bien Eudeline, j'ai du respect pour toi, tu es un des rares journalistes à avoir fait un ou deux morceaux pas mal. Je m'en branle de comment tu t'habilles mais tu as une finesse. Seulement écoute-moi bien : ce qui m'intéressait c'était les artistes, les créateurs, pas ces bandes de violeurs que, dans son fétichisme morbide, une partie de la jeunesse d'aujourd'hui semble affectionner plus que la musique en elle-même. Les bandes de rockers français en plus, quels putain de caves ! J'avais déjà pas aimé que tu débines Jim, à faire ton anti-intello primaire mais bon, c'est un peu ton drame, le petit intello qui s'est pris pour un dur, et c'est touchant. Mais putain, maintenant c'est quoi ce nouveau format ? On est où ? A Télérama ? Oh ! Mais vous vous prenez pour qui ? Au lieu de gentiment devenir une sorte de JukeBox Magazine légèrement plus écrit, faut que vous draguiez les enfants de ces sales bobos dégueulasses ! Au temps de Beethoven, on avait les ringards qui écoutaient Bach, au temps du jazz les ringards qui écoutent Beethoven, au temps du rock les ringards qui écoutaient du jazz, et maintenant qu'on est au temps des robots, on a les robots qui jouent de temps en temps aux ringards en écoutant du rock. Etre ringard, même ça n'est plus un truc vrai ! Et le pire, c'est que comme le jazz ou le classique, le rock est devenu *classe*. Alors tous ces types qui allaient devenir Bill Gates, ils s'y sont mis, au rock. Et on dirait qu'ils sortent d'une putain d'école. Il y a un côté scolaire, tout tracé, chiant chez tous ces groupes de ces quinze dernières années. Putain, mais lâchez-les ! Rien ne sert de courir, il faut mourir à point les gars. Et, en toute amitié, cette année je ne suis pas sûr de me réabonner.

SHERLOCK HOLMES *(courriel)*

Nuances

Royal Blood écrit des lyrics bellicistes mais la guerre c'est pas bien. Royal Blood pense que l'affaire Charlie donne à réfléchir mais pas en musique, *"c'est trop compliqué"*. Royal Blood crée un label avec un vilain mammouth hirsute en logo mais *"il sait bien se conduire, comme nous"*. Royal Blood fait de la musique mais aurait pu faire du tennis. Royal Blood a inventé un nouveau concept : le rock centriste.

ZOCKOR *(courriel)*

Cher Rock&Folk

Etre rock en 2015, c'est écouter les Beatles sur ses vieilles cassettes TDK enregistrées à partir des vinyles achetés modestement par son père dans les grandes surfaces de la région de Nice. Ici, point de format *audiophile*, point de médecine légale de la basse de Paul, point de nombrilisme pour *"coller à l'essence de l'artiste"*, mais les Beatles tels que les gens les écoutaient dans les années 70-80, loin, bien loin de ce cirque bobo et des comparaisons vaines entre les versions anglaises, US ou malgaches... Un peu de modestie n'a jamais fait de mal, même à toi, cher journal, lu depuis plus de quinze ans.

FREDERIC CAMBIAGGIO *(courriel)*

Question

J'aime beaucoup Nicolas Ungemuth, suis-je normal ?

BENOIT CULOT *(courriel)*

CENDRILLON :

– Ah, si seulement, comme par magie,
je pouvais m'offrir tout ce dont j'ai besoin
pour aller au bal!

LA BONNE FÉE :

–

.

Visa Premier : toute l'année des réductions jusqu'à 25 %
sur visa.fr. Découvrez en ce moment :

SEPHORA BURTON of London Wonderbox AVIS Belambra clubs INTERFLORA Alinéa MOBILIER & DÉCO

Et retrouvez aussi sur le site les 30 autres services Visa Premier.

Offres réservées aux détenteurs de la carte Visa Premier. Détails et conditions des offres sur www.visa.fr

Être Premier aura toujours ses avantages.

VISA

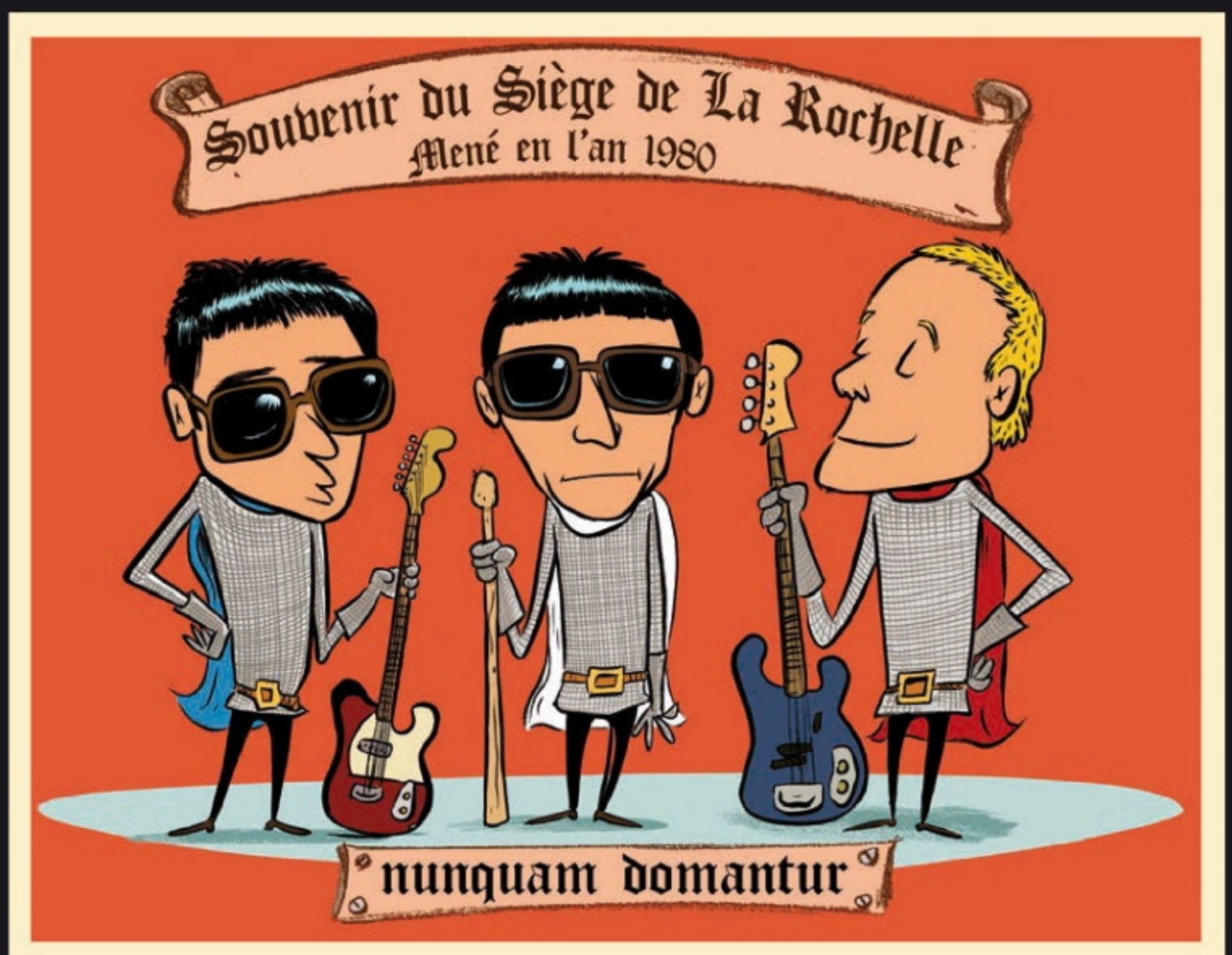
Visa Europe Limited, 21 bd de la Madeleine 75001 Paris, RCS Paris n°509 930 699 - SAATCHI & SAATCHI + duke

J'ai bien lu

Bonjour Philman, comment vas-tu ? Je suis sorti ce matin acheter mon numéro de Rock&Folk et j'ai commencé à le lire religieusement de la première à la dernière page... quand quelques lignes pages 14 et 15 extraites de l'article Mes Disques A Moi m'ont tiré de ma torpeur. JB Guillot/ Born Bad dit ceci : *"Plus rien n'a de sens, c'est peut-être pour ça que certains se cassent en Syrie pour faire le djihad. C'est sans doute cette même volonté de se sentir vivant et d'avoir peur."*
J'ai bien lu, là ? Avez-vous réfléchi longtemps avant d'imprimer cela ? A l'heure du bien pensant dans le village global, cette déclaration pourrait produire une déflagration médiatique. Le patron du label va-t-il présenter des excuses aux familles des victimes, passer dans une émission en prime-time pour faire son mea culpa ? Born Bad va-t-il voir ses ventes exploser dans les milieux djihadistes ? Je ricane mais là, j'avoue que vous avez fait fort. Bon, j'espère que ma réactivité me donnera l'honneur d'être publié dans la rubrique Courrier Des Lecteurs.
LAURENT CAUBEL *(courriel)*

Des perles

Salut Rock&Folk, merci pour cette excellente couverture qui me fait réécouter mes coffrets Rhino série Rock Rebel. Superbe découverte, disque du mois de février avec Pond et vous remettez le couvert avec Twin Peaks en mars. Bravo, vous nous faites découvrir des perles, continuez ! Bâillonnez le sieur Ungemuth qui, après avoir massacré Stevie Ray Vaughan, crucifie "Physical Graffiti" dans le dernier numéro.
Rock and roll can never die.
FRANÇOIS (lecteur de R&F depuis 1975) – 1055 Froideville (Suisse)



Paradoxe

Sacré Nicolas Ungemuth ! Le seul critique rock capable de dézinguer assez bassement ce monument qu'est "Physical Graffiti" et de larmoyer une chronique plus tard sur les *"critiques bourrins"* qui n'ont pas compris le pauvre album perdu d'un gars dont, manifestement, personne n'a jamais eu rien à foutre, et le tout sur la même page ! Mais continuez Mr Ungemuth, c'est comme ça qu'on vous aime !
DESI DOR *(courriel)*

Bonjour

Je lis votre journal depuis décembre 1975. Etre rock en 2015, c'est écouter le nouveau Jesse Malin en boucle. C'est le disque du mois avec 5 étoiles. Etre rock en 2015, c'est se demander pourquoi certains groupes ne passent pas par la France. Pourquoi Jesse Malin évite la France depuis 2007 ?
BRUNO *(courriel)*

Lecteur

Lecteur de la presse rock depuis plus de trente ans, je n'avais jamais lu un article aussi sincère, intelligent et empreint de l'esprit *rock*, que celui de JB Guillot. Etre rock dans les années 2000, le gars ne se pose pas la question. Il *est* tout simplement. Un exemple à suivre si on veut que *notre* musique perdure. Et fan de Dylan depuis plus de trente ans aussi et sachant donc qu'il ne fait rien par hasard, j'ai bien peur que son discours fleuve (que j'ai seulement survolé pour l'instant) sonne comme un testament.
JEAN – 66000 Perpignan *(courriel)*

Cotte de Maille

Juste pour vous dire qu'être rock en 2015, c'est être à une convention de disques, parler avec un fan de Bijou, se remémorer leur concert à la Cotte de Maille de la Rochelle en 1980 et mimer devant le stand de vinyles l'attitude scénique géniale d'un Vincent Palmer à la guitare transcendée pendant cette soirée inoubliable, tout ça sous les yeux étonnés de visiteurs du salon. Mais mon nouveau pote et moi, on ne sera jamais domptés !
MICHEL ROUYER *(courriel)*

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD...

CYRANO (*INTERROGATIF*) :

– Ah, non! Ma carte bloquée!
Le plafond est atteint, je ne puis payer!
N'existe-t-il rien de plus pratique,
de moins limité, pour régler ses achats
sans se casser le nez?

ROXANE (*SUR LE TON DU CONSEIL*) :

–

.

Visa Premier : un plafond de paiement supérieur à celui d'une carte classique.

Découvrez aussi sur visa.fr les 30 autres services Visa Premier.

Plus d'informations sur le site.

Être Premier aura toujours ses avantages.

VISA

Visa Europe Limited, 21 bd de la Madeleine 75001 Paris, RCS Paris n°509 930 699 - SAATCHI & SAATCHI + duke

Télégrammes

PAR BUSTY & BASILE FARKAS

AMY WINEHOUSE
Composé d'images d'archives inédites et de morceaux jamais sortis, "Amy", un documentaire consacré à la bad girl de Camden, sera visible en juillet dans les cinémas britanniques.

ART ROCK
A l'affiche cette année du festival de Saint-Brieuc (22 au 24 mai) : Izia, Isaac Delusion, The Dø, Placebo, Christine And The Queens, Selah Sue, Shaka Ponk, Jean-Charles de Castelbajac & Mr Nô...

BJORK
La chanteuse islandaise se produira le 20 juillet à Lyon dans le cadre des Nuits de Fourvière et le 15 août à la Route du Rock de Saint-Malo.

BLOC PARTY
Le groupe de Kele Okereke prépare de nouvelles chansons, mais sans son bassiste Gordon Moakes, démissionnaire.

CIRCA WAVES
Les jeunes Britanniques joueront le 21 avril à la Flèche d'Or (Paris).

THE DARKNESS
Les hard rockers se fendent d'un quatrième LP en juin, "Last Of Our Kind".

DAVID CROSBY
L'ancien Byrds a percuté un joggeur alors qu'il conduisait sur une route californienne. Les jours de l'accidenté ne sont pas en danger et le chanteur guitariste a plaidé avoir été aveuglé par le soleil.

FESTIVAL DE BEAUREGARD
Au programme du festival normand cette année (2 au 5 juillet) : Sting, Scorpions, Christine And The Queens, Lenny Kravitz, Etienne Daho, Johnny Marr, Jungle, Florence And The Machine...

FESTIVAL LIVRES ET MUSIQUE
Au programme de la 12e édition du festival consacrée à l'Amérique (Deauville, 9 au 11 mai) : lectures, débats, concerts, expositions et rencontres avec une centaine d'invités parmi lesquels Greil Marcus, Richard Hell ou encore Elliott Murphy...

FFS
C'est sous ce sigle que Franz Ferdinand et Sparks joignent leur force. Le quartette écossais et les frères Mael publient le 8 juin un album homonyme.

FOXYGEN
Sur Twitter, le jeune groupe californien déclare que ses concerts européens à venir seront également sa tournée d'adieux. Annonce à prendre au sérieux ?

FRANK ZAPPA
"Dance Me This", un album enregistré en 1993 peu avant sa mort par le fantaisiste moustachu, paraîtra le 1er juin.

HOT CHIP
Le groupe anglais publie "Why Make Sense ?" le 18 mai, un sixième album dont chacun des exemplaires sera imprimé dans une couleur unique.

IGGY POP
Le chanteur, qui n'a rien sorti depuis l'ultime album des Stooges "Ready To Die" (2013) prépare un nouvel album avec des musiciens anglais dont l'identité n'est pas encore connue. En préambule, l'Iguane redonnera également des concerts.

JONI MITCHELL
La chanteuse folk, retrouvée inconsciente chez elle, a été hospitalisée. L'état de santé de l'artiste de 71 ans, réveillée et en observation, s'améliore de jour en jour, d'après un communiqué officiel.

KIM GORDON
Après sa vengeresse autobiographie, la bassiste de feu Sonic Youth donne des nouvelles musicales : elle enregistre du hip hop minimal avec Peaches.

KURT VILE
L'homme de Philadelphie prépare son sixième album pour une publication automnale.

GENE SIMMONS
Le bassiste de Kiss se lance dans la production de films d'horreur, en association avec la WWE (fédération de catch américaine), une trilogie de longs métrages à déconseiller aux fans de Manoel de Oliveira est en cours de réalisation.

GREEN DAY
Après un passage par la case désintoxication pour Billie Joe Armstrong, les anciens punks californiens redonnent des concerts à partir de la mi-avril et laissent entendre qu'un nouveau disque est prévu.

Désireux de présenter son album "Lullaby... And The Ceaseless Roar", Robert Plant va donner 17 concerts cet été aux USA

“Quand j’ai eu Kanye West pour la première fois au téléphone, il a dit ‘*nigger*’ environ 40 fois pendant la conversation. Ma femme a été choquée” PAUL McCARTNEY

NICK CAVE
L’Australien publie un nouveau livre, “Sick Bag Song”, un journal de voyage écrit, comme son titre l’indique, sur les sacs à vomi fournis dans les avions.

NIRVANA
Le rockumentaire “Cobain, Montage Of Heck” sera projeté dans cent cinémas de France, lundi 4 mai, à 20 h 00. Sortie DVD prévue pour septembre.

Photo DR

PARQUET COURTS
Aux fans s’étant fait tatouer le nom du combo, le groupe américain promet sur son site web une entrée gratuite à ses concerts à vie.

PORTISHEAD
“Third” étant sorti voici 7 ans, le groupe de Beth Gibbons se met en marche pour en concevoir la suite.

RECORD A BATTRE
L’école de batterie Agostini de Tours compte battre et homologuer en présence d’un huissier un record : celui des 60 batteries (13 juin, à la Guinguette de Tours sur Loire).

RODOLPHE BURGER
L’ex-leader de Kat Onoma et son guitariste et saxophoniste Philippe Poirier reprennent dix titres de Kat Onoma inspirés par le poète américain Jack Spicer pour l’album “Play Kat Onoma”, sorti le 30 mars, et accompagnant un travail de réédition de l’ensemble du catalogue du groupe.

THE ROLLING STONES
Après la sortie le 25 mai d’un luxueux coffret consacré à “Sticky Fingers”, le groupe de Charlie Watts partira en juillet pour un périple de 15 stades nord-américains, sans Mick Taylor.

SALON DU DISQUE DES PUCES
La 5e édition du salon du disque des puces se tiendra les 23 et 24 mai au Marché Dauphine des puces de Saint-Ouen. Au programme : les raretés proposées par 25 disquaires venus de région parisienne et de province, et une après-midi dédicaces le samedi 23 avec Hugues Cornière, Christian Eudeline et Philippe Manœuvre.

SOLIDAYS
A l’affiche cette année du festival parisien (26 au 28 juin, Hippodrome de Longchamp) : Asaf Avidan, Brigitte, Le Peuple de l’Herbe, Hanni El Khatib, IAM, Die Antwoord, The Vaccines, Paul Kalkbrenner, Caravan Palace...

STEVEN TYLER
Sans Aerosmith, le père de Liv prépare un album country.

TAME IMPALA
Précédé par deux extraits mis en ligne (“Let It Happen” et “Cause I’m A Man”), “Currents”, le troisième album des Australiens est donc attendu dans l’année.

TIDAL
Au cours d’une spectaculaire conférence de presse, Arcade Fire, Daft Punk, Beyoncé, Jack White, Madonna, Rihanna et Jay Z ont lancé leur site de streaming. Payant (20 dollars par mois), celui-ci permettra d’entendre des titres en qualité CD.

TRICATEL
Le label organise deux soirées à l’Européen (Paris) en mai : le 11, Chassol présentera son nouveau spectacle “Big Sun”, et le 12, Bertrand Burgalat et A.S Dragon joueront avec les invités de leur disque “Tricatel RSVP”, jam-session de studio qui sera portée sur scène.

THE VACCINES
Le quartette londonien a travaillé avec les producteurs Dave Fridmann et Cole MGN pour son troisième manifeste. Le sophistiqué “English Graffiti” est attendu le 18 mai.

LES VIEILLES CHARRUES
Le festival de Carhaix (16 au 19 juillet) accueillera notamment cette année The Drums, The Chemical Brothers, The Prodigy, Joan Baez, Brodinski Presents Brava, Caravan Palace, Fritz Kalkbrenner, Feu! Chatterton...

THE WHITE STRIPES
“Rated X”, morceau de Loretta Lynn repris en 2000 par le duo qui était resté inédit, figurera dans les bonus de la réédition prochaine de “Van Lear Rose”, album de la prêtresse country qu’avait produit Jack White en 2004.

WILLIE NELSON
Le chanteur country a créé sa chaîne de magasins dédiée à la vente de marijuana. Ceux-ci ouvriront dans les quelques Etats US où la consommation est autorisée.

X SYNDICATE
Le groupe revient le 18 mai avec un nouvel album intitulé “Dead Or Alive” dont on peut d’ores et déjà entendre l’extrait “Friend To Foes”.

Condoléances
Daevid Allen, **Lesley Gore**, **Michael Brown** (leader de The Left Banke), **Andy Fraser** (bassiste de Free), **Bruce Crump** (batteur de Molly Hatchet), **John Renbourn** (guitariste de Pentangle), **Bob Burns** (batteur de Lynyrd Skynyrd), **Jeremy Brown** (guitariste de Scott Weiland), **Mike Porcaro** (bassiste de Toto), **Cynthia Lennon** (première épouse de John), **Manoel De Oliveira** (réalisateur), **Carl Silva** (chanteur guitariste de Carl & The Rhythm All Stars), **Miriam Bienstock** (co-fondatrice d’Atlantic), **Sam Simon** (scénariste des Simpsons), **Terry Pratchett** (écrivain)

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

3 | 4 | 5 JUILLET 2015 | ARRAS

MAINSQUARE

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

MUSE | LENNY KRAVITZ
PHARRELL WILLIAMS
SHAKA PONK | SKIP THE USE | SAM SMITH
MUMFORD & SONS | IAM | ROYAL BLOOD
HOZIER | THE SCRIPT | GEORGE EZRA
LILLY WOOD & THE PRICK | LINDSEY STIRLING
MADEON | FAKEAR | THE AVENER | RONE | ...

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS

MAINSQUAREFESTIVAL @MAINSQUAREFEST

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES N°2-1055651 & 3-1055224 5 / RCS LILLE 488 013 905 00010 / ©PHOTOS : JÉRÔME POUILLE / ALL RIGHTS RESERVED.

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

MAINSQUARE

VENDREDI 3 JUILLET

MAIN STAGE	GREEN ROOM POWERED BY Greenroom session.fr
LENNY KRAVITZ	GEORGE EZRA
SHAKA PONK	RONE
THE SCRIPT	LINDSEY STIRLING
HOZIER	KODALINE
PATRICE	SHEPPARD
	GAGNANT TREMPLIN

SAMEDI 4 JUILLET

MAIN STAGE	GREEN ROOM POWERED BY Greenroom session.fr
MUSE	ROYAL BLOOD
SKIP THE USE	FAKEAR LIVE
MADEON	CHARLI XCX
RIVAL SONS	JAMES BAY
CIRCA WAVES	BRNS
...	...

DIMANCHE 5 JUILLET

MAIN STAGE	GREEN ROOM POWERED BY Greenroom session.fr
PHARRELL WILLIAMS	SAM SMITH
MUMFORD & SONS	THE AVENER
LILLY WOOD & THE PRICK	OSCAR & THE WOLF
IAM	ILOVEMAKONNEN
TIKEN JAH FAKOLY	JOSEF SALVAT
RUDIMENTAL LIVE	*GAGNANT TREMPLIN*

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES N°2-1055051 & 3-1055234 5 / RCS LILLE 488 013 905 00010 / ©PHOTOS : JÉRÔME POUILLE / ALL RIGHTS RESERVED

“Punks un peu nerds”

CALEXICO

Avec leurs influences puisées à la frontière américano-mexicaine, on savait que John Convertino et Joey Burns étaient des musiciens racés et cultivés. L'interview qui suit le confirme.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

A ses débuts à la fin des années 90, Calexico a secoué le petit monde du rock en injectant dans sa musique des trompettes de mariachi — un son jusqu'ici associé par les béotiens au fond sonore d'un restaurant tex-mex. Les discrets John Convertino et Joey Burns y peignaient de grands espaces sonores, ceux qu'ils voyaient de la fenêtre de leur studio de Tucson, formant un contraste organique avec l'electro faisant fureur alors. L'air de rien, ils ont collectionné les collaborations et les louanges de la critique, signé deux BO et se sont forgé un noyau dur de fans, hypnotisés par leurs mélodies doucement mélancoliques. Ce matin, lorsqu'on les complimente sur “Edge Of The Sun”, le nouvel album, Burns et Convertino ont un petit sourire modeste, mais pas embarrassé. Ils savent qu'ils ont fait du bon boulot, c'est tout. Ils ont bien préparé l'interview. Au point que, avant de commencer, ils nous poseront la première question rituelle de cette rubrique…

Enorme différence

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

John Convertino : “Fragile” de Yes, je devais avoir dix ans. C'était très excitant pour moi. Je suis allé dans un drugstore près de chez moi qui vendait des disques. Un ami de mon grand frère aimait Yes et avait apporté des albums à la maison. Ils avaient sept ans de plus que moi et je les trouvais cool.

Joey Burns : Ma mère chantait et jouait du piano, elle avait un classeur plein de singles et j'adorais “Wake Up Little Susie” des Everly Brothers. Mes parents avaient aussi Miles Davis, “Meet The Beatles” et le double rouge, mon premier disque favori quand j'étais enfant. En grandissant, je crois que le premier disque acheté était “Fly Like An Eagle” du Steve Miller Band, un cadeau d'anniversaire pour un ami. Puis je me suis intéressé à Police, REM et enfin aux Smiths. Sans oublier, à un moment, Kiss.

John Convertino : Je suis le plus jeune d'une famille de cinq enfants. Il y avait des tonnes de disques à la maison. “... Ziggy Stardust”, “Harvest”, “Jesus Christ Superstar”, “Sweet Baby James” de James Taylor ont fait partie de ceux que j'écoutais chaque jour en grandissant.

R&F : Vous étiez dans des foyers où la musique comptait beaucoup ?

John Convertino : Oh oui... Mon père était pianiste et, avec ma mère, il tenait un petit conservatoire à Long Island, The Convertino School Of Music. Toute ma famille chantait et voulait que je participe, mais j'ai refusé. Du coup, ma mère m'a offert une batterie. C'était merveilleux de sa part...

Joey Burns : Mes parents ont toujours refusé de m'offrir une batterie. Mais ils acceptaient que j'en emprunte une !

R&F : Quel artiste vous a donné envie de monter un groupe ?

Joey Burns : Sans hésiter, les Beatles, la diversité de leur musique, le fait qu'ils y incorporent des sonorités du monde entier. Et puis, c'était fun. J'ai un lien particulier avec cet album rouge, mais mon préféré doit être “Revolver”.

John Convertino : J'ai commencé la batterie vers neuf ans et je ne me souviens pas d'une période où je n'ai pas eu envie de devenir musicien. A l'adolescence, j'ai rêvé de jouer de la musique comme David Bowie... Lorsque mon père a vu que je travaillais sérieusement la batterie, il m'a offert des disques de jazz : “Art Blakey's Jazz Messengers With

Thelonious Monk", qui restera pour toujours gravé dans ma tête, et "The Drum Battle (Gene Krupa And Buddy Rich At JATP)", avec deux styles de batteurs de générations différentes.

Joey Burns : J'ai grandi près de Los Angeles et, adolescent, j'allais voir jouer les groupes locaux. Mes préférés étaient les Minutemen. Cette sorte de proximité a facilité le processus pour devenir musicien.

John Convertino : C'est l'énorme différence entre Joey et moi. Moi, j'ai grandi dans l'Oklahoma et, à la radio, j'entendais que Police, Blondie, Talking Heads, etc, jouaient au Cain's Ballroom, à Tulsa et je ne pouvais pas aller les voir. Je me disais : *un jour, je jouerai là-bas.* Et je l'ai fait !

R&F : Comment faisiez-vous vos découvertes musicales ? Chez les disquaires ?

Joey Burns : REM m'a accompagné durant toute mon adolescence, grâce à mon grand frère qui s'était acheté le premier album. J'allais chercher des disques à Los Angeles, chez Aardvark qui vendait aussi des fripes. J'ai découvert des groupes sixties que je ne connaissais pas, les Byrds, Dylan, Neil Young... Mon frère avait "Swordfishtrombones" de Tom Waits. C'était précieux d'avoir des grands frères et des parents pour éveiller mon goût.

John Convertino : C'était un peu pareil pour moi. Je me souviens que "Bob Dylan Greatest Hits" était très écouté à la maison. J'ai fini par m'installer à Los Angeles vers 23 ans, en pleine période hair metal... Ça ne m'intéressait pas du tout, je me suis retrouvé dans un groupe punk garage, plus proche de REM et des Minutemen. On était des punks un peu nerd.

Par accident

R&F : Lors de votre première rencontre, quels disques vous ont réunis ?

John Convertino : Joey habitait près de Joshua Tree à l'époque, il est venu pour une sorte d'audition avec Giant Sand. Nous avons passé la journée ensemble, Howie *(Gelb — NdA)* était occupé. Je crois que je t'ai fait écouter de la musique classique...

Joey Burns : On a aussi parlé de jazz, de Monk, Mingus et de Miles Davis. Ils voulaient ajouter un élément de jazz dans Giant Sand et la contrebasse était une passerelle naturelle pour aller dans la direction désirée. Quand j'étais au lycée, je m'étais mis au jazz alors que j'écoutais REM. J'ai joué au Playboy Jazz Festival au Hollywood Bowl à cette période avec mon groupe de lycée. Je me rappelle avoir voulu faire une photo avec Jaco Pastorius qui commençait à perdre la tête. C'était assez tragique de voir quelqu'un que j'avais tant admiré en train de ne plus se contrôler.

R&F : A la sortie du premier album de Calexico, tout le monde a découvert, grâce à vous, la musique de mariachi sous un jour nouveau…

Joey Burns : On entendait de la musique de mariachi live à Tucson, lors de fêtes ou dans des restaurants. On a fini par connaître Ruben Moreno qui fait partie de Mariachi Luz de Luna. C'est *le* trompettiste à appeler à Tucson si on fait partie d'un groupe de rock. Il reprend Lee Hazlewood et adore faire la fête.

John Convertino : Il est très ouvert. Il veut bien qu'on joue de la batterie sur les morceaux traditionnels alors que certains refuseraient. Il a apporté quelque chose à notre musique que nous n'avions pas escompté. C'est arrivé par accident.

Joey Burns : Ma mère avait des disques de Los Panchos, ce n'étaient pas des mariachis, mais c'était très beau, très romantique. Mes parents allaient en vacances à Acapulco, ils nous confiaient aux grands-parents et revenaient en pleine forme avec des disques ou des partitions. Quand elle est allée à la Nouvelle-Orléans, ma mère a rapporté des partitions de Scott Joplin. Tout cela m'a donné l'idée d'apprendre des chansons ou d'en créer.

John Convertino : Ça n'a aucun rapport, mais j'étais fasciné par "Whipped Cream & Other Delights" de Herb Alpert & The Tijuana Brass. Adolescent, cette pochette me troublait...

R&F : On parle souvent d'americana à propos de vos albums, de country aussi. Vos albums préférés du genre ?

Joey Burns : Tout le monde aime Hank Williams, évidemment. C'est minimaliste, moderne et il avait une personnalité incroyable, des chansons très bien écrites, simples et directes. Mon père avait une compilation de country en cassette dans sa voiture que je trouvais atroce. Je me suis installé à Tuscon en 1993 et mes amis écoutaient de la country... J'ai découvert Buck Owens, j'adore "Together Again" et Victoria Williams m'a initié à Gram Parsons. J'ai vu les connexions avec des groupes comme REM. "Return Of The Grievous Angel" est une chanson fabuleuse, je l'ai reprise avec Victoria. "We'll Sweep Out The Ashes In The Morning" est une de mes préférées. Parsons est mort à Joshua Tree où j'ai rencontré John. J'ai aussi rencontré Phil Kaufman, le mec qui a volé son cercueil. Il était tour manager de Victoria Williams en 1994.

John Convertino : Je repensais au film, "Honeysuckle Rose" et à Willie Nelson. Je ne l'ai pas découvert par ce biais, mais il m'a fasciné. Il a un talent incroyable de songwriter.

Joey Burns : N'oublions pas Johnny Cash. Ce côté noir dans sa voix est tellement beau. Il se distingue de tous les autres. Je crois que "Ring Of Fire" m'a donné envie, de manière subliminale, d'ajouter des trompettes dans le groupe. C'est comme d'avoir la plus grosse pédale de distorsion du monde.

Cassettes

R&F : Vos disques à emporter dans le désert ?

Joey Burns : Un de mes albums préférés de tous les temps est "The Living Road" d'une artiste morte aujourd'hui, Lhasa de Sela. Ça m'évoque Amália Rodrigues, en plus contemporain, elle a quelque chose de Nina Simone, c'est très subtil.

John Convertino : Je panique dès qu'on me pose cette question. Du coup, je me suis demandé ce vers quoi je retournais toujours. J'ai tendance à aimer le piano, classique ou jazz. "Thelonious Alone In San Francisco" est un de mes disques de piano préférés. Plus tard, j'ai acheté "The Columbia Years : '62–'68", un coffret parfait quand on est dans le désert. Bill Evans est un de mes pianistes favoris et j'adore la compilation "Sunday At The Village Vanguard" : il jouait deux sets avec un trio, on entend les bruits d'ambiance... Si je n'avais pas ce disque dans le désert, je crois que j'en mourrais. J'ai aussi pensé aux chanteuses que j'aimais, parce que j'ai tendance à citer beaucoup de musiciens. Et "The Hissing Of Summer Lawns" de Joni Mitchell a beaucoup compté pour moi en grandissant et m'attire toujours.

Joey Burns : J'aime "There Is No-One What Will Take Care Of You" des Palace Brothers, il jette une passerelle entre l'indie rock et la country alternative. Et je reviens toujours vers "Buena Vista Social Club", j'adore le jazz afro-cubain.

R&F : Vous avez beaucoup d'invités sur votre nouvel album. Hasard ou volonté ?

Joey Burns : C'était très organique. Nous sommes d'abord allés écrire les chansons à Mexico en nous disant qu'elles seraient plus enlevées, avec plus de synthétiseurs, un peu d'electro peut-être. En rentrant à Tuscon, nous avons parlé avec Sergio Mendoza, notre claviériste et ami, qui a aidé à coproduire l'album, on a échangé des idées... Et il disait : *"Tiens, cette chanson serait pas mal avec Carla Morrison"*, etc. Après il fallait voir si les gens étaient intéressés et disponibles. Ces collaborations se sont développées avec le disque.

R&F : La chanson "Cumbia De Donde" va en étonner plus d'un...

Joey Burns : Le premier jour en studio à Tucson, John n'a pas pu venir. J'écoutais un disque de cumbia et je me suis dit : *Tiens, si on faisait quelque chose dans ce style avec un click track, ça pourrait devenir un fil rouge, on en mettrait 30 secondes par-ci par-là...* On s'est amusés à l'enregistrer, on a continué à ajouter des idées, on a même demandé au stagiaire de venir chanter. Il ne s'y attendait pas. Amparo Sanchez nous a aidés à traduire des paroles et finalement, elle a chanté sur ce morceau.

R&F : Pour finir, êtes-vous des collectionneurs de disques ?

Joey Burns : Non. Je dois m'occuper de l'installation correcte de ma platine vinyle. Je vais demander à un ami d'installer des enceintes Bluetooth parce que je vis dans une maison de plain-pied, tout en longueur.

John Convertino : J'avais installé des enceintes partout chez moi avant. Et j'avais un lecteur de cartouches 8 pistes.

Joey Burns : Les cassettes étaient un format génial. J'ai commencé à dessiner des pochettes, à les peindre, à faire des mix-tapes. C'était ce que je préférais, peut-être... ★

Album *"Edge Of The Sun" (City Slang)*

"Le mec qui a volé son cercueil"

DAEVID ALLEN

1938-2015

Membre fondateur de Soft Machine, l'homme de Gong a quitté la planète à 77 ans. Hommage au plus francophile et psychédélique des Australiens. **PAR ERIC DELSART**

"*You can kill my body, baby, but you can't kill me.*" Daevid Allen est immortel, on le sait depuis les couplets d'ouverture de "You Can't Kill Me", un de ses morceaux les plus célèbres avec Gong. Pourtant, après avoir annoncé en début d'année qu'il ne lui restait quelques mois à vivre, le poète australien a définitivement quitté son enveloppe corporelle le vendredi 13 mars 2015. S'il n'a pas aujourd'hui l'aura d'un Syd Barrett ou d'un Robert Wyatt, Daevid Allen est un personnage unique, inclassable, à l'image de sa musique. Souvent étiqueté *progressif* ou *jazz-rock*, le Gong d'Allen proposait au début des années 70 une fusion de genres inédite, un rock psychédélique mâtiné de jazz et de funk qui n'hésitait pas à s'aventurer sur des territoires électroniques. Un mélange instable qui ne fonctionnait que grâce à la personnalité excentrique du chanteur.

Né Christopher David Allen à Melbourne en 1938 — il changea son nom très jeune en *Daevid Allen* afin de se différencier de ses nombreux homonymes — ce fils unique d'une famille aisée quitta l'Australie très tôt afin de découvrir l'Europe. S'il fut surnommé *"le premier beatnik"* par certains, c'est qu'à son arrivée à Paris, il fricota avec William Burroughs et Terry Riley au Beat Hotel (hôtel miteux et sans nom dans le Quartier latin, resté célèbre pour avoir hébergé des années durant Allen Ginsberg et ses amis). De Burroughs il apprit le cut-up littéraire, mais surtout il lui emprunta le titre d'un de ses livres, "The Soft Machine" ("La Machine Molle", suite du célèbre "Festin Nu"), quand il fonda plus tard son premier groupe rock. Allen s'installa en Angleterre en 1961, où il fit la rencontre de Robert Wyatt, alors adolescent, qui partageait avec lui un amour pour le surréalisme d'Alfred Jarry et Spike Milligan. A l'époque, les parents du jeune Robert possédaient une chambre d'hôte à Lydden, entre Canterbury et Douvres. Allen y prit résidence et sensibilisa le jeune Robert et ses amis au jazz et à la marijuana. Expulsé des lieux pour sa mauvaise influence, Allen s'installa à Londres où il monta en 1963 le Daevid Allen Trio avec Robert Wyatt à la batterie et Hugh Hopper à la basse, un groupe de jazz aussi médiocre qu'avant-gardiste, mais le premier à réunir des membres de Soft Machine. Après quelques années passées à alterner vie de bohème sur une péniche à Paris avec sa compagne Gilli Smyth et voyages à Deià, sur l'île de Majorque, chez le poète Robert Graves, Daevid Allen eut une épiphanie sous LSD en 1966 qui changea son existence. Dans ce trip fondateur, Allen affirme avoir vu le tracé de son existence se dérouler devant lui. *"A ce moment-là j'ai pris conscience du sens de ma vie"*, affirme-t-il dans son autobiographie "Gong Dreaming" (qui demeure par ailleurs un des meilleurs témoignages sur le Londres psychédélique de 1967). Quelques jours après cet événement, Allen rencontra Wes Brunson, richissime américain décidé à gaspiller sa fortune dans un groupe pop et qui offrit un toit et des instruments à Allen et ses amis à Canterbury. Naquit alors The Soft Machine, groupe composé de Kevin Ayers à la basse, Robert Wyatt à la batterie, Mike Ratledge au clavier et Daevid Allen à la guitare, qui fit rapidement sensation au sein de la bourgeonnante scène psychédélique anglaise. Allen, grand et dégingandé, affublé d'un casque de chantier, en était le principal centre d'intérêt, de par ses interventions poétiques, mais aussi un guitariste erratique, ce qui avait le don d'agacer ses camarades. Après un single (le superbe "Love Makes Sweet Music" chanté par Wyatt) et quelques démos enregistrées avec le producteur Giorgio Gomelsky (publiées plus tard sous le nom "Jet Propelled Photographs"), Allen fut contraint de quitter le groupe à la suite d'une tournée française en 1967. Les douanes britanniques lui refusèrent l'entrée, ce qui acta son départ de The Soft Machine — déjà dans l'air — et le força à s'installer à Paris.

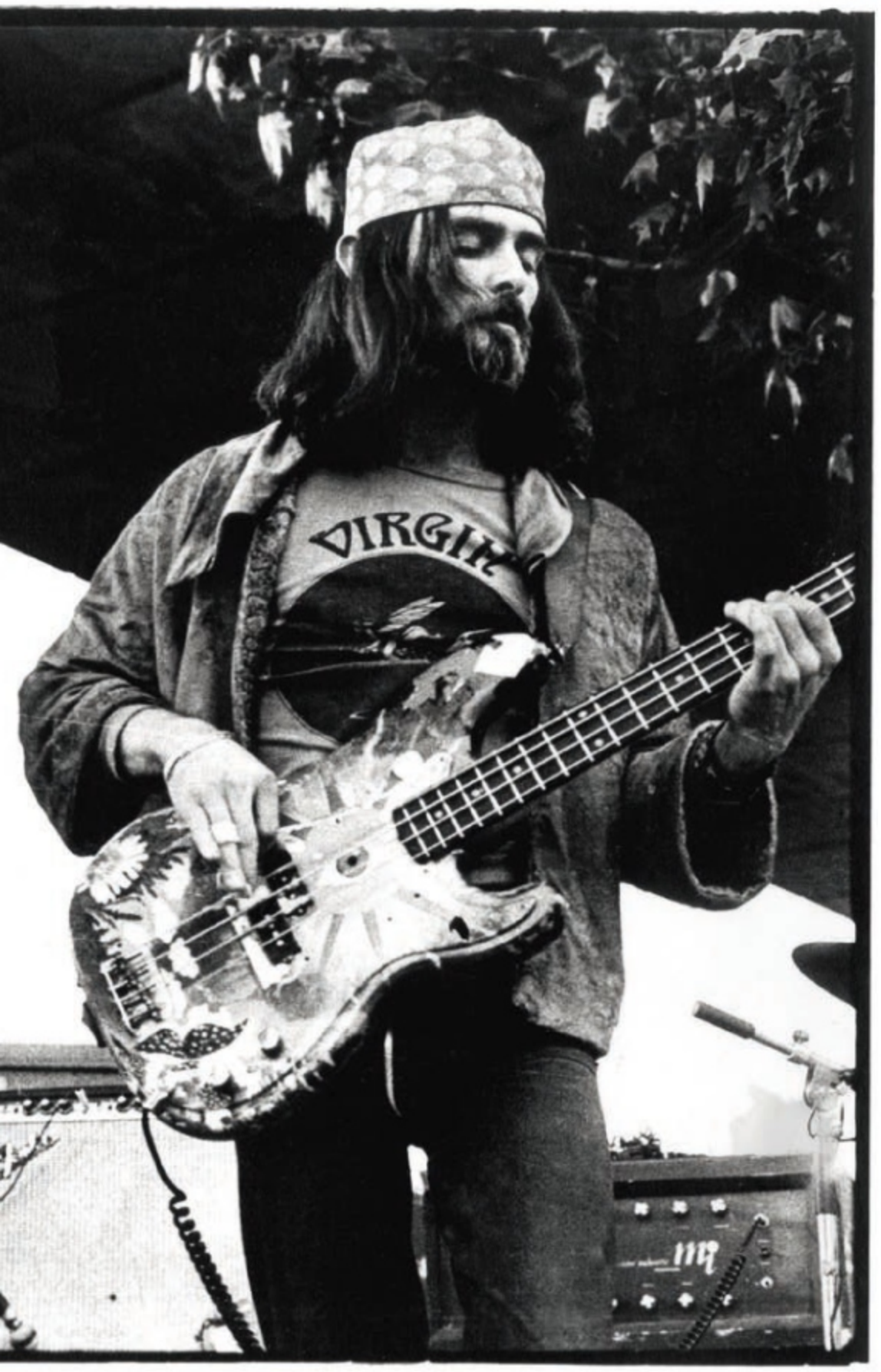
Photo Archives Rock&Folk-DR

The Soft Machine :
Daevid Allen (assis) entouré de
Robert Wyatt (gibus),
Mike Ratledge (chemise à pois)
et Kevin Ayers (bandonéon)

Gong vit, crée ensemble, invente une mythologie surréaliste sortie de l'esprit malicieux de Daevid Allen et enregistre les soirs de pleine lune

De la période parisienne proto-Gong de Daevid Allen, de nombreux enregistrements subsistent, publiés dans des compilations comme "History & Mystery Of The Planet Gong". A l'époque Allen se cherche, fricote avec les milieux anarchistes et se trouve en première ligne lors des émeutes de Mai 1968. Il zone rive gauche, monte le projet avant-gardiste Bananamoon (dont les enregistrements ont été réédités l'an dernier sur Monster Mélodies) mais ce n'est qu'en 1969, avec la formation de Gong, qu'il trouve un semblant de stabilité. Gilli Smyth y créé son personnage de prêtresse poussant des gémissements cosmiques à la connotation érotique (ces fameux *space whispers*). De son côté, Allen affine son jeu de guitare inspiré de Syd Barrett qu'il nomme *glissando guitar* et qui consiste à faire glisser des instruments métalliques (dans son cas des outils de chirurgien du 19e siècle) sur sa guitare électrique. Une fois posés ces deux éléments indispensables à l'identité de Gong, reste le troisième élément : le saxophone free-jazz de Didier Malherbe que le duo avait rencontré à Deià. Accompagnée de musiciens de passage, cette première ossature du groupe enregistre pour BYG en 1969 "Magick Brother", un album acide et folk qui contient quelques mélodies mémorables ("Pretty Miss Titty"). La suite s'avère beaucoup plus rock'n'roll. Par l'entremise de BYG, le groupe dérobe à Claude François le bassiste Christian Tritsch et s'installe à l'automne 1970 dans la dépendance d'un château près de Sens nommée le Pavillon du Hay. Durant trois ans, Gong résidera dans ce manoir, se muant peu à peu en véritable communauté. Le groupe vit, crée ensemble, invente une mythologie surréaliste sortie de l'esprit malicieux de Daevid Allen et enregistre les soirs de pleine lune. Chaque membre s'y voit affublé d'un surnom : *Dingo Virgin* pour Allen, *Shakti Yoni* pour Smyth, *Submarine Captain* pour Tritsch, *Bloomdido Bad de Grasse* pour Didier Malherbe... Nul album ne retranscrit mieux l'esprit excentrique de Gong que "Camembert Electrique", chef-d'œuvre sorti en 1971 qui dévoile un groupe déconcertant, héritier du psychédélisme de Syd Barrett ("You Can't Kill Me", "Tried So Hard"), capable d'envoyer des rythmes krautrock ("Fohat Dig Holes In Space") comme de partir dans des variations jazz grâce au saxophone funky de Didier Malherbe ("Tropical Fish : Selene"). Parallèlement, Gong enregistre plusieurs morceaux pour

Photo Archives Rock&Folk-DR



la bande originale du film "Continental Circus", documentaire réalisé par Jérôme Laperrousaz sur la course moto itinérante du même nom. Le morceau "Blues Findlay", dont la rythmique évoque le vrombissement d'un moteur à quatre temps, fait même de Gong un groupe culte auprès des bikers. Toujours connecté aux milieux littéraires et avant-gardistes, Gong fait cette même année équipe avec l'écrivain Jack-Alain Léger pour l'album "Obsolète" que ce dernier publie sous le nom de Dashiell Hedayat. Le disque, considéré par certains comme un des plus grands disques rock en français, doit beaucoup à l'apport de Gong qui dynamite la pop subversive du chanteur, en particulier sur "Chrysler" où la patte du groupe est reconnaissable entre mille. En 1971 encore, sort "Bananamoon", album solo enregistré l'année précédente avec plusieurs membres de Gong (Gilli Smyth, Christian Tritsch, Pip Pyle) et de vieux copains (Kevin Ayers, Robert Wyatt). Empruntant le circuit des MJC, Gong est alors massivement populaire en France dans les milieux étudiants et devient en 1972 le premier groupe à signer chez Virgin, label que vient de lancer Richard Branson.

Entre 1973 et 1974, le groupe enregistre son œuvre la plus fameuse, la trilogie "Radio Gnome Invisible" dans laquelle Allen développe la mythologie de la planète Gong, mélange de nonsense, science-fiction et références plus ou moins subtiles aux drogues et au sexe. "Flying Teapot" (1973), "Angel's Egg" (1973) et "You" (1974) voient le groupe évoluer vers une musique de plus en plus planante et virtuose — en grande partie grâce aux arrivées successives de Steve Hillage à la guitare, puis de Mike Howlett à la basse et Tim Blake aux synthétiseurs — tout en possédant des textes de plus en plus absurdes (n'oublions pas que ces disques narrent les aventures de Zero The Hero, qui se trouve exilé sur une planète peuplée de lutins verts qui se déplacent en théières volantes et communiquent par télépathie). C'est dans ce grand écart que se trouve la beauté de Gong, groupe de musiciens d'exception exécutant une musique complexe sans se prendre au sérieux. Dans le microcosme français, le groupe a ainsi souvent été opposé à Magma, dont la musique sombre et oppressante est aux antipodes de celle aérienne et funky de Gong.

Après "You", disque qui porte déjà en lui les germes d'un tournant instrumental pesant, Allen n'a plus la foi. Sur un coup de tête, il quitte Gong en 1975, juste avant de monter sur scène, et rentre chez lui en stop. Le groupe persiste sans lui, perdant de son intérêt au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans un jazz-rock élitiste. Allen, de son côté, publie une flopée d'albums solo dans une veine poétique. En 1977, il tourne sous le nom de Planet Gong avec les musiciens de Here & Now. Publié en pleine explosion punk, l'album "Live Floating Anarchy" possède une verve qui témoigne de l'éternelle verdeur de l'artiste. Allen s'exile à New York en 1979, le temps de fonder le groupe New York Gong, d'enregistrer un excellent album ("About Time") et de s'en retourner en Australie. Les années 80 voient alors Allen mettre sa carrière entre parenthèses. Certaines rumeurs annoncent son décès, d'autres disent qu'il est devenu chauffeur de taxi. Le chanteur a en réalité trouvé une forme de paix et fondé un nouveau foyer. Il ressurgit dans les années 90 avec de nombreux projets solo et des collaborations marquantes telles que Brainville, formé avec son vieux camarade Hugh Hopper, et University Of Errors, groupe avec lequel il prend du plaisir à reprendre les morceaux de Soft Machine et des débuts de Gong. Entre-temps, Gong s'est reformé et Allen a ressuscité son alter ego *Zero The Hero* sur de nouveaux albums ("Shapeshifter" en 1992, "Zero To Infinity" en 2000, "2032" en 2009) tout en multipliant les projets parallèles. Le dernier passage d'Allen avec Gong en France a eu lieu en 2012. On se souvient l'avoir vu en grande forme au New Morning à Paris, affublé de son costume de lutin de l'espace. Fringant, le longiligne chanteur avait enchanté le public en reprenant ses titres les plus rock tels que "Opium For The People", témoignage qu'à 74 ans, il avait encore une énergie inouïe. Trois ans après, c'est un sale cancer qui a eu la peau de cet indécrottable optimiste, peu après avoir bouclé l'ultime album de Gong, "I See You". Un disque épitaphe superbe où, en forme d'au revoir, il remercie son public ("Thank You") et rend hommage à sa muse Gilli, elle aussi affaiblie ("Shakti Yoni & Dingo Virgin"). Le génie d'Allen avec Gong est d'avoir su réunir les freaks de toute sorte : poètes beat, musiciens avant-gardistes, défricheurs de l'électronique, anarchistes et gauchos soixante-huitards, babas-cool hébétés et fantaisistes de tout poil. Avec les années et la multiplication des groupes satellites, Gong est devenu une famille musicale qui pleure aujourd'hui le départ de son bien aimé leader. Pour ses funérailles, Allen avait demandé à ce que ses cendres soient dispersées sur la plage de New Brighton en Australie. Comme il se doit, elles furent transportées dans une théière aux motifs psychédéliques rappelant celle de "Flying Teapot". Peu avant sa mort, il avait écrit dans un dernier communiqué : *"J'espère que durant ce voyage, j'ai d'une façon ou d'une autre contribué au bonheur de la vie de quelques congénères."* ★

“Que les nénettes kiffent !”

CHASSOL

POP Virtuose sans être vain, ce compositeur explorateur livre le dernier volet d’une trilogie de voyages auditifs. Ici, la Martinique est explorée au prisme cosmique.

On rencontre Chassol le jour de l’éclipse, chez lui, à Paris, sous les toits. Il a 38 ans, a écouté du punk et les Cure, rit comme un enfant qui préfère regarder encore les étoiles plutôt que ses chaussures. Il sort “Big Sun”, chez Tricatel, qui est un film formidable et un disque phénoménal, son quatrième, envoûtant mantra aux mille couleurs, trip unique qui avale, façon trou noir, toutes les évidences, toute la grisaille d’une société qui confond tourisme et aventure, selfie et poésie.

C’est marrant

Tout commence par une voix presque effrayante, puis un piano, comme venu des profondeurs du cosmos qui chante le jour qui se lève, avec des oiseaux qui célèbrent l’instant. “*J’ai maté plein de documentaires sur le soleil, je suis très branché astronomie, planètes... Et du coup, j’ai fini par écrire cette phrase :* ‘Chaque seconde depuis 4 milliards d’années, l’équivalent de dix milliards de bombes atomiques explosent dans le noyau d’une boule de feu située à 150 millions de kilomètres de nous. Et sa lumière met 100 000 ans, un mois et huit jours à nous parvenir et c’est d’elle dont dépend le son de la terre et le chant des oiseaux.’ *Si on doit absolument être dans le sacré, avec le soleil, je pense qu’on ne se plante pas trop* (rires)...”
Chassol est un artiste qui a de quoi filer des complexes à tous ses contemporains compositeurs. Et qui le sait et qui s’en amuse : “*Je trouve ça complètement débile quand les gens disent qu’ils n’aiment pas les étiquettes. On sait très bien d’où viennent nos trucs, ce qu’on a pompé ! Moi, en gros, ma musique utilise des aspects du minimalisme américain des années 60, de Steve Reich, de Terry Riley... Elle utilise le jazz dans son improvisation et son type d’accords, la musique classique dans ses formes et puis certains accords de la musique impressionniste française, Ravel, Debussy. Elle utilise aussi une vibe de musique de film à la Morricone. Elle se fait également de façon électronique, j’utilise les samples... Ce qui est vrai, c’est que quand tu sors des trucs dans le milieu de la pop et du rock et que tu viens de la musique classique ou du jazz, tout le monde te prend pour un mec super fort* (rires). *Mais quand je me retrouve avec des mecs du classique ou du jazz, je redeviens... Non, je les dose aussi* (rires). *Moi, je n’ai aucune envie de perdre les gens, j’ai envie qu’ils kiffent, que les nénettes kiffent en soirée ! Et c’est bien le truc le plus difficile à faire : être radical et accessible.*”
Son truc ? Partir filmer le monde et en composer ensuite la bande originale. Après la Nouvelle-Orléans et l’Inde, il récidive avec les Antilles, la terre de ses ancêtres. Mais ici, pas de mièvreries à la Frédéric Lopez. Chassol filme et joue ce qu’il a choisi de voir, il déambule dehors et dedans, en lui et au cœur des autres. “*Le retour aux sources, l’opus de la maturité, pas vraiment* (rires)... *Apprendre le piano, grandir à Meudon, aller en vacances aux Antilles, c’est ça, ce disque.*” Ça et beaucoup d’autres choses encore. Comme chez Burgalat, qui signe d’ailleurs ici quelques parties de basse, il est possible chez Chassol de tout prendre, de tout aimer, tant l’expérience est à la fois intime et universelle. “*Il y a un mec de théâtre qui était invité à la radio dans la même émission que moi l’autre jour et qui m’a dit, en écoutant le morceau ‘Madame Etienne Lise’, que je convoquais les morts... C’est marrant.*” Chassol se moque des dimensions. Et brûle nos oreilles et nos âmes. C’est un dealer magique et impeccable. ★

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Album *“Big Sun” (Tricatel)*

ducati.fr

Official Sponsor TIM Developed with ADVANCE Powered by PIRELLI

Monster 821.
Incontestablement Monster.

Moteur Testastretta 11°, maniabilité extrême, sonorité Ducati, Modes de Conduite et "Ducati Safety Pack" de série (ABS et anti-patinage). Performances sportives, design 100% italien et personnalité unique : Monster 821, incontestablement Monster.

À partir de 10 495€ TTC.

“Hockey ensemble”

VIET CONG

rock Habitué aux galères et péripéties, ces quatre valeureux Canadiens trouvent la formule explosive dans ce nouveau groupe. Rencontre avec Matt Flegel, bassiste-chanteur habité et ouvrier du mois.

Avec des hivers de huit mois et de riantes températures de –30°C, mieux vaut trouver comment s'occuper quand on vit à Calgary (Canada). Matt Flegel, depuis son plus jeune âge, fait des groupes. Le dernier en date s'appelle Viet Cong. Un quartette dont le nom — jurisprudence Indochine — est certes ridicule. En revanche voilà longtemps qu'une formation n'avait pas déployé tant de ferveur. Le degré d'incandescence est impressionnant. *“J'aime qu'il y ait du drame dans la musique*, avance Flegel, *en guise de préambule. Il n'y en a pas assez dans la pop, ou l'indie rock. On dit souvent qu'il n'y a plus rien d'intéressant à faire avec des guitares, mais moi je crois qu'on peut encore trouver des trucs. Il faut essayer.”*

Au taquet

Du drame, le garçon en a eu sa part. Women, son précédent groupe, a implosé sur scène en octobre 2010. Une scène digne des Brian Jonestown Massacre (empoignades, insultes, guitare fracassée) quoique pas du tout comique. Epuisé, le groupe ne s'est jamais remis de cette crise. Le frère de Matt Flegel, Pat, jouait de la guitare dans le groupe. Les deux ne font plus de musique ensemble. *“C'est très triste, cette autodestruction, évidemment*, euphémise Flegel dans la loge du Point Ephémère. *L'aspect plaisant, c'est qu'on me parle encore du groupe, pas seulement la presse. Ça veut dire que cette période de ma vie n'a pas été une pure perte de temps. J'ai joué sur deux disques dont je n'ai pas du tout honte.”*

Photo DR

Avec le batteur de Women, le peroxydé et métronomique Mike Wallace, Flegel fonde donc un nouveau groupe. *“Je connais Mike depuis que j'ai huit ans, on a joué au hockey ensemble. Quand on a eu une guitare avec mon frère, lui s'est acheté une batterie. On a joué dans des tas de groupes...”* Deux autres locaux viennent apporter leur compétence : le guitariste Daniel Christiansen, avec qui Flegel a naguère formé *“un tribute band à Black Sabbath, le temps de deux concerts. C'était il y a 14 ans.”* L'autre, Scott *Monty* Munro avec qui Matt Flegel accompagnait auparavant le folkeux Chad VanGaalen. Monty et Flegel forment le noyau créatif du groupe, *“simplement parce que notre studio est trop petit pour accueillir du monde. A partir de trois personnes, on devient claustrophobes.”* Jeune trentenaire, Flegel a deux décennies de musique derrière lui. *“Quand j'avais 11 ans, mon père nous a privés de télé, mon frère et moi, et nous a acheté une guitare à chacun. On a d'abord détesté ça, bien sûr. Puis on y est venu. J'ai pris quelques leçons. Et c'est devenu obsessionnel.”* La suite est typique d'un ado grandissant dans la décennie 90 : révélation via le grunge et Nirvana, passage par le hard des seventies, sans négliger le punk et le post punk. *“Des genres super, mais lassants à jouer au bout d'un moment. J'ai eu ma période jazz manouche, car mon père adorait Django Reinhardt.”* Forcément, et on le constate sur scène, ces gens sont des musiciens titanesques, ce qui ne fait pas tout mais compte beaucoup. En 2012, Viet Cong enregistre et publie “Cassette”, le son est pourri mais les idées déjà là. *“Ce n'était pas une vraie sortie. C'est une cassette donc, qu'on a faite avant de partir en tournée. Ça nous a permis de payer l'essence et la bouffe...”* Les choses sérieuses sont sur l'album sorti cette année. Un concentré rageur, violent et néanmoins mélodique qui pourtant ne rend pas encore tout à fait justice au groupe. *“J'aime l'idée que les chansons aient ce côté militant, explosif. On était au taquet. On a fait toutes les prises principales en deux jours, tout en live. Ensuite on a fait joujou avec le matos disponible.”*

Le son cassette

C'est au milieu des années 1960 que la cassette audio devient le moyen privilégié pour écouter de la musique en mouvement, d'abord en voiture, puis un peu partout grâce au walkman dans les années 1980. Dans les années 1990, les mixtapes de rap seront la dernière émanation de la cassette audio, qui disparaît avec l'avènement du numérique... Pour renaître comme support *hipster* : le label US Stones Throw a ainsi récemment sorti toute une série d'albums nouveaux en cassette audio. En 2015, certains albums, comme le premier IAM “Concept”, ne sont toujours disponibles qu'en cassette.

Col bleu et concret

Une fois n'est pas coutume : les choses se passent actuellement très bien pour Matt Flegel. *“On joue dans des salles pleines tous les soirs, on est contents de ça. Je me rappelle avoir fait pas mal de concerts totalement vides à nos débuts, devant six, sept personnes...”* Ce n'est que récemment que Flegel a délaissé son boulot alimentaire — il posait des parquets — il a en revanche conservé un côté col bleu et concret qui fait toujours plaisir. *“Beaucoup de mecs font des groupes juste parce qu'ils veulent être dans un groupe. Nous, c'est l'opposé. Le cirque ne nous intéresse pas. Vous ne nous verrez pas prendre deux kilos de coke dans notre loge.”* Matthew Flegel est définitivement un honnête homme. *“Ce que j'aime, c'est boire des bières au bord de la rivière quand l'hiver est terminé.”* ★

BASILE FARKAS

Album *“Viet Cong” (Jagjaguwar)*

"Putain d'album"

POND

Puissant mais créatif, fantaisiste mais profond, le groupe de l'Australien Nick Allbrook s'émancipe peu à peu de l'ombre de sa formation amie, Tame Impala.

pop

Le collectif des Antipodes est riche de contrastes. Face à nous, son meneur, Nick Allbrook. Le malingre blondinet nous fixe de ses grands yeux bleus, une chapka vissée sur la tête, l'air éberlué, hagard. Il est vêtu d'un T-shirt troué et visiblement trop grand pour son corps frêle, prostré, tordu sur le canapé des loges de la Maroquinerie. A ses côtés, Joe Ryan, coupe afro et barbichette, affiche sourire, aisance et bonne humeur. L'opposé total.

Oreille vierge

C'est pourtant le premier qui se révèle le plus loquace, prenant son temps pour disserter d'une voix traînante. Depuis le lourd et excellent "Hobo Rocket" de 2013 *("une façon d'agresser notre public pendant les concerts, parce qu'il ne réagissait pas assez")*, Pond est reparti sur la route pendant de longs mois, avant de songer à la suite. La gestation de ce nouvel opus n'a pas été si évidente : *"Ce n'était pas facile d'enregistrer pendant les tournées. Nous nous sommes donc accordé deux semaines de repos en septembre dernier, pour faire quelque chose de plus précis, avec plus d'efforts, de concentration. Comme lorsqu'on positionne toutes les petites étoiles sur le sapin de Noël."* Pond a donc mis au point un processus créatif au premier abord désordonné, mais diablement efficace. Tout d'abord, chacun réfléchit dans son coin. Nick a d'ailleurs une méthode bien à lui : *"J'aime bien m'asseoir par terre, chez moi. Je siffle six bouteilles de vin par jour et je bouffe du McDo. Je me gratte. Et entre-temps, j'essaie d'écrire des chansons."* Ensuite, les trois compositeurs de Pond (Nick, Joe et Jay Watson) se retrouvent pour se faire écouter ce qu'ils ont sous la main et suggérer des modifications. Dans un troisième temps, c'est le bienveillant Kevin Parker qui intervient : *"Il a réalisé une grande partie du mixage avec Jay, à Perth. C'est génial d'avoir Kevin, qui est également notre meilleur ami, en guise d'observateur extérieur, avec une oreille vierge. Il n'hésite jamais à nous donner son opinion, à nous dire si tel passage est trop long. Sans lui, tout serait encore plus confus."* Le résultat, "Man It Feels Like Space Again", reflète bien cette approche. On y discerne la patte bien reconnaissable de Parker, ainsi qu'une belle diversité de morceaux, que l'on peut classer en trois catégories : symphonies pop, ballades mélancoliques, et enfin titres dansants, syncopés. Ces derniers permettent à Nick de se gausser des habituelles litanies d'influences : *"Oui, il y en a un paquet. George Michael, Queen, le Studio 54, tout ce que Kevin a pu nous rapporter, sa filmothèque entière..."*

Il y a cependant un musicien dont le jeune homme se revendique beaucoup plus sérieusement : Dennis Wilson (dont le nom est cité dans un vers de "Sitting Up On A Crane") : *"C'était un type honnête, avec un grand cœur. Son histoire nous parle beaucoup parce qu'il était le Beach Boys le plus sous-estimé, mais c'était le plus* bad ass *du lot. Son 'Pacific Ocean Blue' est un putain d'album."* Cette référence au torturé Dennis n'est pas anodine.

Impala toujours là

Fondé à Perth par Kevin Parker, Tame Impala (*Antilope Apprivoisée*) est ainsi nommé en référence à une espèce de bovidé. Nick Allbrook a quitté le groupe en 2013 après le dernier concert de la tournée australienne (à Perth). Le successeur de l'album "Lonerism", sorti fin 2012 et nommé aux Grammys, se fait toujours attendre. Il devrait voir le jour en 2015, et est annoncé par Parker comme *"plutôt minimal, pas comme une pizza avec tous les ingrédients"*. Kevin a également mixé l'album des Français psyché pop Moodoïd, "Le Monde Möö", et apparaît sur le nouveau projet de Mark Ronson.

Branlotin rigolard

A bien y regarder, il y a souvent chez Pond, derrière le côté branlotin rigolard, une certaine tristesse, un voile sombre. Des textes qui parlent de la peur de l'avion, de dépression, de solitude. La magnifique "Medicine Hat", œuvre de Joe Ryan, en est un exemple frappant : *"Je vivais seul à Berlin, et la mélodie m'est venue d'un coup, comme ça. Ensuite j'ai composé un solo un peu grandiose, histoire de me prendre pour Slash. Les paroles parlent du fait de voyager loin, dans un pays étrange, quand ton chez-toi te manque..."* Avec de tels traits de génie et des prestations déjantées qui ont fait leur réputation scénique, Pond a réussi à sortir de l'ombre imposante du plus mélancolique Tame Impala. L'avenir s'annonce radieux, à condition de ne pas trop s'éparpiller. A l'évocation des futurs projets du quatuor, Nick décline une étrange métaphore : *"Chez nous, les chansons viennent par une voie différente. On peut comparer ça à une petite ruelle tortueuse, par rapport à la porte principale d'une maison. La ruelle, en ce moment, est très sombre. Et on ne peut donc pas dire si des chansons sont proches ou non de l'entrée."* Avant d'ajouter, dans un ultime éclat de rires : *"En revanche, il y a sûrement un clochard qui se masturbe, derrière les poubelles."* ★

JONATHAN WITT

Album *"Man It Feels Like Space Again" (Caroline)*

Photo Tahlia Palmer-DR

MSC

"Défi"

METZ

rock Le groupe canadien au patronyme sidérurgique redouble d'énergie sur son deuxième album.

C'est ce qu'on appelle un nouvel espoir. Avec son premier album, sobrement intitulé "Metz", sorti en 2012 chez Sub Pop, le trio bruyant de Toronto appuie sur tous les bons boutons. Production maison sonnant comme du Steve Albini sous stéroïdes, morceaux courts, droits, hargneux, hyper accrocheurs. Tout est là et on se dit que peut-être, c'est le premier album d'un futur phénomène. Ne s'économisant pas le moins du monde, les Metz passent le plus clair des deux années qui suivent sur la route. Ils y défendent leur punk noise comme si leur vie en dépendait et se taillent très vite une solide réputation scénique.
A peine ont-ils eu le temps de se poser que leur deuxième album est déjà prêt à faire parler la poudre. Toujours virulent mais plus construit, "Metz II" a toutes les qualités pour transformer l'espoir en nouvelle valeur sûre.
La foule qui se presse devant le Point Ephémère (guichets fermés en un rien de temps) ne laisse cependant pas de doute : valeur sûre ou pas, on a affaire à une sensation.

Pression interne

ROCK&FOLK : Dites donc, les mecs, vous êtes en tournée tout le temps ou on se trompe ?
Ed Edkins : On adore ça. On a fait gaffe à prendre un peu de temps pour nous avant l'enregistrement du nouvel album. On essaye de se donner six mois sur l'année, sporadiquement, afin de faire d'autres choses. Mais on aime tourner, on aime avoir l'opportunité de le faire. Alors on saisit cette chance tant qu'on l'a.

R&F : Votre concert à Londres, hier, a été un franc succès, si l'on en croit les critiques qui ont rapidement affluées sur le net. Comment ça se passe avec les nouveaux morceaux ?
Chris Slorach : Jusqu'ici, tout se passe parfaitement.

Ed Edkins : Ouais ! On commence à jouer des morceaux pour la première fois sur scène, des trucs sur lesquels on travaille depuis un moment. C'est très excitant pour nous. Et les gens réagissent comme s'ils connaissaient déjà ces nouveaux titres. Ils ne restent pas à les écouter poliment.

R&F : Votre premier album a été salué par la critique et adoubé par le public. Des comparaisons glorieuses ont été faites. The Jesus Lizard, Nirvana. Au regard de ce succès, le fameux *toujours difficile deuxième album* a-t-il en effet été difficile ?
Chris Slorach : Cet album a été difficile en termes de défi, oui. Mais nous n'avons pas ressenti cette fameuse pression du deuxième album sur laquelle les gens placent tant de fantasmes. Ça a été intense dans le sens où nous nous sommes tous les trois mis à l'épreuve. Nous avons tenté de nous dépasser. Nous étions très satisfaits du premier et il fallait faire en sorte d'être tout aussi fiers de celui-ci. Si ça devait se traduire par prendre plus de temps ou plus de risques, nous n'allions pas reculer devant la tâche. Donc dans ce sens, oui, ça a été difficile. Mais la pression était interne et non externe, si tu veux.
Hayden Menzies : On essaye de se fermer aux avis extérieurs. C'est une règle à laquelle on essaye de se tenir, même si c'est parfois compliqué.

C'est leur tournée

En ces temps de crise du disque, les tournées restent un moyen sûr de faire de gros bénéfices. En 144 concerts du Bigger Bang Tour, les Stones ont généré 634 millions de dollars, mieux que les 500 millions du Voodoo Lounge Tour pour moins de spectateurs (4 680 000 en 2005-2006 contre 6 336 000 en 1994-1995). Dans le tiercé de tête des tournées US, on trouve aussi Roger Waters pour "The Wall" (464 millions de dollars). Les champions restent les indétrônables U2, 772 millions en 110 shows pour leur 360° Tour en 2009-2011.

R&F : Les titres de ce nouvel album semblent venir d'un endroit assez brutal. Genre un garage en enfer…
Ed Edkins *(rires)* **:** C'est comme ça que je décrirais notre local de répète. Il n'est pas plus grand qu'un placard. On a à peine la place de mettre notre matériel. C'est un local qu'on partage avec un autre super groupe, Fucked Up. Et ils sont six ! Donc je te laisse imaginer à quel point l'endroit est dégueulasse.

R&F : Et vous pensez sérieusement que ça a un impact sur vos morceaux ?
Ed Edkins : Disons que ça rend le fait de les jouer très inconfortable.
Chris Slorach : C'est pour ça que sur le premier disque, les morceaux étaient si courts. Parce qu'on ne voulait pas s'éterniser dans cet endroit pourri *(rires)*.
Ed Edkins : Ouais. Ne nous filez pas un canapé et un local plus spacieux, sinon on risque de se mettre à écrire des drones de trente cinq minutes !

Jouer vite

R&F : Cela dit, les morceaux de "Metz II" sont plus longs et certains marquent une vraie évolution. Le dernier titre, par exemple, est plus lent, plus sinistre, avec des accents psyché…
Ed Edkins : C'est vrai. On ne sait pas encore exactement où ça va nous mener.
Chris Slorach : Tu sais, on vieillit, on ne va pas pouvoir jouer vite pendant encore trop longtemps *(rires)*. Donc il n'y a pas de mal à ralentir un peu le tempo. Quoi qu'il en soit, on essaye surtout de ne se fermer à aucune de nos envies de musiciens. Je ne sais pas si ce morceau est une indication sur nos futurs enregistrements mais on s'est dit que ça ferait une sacrée bonne conclusion à notre nouvel album. ★

RECUEILLI PAR JONATHAN HUME

Album *"Metz II" (Sub Pop/ Pias)*

Photo DR

"On s'en fout"

THEODORE PAUL & GABRIEL

Féminin malgré son nom, le trio affirme sa valeur avec un second album plein de panache et de délicatesse.

pop

Depuis ses débuts en 2009, il célèbre avec enthousiasme une pop anglophone qui doit beaucoup aux Beatles et aux nostalgiques du Swinging London, mais revendique sa part de modernité sous influence Arcade Fire ou Flaming Lips. Après avoir sorti un premier album autoproduit puis enclenché une tournée prometteuse, la formation originelle a connu quelques changements : Theodora est partie, remplacée par Louise, le batteur qui les accompagne sur scène est devenu un permanent et il sera secondé sur la prochaine tournée par "*un homme-orchestre*". Mais le noyau créatif reste le même, à savoir Pauline et Clémence (*alias* Paul et Gabriel) qui élaborent toutes les compositions.

Pas une échappatoire

Quand on veut savoir d'où leur vient cette passion pour la pop anglaise, l'une évoque l'héritage musical parental : "*J'ai un père anglais, donc j'ai grandi en écoutant ce qu'il a connu dans sa jeunesse, pas du tout Polnareff ou Véronique Sanson, mais plutôt les Beatles, les Stones ou Simon & Garfunkel, tous ceux qui m'ont bercée et que je me suis appropriés à l'adolescence.*" L'autre révèle une trajectoire opposée : "*Mes parents écoutaient Polnareff ou Véronique Sanson, et j'ai évolué non par révolte mais par curiosité : j'ai commencé par le blues, puis j'ai découvert les Beatles.*" Ce dénominateur commun a scellé leur implication : "*En se rencontrant, on s'est rendu compte qu'on avait un terrain d'entente : un amour incommensurable pour la pop à l'anglaise, une musique de prédilection quand on joue de la guitare. C'est encore une mine pour plein de groupes contemporains et tout l'enjeu est de s'en inspirer sans en faire une copie conforme.*" Elles ont ainsi gommé toute influence française de leur répertoire, non par volonté prédéterminée, mais parce qu'elles avouent ne pas se sentir concernées. Cette vision anglophone ressort de la même logique : "*Ce n'est pas une échappatoire : il est plus périlleux et plus difficile d'écrire en anglais, mais c'est aussi très intéressant de délaisser sa langue maternelle pour s'exprimer à travers sa langue d'appartenance. Pour essayer, on a créé des morceaux en français mais on ne parvenait pas à se les approprier. Il pourrait y avoir un défi à relever : créer la pop en français qu'attendent les mecs des radios, mais on s'en fout et on n'est pas là pour cocher des cases de ce qui a été fait ou pas dans le paysage musical français.*"

Préjugé toujours vivace

Elles ont dû affronter les critiques des ardents défenseurs de la langue de Molière, mais elles ont tenu bon et revendiqué cette particularité, tout comme elles ont dû assumer le fait d'être des filles dans un univers très macho : "*On a tendu le bâton pour se faire battre en adoptant notre nom. Quand on débarque sur une scène pour accorder nos guitares, en général les techniciens se demandent si nos frères ou nos petits copains vont arriver. Le préjugé sur les gonzesses est toujours vivace dans le milieu de la musique, on a droit à une attitude condescendante et paternaliste, avec l'insupportable* 'c'est bien pour une fille'. *On évite de s'énerver mais on a toujours l'impression qu'il faut prouver qu'on n'est pas là par hasard et qu'on ne rentre pas dans la case des girl bands insipides et gentillets.*" En ce sens, le choix de leur nom n'était pas un simple gag consistant à masculiniser leurs prénoms : "*Nous voulions jouer de nos énergies un peu masculines, surprendre les spectateurs et chercher une certaine forme de neutralité pour que les gens n'écoutent pas la musique d'un groupe de filles car, quand c'est un groupe de garçons, on dit un groupe tout court.*"
Elles ont conscience de devoir s'affirmer sur tous les fronts, d'autant qu'elles ont le sentiment d'appartenir à une génération sacrifiée : "*L'un des messages de l'album, c'est qu'on a un peu marre d'entendre qu'on est d'une génération de blasés qui se tournent les pouces et se regardent le nombril en attendant que ça passe. Les médias rabâchent que ce sont les jeunes de 18-35 ans qui votent extrême droite, qui ne foutent rien, qui ne cherchent pas de boulot, qui sont scotchés sur Facebook et leur smartphone. Bien sûr, la société a changé mais notre génération n'en est ni la cause, ni la seule victime et, si on a envie que les choses évoluent, il va falloir faire confiance à ceux qui sont dans la fleur de l'âge.*" ★

H.M.

Album "*We Won't Let Your Down*" *(Belleville Music)*

Photo DR

Emeutes de meuf

Au début des années 1990, le mouvement des Riot Grrrl voit le jour aux USA. Il regroupe des combos féminins comme Bikini Kill, Huggy Bear, Bratmobile et les Butchies. Entre féminisme et indie punk rock, avec des influences remontant à Joan Jett, Patti Smith, L7 et aux Slits, il évoque des sujets lourds tels que le viol, les violences domestiques et la patriarchie. Des années plus tard, Kathleen Hanna de Bikini Kill part fonder Le Tigre, tendance rock electroclash, toujours avec des textes féministes et pro-LGBT.

Grand soir

VAN MORRISON

15E EDITION DU TEENAGER CANCER TRUST/ 25 MARS 2015, ROYAL ALBERT HALL

Avec une classieuse sobriété et quelques invités, l'homme de Belfast rendait visite à ses classiques sous les dorures londoniennes.

Van Morrison se produisait au Royal Albert Hall dans le cadre de la 15e édition du Teenager Cancer Trust, association qui recueille des fonds pour améliorer les conditions de vie d'adolescents atteints du cancer. À 20 heures précises, une silhouette familière monte sur scène. La voix qui sort des haut-parleurs l'est tout autant. Elle appartient à Roger Daltrey, ambassadeur très actif de l'association (les Who étaient également au programme de cette édition qui s'étalait sur plusieurs soirées). Après avoir rendu hommage aux *"véritables héros de la soirée"*, à savoir les enfants malades, il présente celui *"qui a grandi en écoutant la même musique que lui"* et s'éclipse. Van laisse son groupe se dégourdir les doigts sur l'intro de "Celtic Swing", avant de le rejoindre, très en verve, au saxophone. Costumes noirs pour tout le monde, que Morrison complète de ses inamovibles lunettes fumées et couvre-chef de *quaker*. Ces premières minutes laissent présager un grand soir.

Jeu du duo

Impression que confirme "Higher Than The World", tiré d'un album des eighties et débarrassé ici de ses oripeaux synthétiques. Clare Teal interprète le premier duo de la soirée, l'occasion de découvrir un extrait de "Duets", nouvel album du barde irlandais. La dame possède un joli timbre, et suffisamment de personnalité pour ne pas être confondue avec la chanteuse d'un orchestre de grand hôtel, mais "Carrying A Torch" n'est pas le morceau le plus enlevé du répertoire de Van, il faut bien le reconnaître.

"Duets"

***Easy listening*, soul suprême, rock celtique ou pop à l'ancienne, mais toujours avec des voix puissantes. "Duets" est une collection de 16 duos qui voit Van faire un tour du côté de Memory Lane avec des reprises de son répertoire ("Reworking The Catalogue", c'est le concept) mais, au grand dam des fans, avec l'accent mis sur les compos récentes plutôt que sur les classiques. Pas de "Tupelo Honey" (1971) donc, mais le spectre sublime de Bobby Womack ("Some Peace Of Mind", sommet de l'album), Mavis Staples, PJ Proby, Georgie Fame et George Benson. Bonnes *vibes* de Van.**

Chute de tension corrigée par "The Way Young Lovers Do", qui renoue avec la tonalité jazzy du début. Fidèle à lui-même, entre les titres : notre homme ne se perd pas en bavardages. Ses excès dans ce domaine se limitent à de chiches *"thank you"*, lâchés avec parcimonie. Guère surprenant de la part d'un homme qui enregistra un morceau intitulé "Talk Is Cheap" au début des années 2000. L'intro de "Baby Please Don't Go" est accueillie par des sourires approbateurs. Le standard des Them figure rarement à son répertoire et la version de ce soir est poisseuse à souhait : imaginer le groupe actuel de Dylan croisant le fer avec le regretté John Lee Hooker... C'est ensuite à Roger Daltrey de se prêter au jeu du duo. Deux des plus grandes voix du rock se renvoient la balle sur un blues rapide que le chanteur des Who assaisonne de riffs d'harmonica trempés dans les eaux boueuses du Delta.

PJ Proby

Cheveux gris, catogan, solide stature trahissant à peine ses soixante-seize printemps : on aura reconnu PJ Proby qui enchaîne trois titres d'affilé. Après Daltrey, le Texan est vaguement hors sujet. Et le plaisir que Van semble retirer de la présence de son invité n'est pas tout à fait communicatif.

Mais l'Irlandais va redresser la barre avec un "Precious Time" expédié sur un tempo quasiment ska. Cette transition permet au discret Georgie Fame de s'installer derrière l'orgue Hammond pour quelques morceaux plus récents : "Get On With The Show", "New Symphony Sid" et "Centerpiece", qu'ils concluent sur le refrain de "Corrina, Corrina", blues repris par Dylan et bien d'autres.

L'invité se retire sous des applaudissements mérités, tandis que le *poétique champion* inonde le vieux théâtre de vibrations positives avec un suave "Days Like This". C'est maintenant au tour du soul man à la rouge crinière, Mick Hucknall, de se mesurer au patron. Tâche ingrate, car celui-ci est intouchable et semble même... s'amuser, lâchant ici et là quelques mesures de scat... Van récupère son sax pour un "Moondance" échevelé où chaque musicien y va de son chorus, avant de plonger dans l'ambiance bluesy de "Magic Time". Une accalmie vite rompue par le premier hit de sa carrière solo, "Brown Eyed Girl", suivi de l'instrumental "Celtic Excavation", qui dérive inexorablement vers "Into The Mystic", que Van termine par des invocations trahissant des préoccupations plus terre-à-terre : *"I wanna rock your body"*. Sur la dernière phrase, *"don't let it stop now"*, répétée ad lib, il s'efface lentement, abandonnant la scène à ses musiciens. Un vieux tour emprunté aux revues soul, mais toujours efficace.

Fausse sortie et retour sur "In The Garden", pendant lequel il répète plusieurs fois le ver libérateur *"no guru, no method, no teacher"*, écrit au terme d'une longue quête qui le vit s'essayer aux spiritualités les plus fumeuses.

22 heures. Les lumières se rallument. Le public quitte docilement la salle. Van Morrison n'est pas homme à se plier aux traditions. Il ne sacrifiera pas à celle du rappel. ★

PIERRE MIKAILOFF

Album *"Duets" (RCA/ Sony Music)*

Photo DR

Gastro-aventurier

ALEX KAPRANOS

Celui qui fut cuistot avant de fonder Franz Ferdinand s'est attelé à chroniquer la vie de tournée par le prisme culinaire. Ici aussi, l'Ecossais passe à table.

En 2005, quand la carrière de Franz Ferdinand explosait un peu partout dans le monde, Alex Kapranos rédigeait en parallèle les chroniques qui allaient former ce livre, sur une idée du Guardian qui avait flairé une bonne plume à la lecture du blog tenu par l'Ecossais et s'était laissé dire qu'il avait travaillé en cuisine avant de rendre son tablier pour devenir le chanteur que l'on sait. Résultat : un livre enfin excellemment traduit en français, plus proche du recueil de nouvelles que du Guide du routard, car éminemment personnel et très bien écrit.

Idiots irresponsables

Commencer cette exploration culinaire par une scène où le petit Alex, deux ans, vomit tous ses amuse-gueules sur le tapis, il fallait oser. Partie du Nord-Est anglais, connu pour son *saveloy dip* (la madeleine d'Alex), et de Grèce (pays de ses grands-parents), en passant par le Japon, Rio, les Etats-Unis ou Singapour, la tournée fait aujourd'hui halte dans un restaurant à Montmartre où Kapranos répond à nos questions entre foie gras et noix de Saint-Jacques et leur tombée d'épinards, en convive curieux de tout. Le chanteur bombardé *gastro-aventurier* doit seulement vérifier que son dessert ne contient pas de cacahuète, pour cause d'allergie violente (voir la première scène du livre). Il aborde tous les sujets en passionné : le récent référendum sur l'indépendance de l'Ecosse, "*une idée formidable*", surtout qu'il ne déborde pas de sympathie pour une famille royale qu'il traitera plus tard de noms d'oiseaux, la musique bien sûr (quelques-uns des noms mentionnés : Belle & Sebastian, Fat White Family, Rod Stewart....), ou, pour revenir au sujet qui nous occupe, la téléréalité et ses casseroles — ses parents sont fans de The Great British Bake Off (Le Meilleur Pâtissier) — les mérites et les progrès de la cuisine anglaise, le rôle des Romains dans l'introduction des escargots en Grande-Bretagne, le contenu de son assiette, de celle de ses voisins, et l'origine du blanc-manger. Bien entendu, le tout assaisonné d'anecdotes personnelles et de récits d'aventures parfois encore bien plus périlleuses que la proximité de cacahuètes, telle cette dégustation de saucisse d'alligator à la Nouvelle-Orléans tandis qu'une prise d'otages à rallonge avait lieu à l'étage au-dessus (sombre histoire de propriétaire trop gourmand et de locataire récalcitrant). L'occasion d'embrayer sur le gaz lacrymo, l'état de la ville pré- et post-Katrina, etc. La nourriture n'est bien sûr jamais uniquement de la nourriture, c'est ce qu'elle dit des autres, des différentes cultures, et d'Alex lui-même qui fait le sel de ce livre. Pas de contradiction entre les deux vies successives du chanteur. Le métier de chef, ses "*espaces confinés qu'on partage avec ses collègues dans des conditions qui facilitent les engueulades*" et "*la nécessité d'apprendre à se réconcilier ensuite*" l'ont bien préparé à la vie en tour-bus, d'autant plus que "*les gens qu'on trouve en cuisine et dans un groupe se ressemblent : des personnes qui ont du mal à se fixer, du mal avec les jobs de 9 h à 17 h... bref, des idiots irresponsables ! Le boulot de chef et de musicien fonctionne de la même manière : il y a la préparation, et ensuite l'exécution très rapide. Le chef passe sa journée à préparer une courte période suractive...*" Pas de vraie opposition non plus entre le boulot d'écrivain et celui de chanteur : "*Je fais la même chose dans ce livre et dans mes chansons : observer les êtres humains qui sont à côté de moi.*"

Baston de bouffe

Le *food fight* est une tradition ancestrale popularisée au cinéma par les films muets à base de tartes à la crème et de flics idiots. C'est le titre de l'album de 1991 des Canadiens Too Many Cooks. C'est également une chanson à la sauce punk de Village People, les disco gays kitsch qui en 1981 se prennent pour Plastic Bertrand avec un "Food Fight" hilarant. Le plus beau food fight punk est en couverture de "Damned, Damned, Damned", premier album des Damned en 1977 : Rat Scabies, Brian James, Captain Sensible et Dave Vanian y sont couverts de tartes à la crème. Bon appétit.

Intéressé par tous les arts

L'avis du groupe sur ses activités extramusicales ? "*Ils trouvaient ça assez marrant. Bob* (Bob Hardy, basse — NdA) *m'en a voulu parce que j'ai écrit que le tour-bus ne sentait pas la rose. Il m'a gardé une dent pendant des années, et c'est sorti cinq ans plus tard ! C'étaient aussi mes compagnons plus ou moins volontaires pour tester les plats et les endroits...*" Lui, il a "*adoré l'exercice : en tournée, c'est très facile de ne pas se servir de son cerveau. Avoir un projet sur lequel travailler au lieu de rester assis dans le bus ou une loge, c'était super. C'est bon d'avoir une activité qui te sort de la salle quand tu n'es pas en train de jouer. Quelque chose en dehors de ce monde...*" C'est la démarche qu'a toujours eue Franz Ferdinand, notoirement intéressé par tous les arts. Il s'agit aussi de n'être pas seulement celui qu'on croit, pas réductible à une seule dénomination, fut-ce celle de rock star. Sinon, Kapranos est d'avis que l'Italie a la meilleure et la plus diversifiée des cuisines. ★

BUSTY

Livre "Franz Ferdinand, la Tournée Des Grands-Ducs" (Le Rouergue)

Photo Harry Borden/ Getty Images

Putain de groupe !

SXSW 2015

Notre correspondant s'est immiscé dans la fournaise du *South By Southwest*, fameux festival aux allures de foire texane géante.

TEXTE ET PHOTOS ERIC DEBRIS

Depuis mars 1987, tous les ans c'est la même chose, SXSW s'achève, tout le monde est épuisé. Le festival est-il victime de son succès ? Avec près de 2000 groupes en programmation officielle sur une centaine de scènes, probablement cinq à six cent artistes de plus dans le off, un festival du film avec 150 longs métrages dont plus d'une vingtaine consacrés à la musique, à peu près autant de courts métrages, sans parler des conférences, du salon interactif, de l'expo de jeux vidéo, de Flat Stock (le salon d'affiches de concert), des événements parallèles, concerts privés, parties, non seulement on ne peut pas tout voir, mais il faut plusieurs jours rien que pour éplucher le programme officiel.

Tonnes de concerts gratuits

Quand le festival a débuté à la fin des années 80 avec dès la deuxième année 400 groupes programmés essentiellement dans les bars de 6e Rue, il était facile de passer d'un bar à un autre pour attraper au vol 10 à 20 minutes de concert et voir près de dix groupes par soir. Les choses se sont compliquées quand la barre des 1000 groupes a été franchie en 2001.

En 2012 le festival a atteint son point culminant, mais trop de sponsors, trop de monde, trop de musique, trop de tout finit par en détourner les professionnels, tout au moins ceux intéressés par la partie musique, ainsi que petit à petit le grand public. En 2015, s'il était toujours aussi compliqué de pénétrer dans la plupart des concerts, il était visuellement évident qu'il y avait moins de monde que l'année dernière.

Cette année, quelques partenaires un peu trop voyants ont disparu et, malgré les rumeurs de la venue de Prince, de Kanye West ou de Jay-Z, les méga-stars qui polluaient l'ambiance générale ne se sont pas manifestées. On peut même parier sur l'absence l'année prochaine d'une multinationale du hamburger qui s'est sérieusement pris les pieds dans le tapis en décidant de ne pas payer les groupes qui allaient jouer dans sa tente de restauration rapide, avant de se raviser un peu trop tard. Pas très malin à l'ère des réseaux sociaux...

Il ne faut pas se tromper, SXSW est d'abord un événement conçu pour les professionnels et s'il attire des dizaines de milliers de fans, la cible commerciale reste ceux qui vont acheter les badges Platinum, Gold, Music, Interractive ou Film, 895 dollars pour le badge musique et 1745 dollars pour l'ensemble du festival film, interactif et musique. Sans ce badge magique ou le bracelet musique qui n'est vendu qu'à Austin en février, respectivement pour la modique somme de 189 dollars, on va faire la queue en moyenne une heure, voire une heure et demie pour peut-être pouvoir entrer en achetant sa place dans les concerts de la sélection officielle. Même avec le badge ou le bracelet, il n'est pas garanti de pouvoir pénétrer... Il faut soit connaître le patron du bar, ou avoir un badge Presse assorti d'un pass photographe pour augmenter ses chances d'assister au concert que tout le monde a mis sur sa liste... Il y a heureusement une alternative avec les tonnes de concerts gratuits hors et dans la programmation officielle : SXSW Auditorium Shores, South X San Jose sur le parking de l'hôtel San Jose avec entre autres cette année : Golden Dawn Arkestra, Gang Of Four, The Zombies, Houndmouth, The Ting Tings.

The Residents

Captain Sensible

Henry Rollins

Charles Bradley

Si SXSW Music est toujours la partie la plus voyante de l'événement, le festival interactif l'a surpassé en nombre de *congressistes* depuis quelques années et le festival du film est devenu un sérieux outsider de celui de Sundance.
Cette section cinéma donne de plus en plus de place aux films et documentaires consacrés à la musique, dans leur grande majorité présentés en avant-première mondiale. On y a vu quelques perles comme le très émouvant documentaire réalisé par Julien Temple sur Wilko Johnson. "The Ecstasy Of Wilko Johnson" ou comment une erreur de diagnostic fait d'un condamné à mort heureux de vivre un miraculé. C'est peut-être le meilleur film de Temple. La longue interview qui emmène le film raconte comment Wilko, au sortir de chez son médecin et de l'annonce de sa mort prochaine, découvre que le monde vibre de détails, de couleurs auxquelles il ne faisait pas attention jusqu'alors, une sorte d'extase... L'annonce de sa mort certaine va lui apporter paradoxalement une véritable joie de vivre. Wilko : *"J'ai fait le pari le plus stupide, j'ai parié 100 £ que je ne verrais pas Noël. Si je gagnais j'étais mort, si je perdais ça me coûtait 100 £. J'ai perdu..."*
Je ne suis pas habituellement client des biopics musicaux : narration linéaire, erreurs de casting, fautes souvent monumentales dès qu'on met les pieds dans un studio d'enregistrement ou sur une scène, clichés ridicules comme le micro qui part systématiquement en larsen dès que le chanteur le touche... Rien de tout cela pour "Love And Mercy" qui raconte Brian Wilson et les Beach Boys. Ici la narration est fragmentée, ne tenant pas compte de la chronologie, mais essayant plutôt d'illustrer la psychologie complexe de Brian Wilson, la solitude et la difficulté d'être un génie. Exactitude des décors : les scènes d'enregistrement ont été tournées dans le Studio East West, pas de micro à l'envers parce qu'il est plus joli dans ce sens-là, pas de magnéto japonais... John Cusack et Paul Dano, qui incarnent tour à tour Brian Wilson, sont remarquables. C'est très rare qu'un film consacré à la vie d'un artiste sonne aussi juste.
Autre perle : "Danny Says" projeté à l'Alamo (le cinéma restaurant), un Royal Cheese, un Dr Pepper et tout ce qu'on a toujours voulu savoir sur les Doors, Iggy & The Stooges, MC5, la Factory, Nico, le Velvet Underground et bien sûr les Ramones sans avoir osé le demander à Danny Fields. 1 h 44 d'histoires et d'anecdotes, extraites de cent heures d'interviews et d'archives personnelles, on se prend à espérer une seconde partie. Anecdote : Danny Fields rend visite à la petite amie de Jim Morrison quelque temps après sa mort, elle lui assure que son chien est la réincarnation de Jim, après s'être fait vomir dessus par ledit animal, il en fut définitivement persuadé. Ou encore Lou Reed, d'habitude plutôt avare en compliment, écoutant pour la première fois l'album des Ramones, déclare que c'est *"la chose la plus énorme que j'aie jamais entendue"*...
En sortant d'une matinale visite guidée par le collectionneur lui-même (le cinéaste local Robert Rodriguez) du mini-musée éphémère des œuvres de Frank Frazetta, Frank Miller et Sebastian Kruger, on passe devant le Paramount où est présenté "Mavis". C'est l'heure de déjeuner, on se nourrira de gospel et de soul. Un film à voir, truffé de documents d'époque et d'anecdotes, comme la demande en mariage de Bob Dylan, racontées par la toujours très drôle Mavis Staples. Après la présentation du film et la séance de questions-réponses, Mavis, accompagnée de son guitariste, offrira deux grands moments de soul, et cette musique conserve plutôt bien, la jeune fille est âgée de seulement 75 ans.
Les autres films qui valent le détour : "The Theory Of Obscurity", le documentaire sur les Residents, surtout pour la première moitié et les documents inédits comme des bribes du premier concert en 1969 ; "Deathgasm", film dont tous les fans de heavy metal et d'horreur ont rêvé ; "Moonwalker" du Français Antoine Bardou-Jacquet, télescopage cinglé de "The Snatch" et "Capricorn One".
Mardi, après le concert de Jorma Kaukonen, petite sauterie en l'honneur de la projection de "He Never Died", premier film avec Henry Rollins dans un rôle principal, longue discussion avec le chanteur culturiste au sujet du Texas, du lien privilégié entre les groupes d'Austin et de Los Angeles dans les années 80, de son émission de radio où Métal Urbain apparaît régulièrement dans la playlist et anecdote intéressante : le fait qu'il ait d'abord possédé la version de "No Fun" par Dr Mix And The Remix avant d'acheter l'album des Stooges. Difficile de parler du film sans révéler l'histoire, mais on pourrait le résumer ainsi : immortalité, crime biblique et rapports parentaux.

Face aux intégristes

Mercredi était le jour des damnés avec, en première mondiale, le documentaire sur les Damned "Don't You Wish That We Were Dead", en présence de Captain Sensible et en l'absence de Dave Vanian, réalisé par Wes Orshoski qui a également commis le film sur Lemmy. Des interviews de tous les membres du groupe, quelques documents anciens mais surtout des images de la dernière tournée. Captain Sensible créa une diversion quand Rat Scabies expliquant les embrouilles financières apparut à l'écran, en distribuant des cacahuètes aux spectateurs hilares.
Quelques heures plus tard, les Damned prenaient la scène du Mohawk plein à craquer. D'après le Captain, une malédiction poursuit les Damned et bien entendu le concert commence avec des problèmes de retours qui perturbent les premiers morceaux, mais rien d'insurmontable pour un groupe punk qui a connu pire. Energie, fun et rock'n'roll : quoi qu'en disent Rat Scabies et Brian James, cette formation est beaucoup plus authentique que leur tentative d'exploitation du nom.
Après les Damned qui dans la vraie tradition punk sont habillés à la ville comme à la scène, avec Thee Oh Sees c'est la définition inverse... On monte sur scène pour faire de la musique, en short, T-shirt, sangle remontée à bloc pour avoir la guitare sous le menton, étuis de guitares au milieu du plateau... énervés mais très vite ennuyeux.
Sur Red River pas très loin du Mohawk il y a la grande scène en plein air de Stubb's, je suis passé faire un tour pour voir à quoi ressemblait TV On The Radio, le meilleur groupe américain

The Barberettes

Robert Rodriguez et Little Steven

Rien d'insurmontable pour un groupe punk qui a connu pire

d'après un paquet de journalistes... Beaucoup de monde pour un set très mal fichu... La première moitié, plutôt intéressante pour quelqu'un qui ne connaît pas le groupe, est suivie d'une deuxième partie au ralenti, un set construit comme un album, à force de vouloir faire de la *musique*, certains groupes oublient qu'ils sont sur scène.

Pas mal de show-cases et concerts privés ont lieu l'après-midi, Robert Rodriguez et Chingon, groupe qu'il a formé pour interpréter ses musiques de films et quelquefois y apparaître, jouaient avec en guest-star son pote Little Steven dans un bar un peu chic de 6e Ouest. Du rock mariachi kitsch, parfaite bande-son des extraits de ses films qui étaient projetés au-dessus de la scène.

Charles Bradley & His Extraordinaires ont joué plusieurs fois durant cette édition, mais c'est la scène en plein air d'Auditorium Shores qui a le mieux convenu à la dimension de Charles Bradley. Un talent énorme, une réelle joie d'être sur scène, ce grand patron de la soul et du rhythm'n'blues a offert un des meilleurs concerts de cette année.

Initialement prévu au programme de ce jeudi soir à cause du nom et la photo de presse, Kill! Kill! Pussycat! s'avère pathétique mais, par chance, en arrivant un peu en avance, c'est le concert de Trampa qui sauve cette erreur de casting. Trampa, groupe brésilien qui envoie sérieusement sur la mini-scène du Sport's Bar où il a atterri, plutôt punk mélodique avec un soupçon de fusion. Un putain de groupe !

Les groupes américains savent en général à quoi s'attendre quand ils jouent ici. Les scènes ne sont pas toujours installées de manière permanente, il y a jusqu'a six groupes par soir avec un couvre-feu impératif à 2 heures du matin. Les changements de matériels se font en quinze minutes, sans balance. Certains ne sont pas au courant et c'est souvent les Européens...

Résumé du Pop Group à l'Hotel Vegas : trente-cinq minutes de balance, balance, balance, balance, balance, balance, balance, balance, hurlements, larsens, dépassement d'horaire... le régisseur coupe l'alimentation électrique de la scène... Au suivant : Gang Of Four, ou plutôt *Gang Of One* puisque seul Andy Gill fait partie de la formation actuelle. Chorégraphie de combat sur scène, avec un côté *pousse-toi de là que je m'y mette* agrémenté de coups de pieds en direction du bassiste qui avait le malheur de se trouver sur la trajectoire d'Andy Gill, qui est bien servi par ses nouveaux acolytes, ce serait presque mieux qu'à l'époque.

D'autres s'en sont beaucoup mieux sortis à l'Hotel Vegas. Les rockers maliens de Songhoy Blues qui jouaient avant le Pop Group. Formé autour de Garba Toure par des musiciens fuyant comme lui les djihadistes qui ont envahi le Nord du Mali. *"Ils ont ordonné aux gens d'arrêter de fumer, de boire de l'alcool et de jouer de la musique, et bien que je ne fume pas et ne boive pas, j'aime la guitare, alors j'ai pensé : ce n'est pas le moment de traîner. Je dois aller au sud... maintenant."*

Songhoy Blues était aussi à Austin pour la première mondiale du film "They Will Have To Kill Us First" qui relate son histoire et celle d'autres artistes maliens face aux intégristes.

Le vendredi soir commence avec une autre découverte, Piñata Protest, du punk rock tex-mex, accordéon et guitare... décrit comme une des forces les plus originales de la scène de San Antonio. Si on aime la Mano Negra, on risque de préférer Piñata Protest.

Ensuite direction le Paramount, théâtre construit en 1915, écrin parfait pour le concert des Residents. On est accueillis par un Residents, son eye-ball sous le bras, brandissant une énigmatique pancarte appelant au boycott de "Theory Of Obscurity"... Les Residents désapprouveraient-ils leur documentaire ? Une heure et demie de pur plaisir visuel et auditif et le sentiment d'avoir trouvé une oasis au milieu de la démesure générale. Un show ciselé avec précision et concert historique car, on l'apprendra avant le dernier morceau, ce fut le dernier de Chuck qui prend sa retraite. Avec seulement deux membres restants, les concerts des Residents risquent de se faire de plus en plus rares...

La pluie absente d'Austin près de 300 jours par an s'est invitée depuis hier, et a ralentit les ardeurs festivalières. Les concerts d'Auditorium Shores sont annulés et ceux des scènes gratuites en plein air... trempés. Pas grand-chose de bien passionnant à se mettre sous la dent ce samedi soir.

On retrouve quelques potes au Lucky Lounge où jouait un ovni : 69 Cats, le *supergroupe* de gothabilly monté autour de Jyrki69 (The 69 Eyes) au chant avec Danny B Harvey (Rockats, Headcat) à la guitare, Chopper Franklin (The Cramps) à la basse et rejoint exceptionnellement par Ann Marie Lewis, nièce de Jerry Lee, pour un morceau. Ça joue, c'est classe, il manque peut-être un petit quelque chose pour que ce soit vraiment excitant mais, ne gâchons pas notre plaisir, c'est beaucoup mieux que pas mal de trucs prétendus *incontournables*.

Une spécificité que les organisateurs et le public adorent pendant SXSW, ce sont les artistes asiatiques. Deux soirées sont spécialement dédiées aux Japonais et aux Coréens. Si c'est souvent *sympathique*, il manque presque toujours quelque chose, et si le look est toujours très étudié, on a des doutes sur l'authenticité. Là où ça fonctionne le mieux, c'est avec des girl groups rétro comme les Barberettes, réincarnation coréenne des Shirelles.

Les Asiatiques sont toujours programmés à l'Elysium et le bar mitoyen Beerland accueille Goner Records, c'est punk, ça sent la sueur et la bière, ici pas de problème d'authenticité avec Giorgio Murderer et Nots.

Depuis trois ans, SXSW remet un prix à trois artistes, ce n'est jamais très audacieux et le palmarès 2015 ne l'a pas démenti, tout au moins pour deux d'entre eux : Courtney Barnett, un mash-up de Patti Smith et Sheryl Crow avec une présence scénique proche de zéro, bref d'un ennui profond, et Spoon... c'est bien fait mais ça l'a déjà été par dix mille groupes anglais.

Voilà c'est fini, j'ai chopé la grippe et j'ai la chance de ne pas avoir à reprendre l'avion. Je vais pouvoir profiter d'Austin ayant repris son rythme normal, jusqu'au prochain festival... le Psych-Fest, dans trois semaines. ★

“On tourne, on tourne, on tourne”

ALABAMA SHAKES

Ce groupe sudiste très à l’ancienne a réussi
à se faire entendre d’un public plus large que prévu.
Est-ce grâce à la spectaculaire chanteuse Brittany Howard ?

PAR OLIVIER CACHIN

En 2012, le premier album d’un groupe d’Athens (Georgie), Alabama Shakes, a attiré l’attention des fans de bon son. Résultat : trois nominations aux Grammys pour “Boys & Girls”, et un buzz naissant. Entre soul sauvage et rock inspiré, avec une voix explosive et des références irréprochables. Des titres comme “Hold On”, “Goin’ To The Party” ou “Hang Loose” révélaient la puissance du gang de Brittany Howard, vocaliste entre noir et blanc, une Beth Ditto soul rock capable de rendre justice à AC/DC comme à Led Zeppelin en reprenant live des classiques intouchables comme “Back In Black” et “How Many More Times”.
Restait à franchir le cap du *toujours difficile second album*. Il aura fallu trois ans pour y arriver. De passage à Paris pour un concert destiné à La Musicale de Canal+, les Shakes sont de l’avis général “*the next big thing*”, une hype qu’on pourrait facilement trouver suspecte mais que l’album “Sound And Color” confirme dès la première écoute. Dans leur loge après les répétitions, Brittany et Steve se livrent, évoquant la vie sur la route, Spotify, Janis Joplin et Freddie Mercury.

ROCK&FOLK : Présentez-vous…
Brittany Howard : Je suis Brittany, 26 ans, et je chante pour les Alabama Shakes.
Steve Johnson : Steve, je suis batteur. Et j’apporte les bonnes vibrations, parfois.

R&F : Votre nouvel album est un patchwork d’influences très variées…
Brittany Howard : On a pris le temps de le faire, on a arrêté de tourner pendant un an, on a répété et fait des démos. C’est l’extension des connexions qui étaient là sur le premier album *(“Boys & Girls” — NdA)*. Avant on fantasmait sur les Meters et les JB’s, qui jouaient une musique venue des années 1960, quand les groupes étaient de vrais groupes. Maintenant on est plus sur la BO “Superfly” de Curtis Mayfield, les sections de cordes, David Axelrod… J’attache de l’importance à la dynamique et à l’espace sonore.

R&F : On a l’impression d’un disque très live, comme si on avait posé un micro au milieu du studio…
Brittany Howard : Oh, c’est un peu plus compliqué que ça *(rires)*. On est vraiment allé loin en studio mais les compositions étaient live, toutes les rythmiques étaient humaines, il fallait qu’on entende une vraie performance. C’est important de sortir un disque dont on soit fier et qui puisse être joué sur scène avec la même intensité.

Photo Elliot Ross-DR

“Avant je m’en foutais, c’était une mauvaise attitude”

R&F : Vous faites pas mal de reprises en concert, de Led Zep à James Brown. Vous changez les arrangements ?
Brittany Howard : Au contraire, on s’applique à les faire avec la même structure. Je suis une obsédée du détail.
Steve Johnson : On aime bien faire... Comment on dit déjà pour ce qu’on a fait avec les James Brown ?
Brittany Howard : Des medleys.
Steve Johnson : Ouais voilà, on rassemble des chansons qui vont bien ensemble, on adore ça.

R&F : On n’entend pas l’apport de la technologie sur les compositions de “Sound And Color”...
Brittany Howard : J’utilise les machines mais dans ma cave, quand j’enregistre mes démos. Tout ce qui peut m’inspirer, je l’utilise. Parfois j’en ai marre d’être sur ma guitare alors je trouve un beat de batterie, ou je vais sur mon synthé pour trouver une mélodie... C’est pratique, mais surtout on répète tous ensemble. Beaucoup. Sur l’album, il n’y a que de vrais instruments, ma vraie voix. Pas de correcteur d’aucun genre. Tu veux corriger quelque chose ? Retourne dans le studio et joue mieux ! Ou chante mieux : pas non plus d’Auto-Tune ou de gadgets du style. Ce que vous entendez sur le disque, c’est une représentation honnête de ce qu’on vous donne sur scène. Et je ne veux rien truquer en *arrangeant* les choses. S’il y a des erreurs mais que la performance globale est bonne, ça reste comme ça. Une chanson comme “Gemini”, on a dû la refaire 800 fois.

Photo DR

Tout le monde vole la musique

R&F : Comment les radios américaines réagissent-elles à votre musique, plutôt à contre-courant de la tendance ?
Brittany Howard : Pour l’instant l’album n’est pas encore sorti là-bas, seulement le single “Don’t Wanna Fight”. Et ça a l’air de leur plaire. Honnêtement, je suis en Europe depuis un moment, alors on se concentre sur chez vous pour le moment. Ce disque, c’est celui que j’ai préféré faire.

R&F : Vous avez eu trois nominations aux Grammys pour votre premier album...
Brittany Howard : C’était le résultat du boulot des mecs de radio, des managers, des publicistes. Je sais que c’est facile quand on est un artiste de regarder le taf du staff et de se dire : *“Je n’ai rien à voir avec tout ça, moi je suis un artiste”*, mais ces gens nous aident, c’est grâce à eux qu’on en est là. Avant je m’en foutais, et c’était une mauvaise attitude. Maintenant que j’ai pris de la bouteille, je me dis : *“C’est comme ça que ça fonctionne, et ça va continuer comme ça pour l’instant.”* Pour ce qui est des Grammys, ça reste un mystère : on est sensé être choisi par ses pairs, mais je ne sais pas qui ils sont ! Donc je ne peux remercier que ceux qui bossent avec moi. Je vote moi aussi pour les Grammys donc, même si je ne comprends pas comment ça marche, je ne critique pas.

R&F : Qu’est-ce qui transforme un groupe amateur en groupe professionnel ?
Brittany Howard : On peut être amateur et se comporter en pro. Etre professionnel, c’est avant tout être là à l’heure, donner le meilleur show possible, être poli, rester fidèle à soi-même. Nous, on a eu la chance de pouvoir prendre un an pour préparer cet album mais, si j’avais dû prendre un boulot en même temps, je l’aurais fait, je m’en tape.

R&F : Vous la sentez, la crise du disque ?
Brittany Howard : Ah, c’est clair qu’il y a moins d’argent qu’avant dans l’industrie musicale. Normal vu que tout le monde vole la musique, maintenant. Et puis cette nouvelle technologie, qu’est-ce qu’on va en faire ? Nul ne sait vraiment. Prend Spotify : c’est encore nouveau, personne ne sait trop comment gérer ce truc, ça ne génère pas assez d’argent pour payer les artistes mais ça pourra être le cas si on y travaille. Il y a toutes ces zones grises, et les musiciens sont coincés au milieu de tout ça. La seule façon sûre de se faire de la thune reste de tourner, donc on tourne, on tourne, on tourne et on paie ses factures comme ça. Avant, on enregistrait l’album et on faisait *une* tournée pour la promo. Les choses ont changé.
Steve Johnson : Heureusement qu’on n’est pas dans ce business pour le fric vu qu’apparemment, il n’y en a plus *(rires)*.
Brittany Howard : Il faut faire ce qu’on aime. Et si jamais en même temps on se retrouve à bosser dans une station-service à gonfler des pneus, il faut voir ça comme une expérience intéressante.

R&F : Ça vous plaît, la vie en tournée ? Ce n’est pas trop comme dans le film “Spinal Tap” ?
Brittany Howard : C’est ce qu’on en fait. Steve aime bien l’aventure, genre si on est en Irlande il va visiter des châteaux. Moi ça me

gonfle mais il arrive généralement à me convaincre et je vais avec lui. On peut aussi se reposer, dormir. C'est chiant mais on est bon sur scène vu qu'on est reposé.

Steve Johnson : Certains musiciens sont du matin, ils installent leur matos et font la balance, et puis il y a ceux qui vivent la nuit. Showtime et après... Il se passe des choses.

Brittany Howard : Je n'avais jamais vu une montagne avant ma première tournée, ni une plage qui ne soit pas pleine de vieilles algues pourries. En tournée j'ai vu la Nouvelle-Orléans, l'Amérique du Sud, le Japon, l'Australie, quasiment l'Europe entière.

R&F : On dit que vous pouvez passer jusqu'à 18 heures par jour à écrire des chansons...

Brittany Howard : Ça m'arrive quand je suis en mode *blitzkrieg*. Mais ce n'est pas tous les jours, hein. Généralement je passe huit, dix heures dans ma cave, j'y mange, j'y travaille, et quand j'ai peur de la nuit qui tombe dehors, je remonte et je vais dormir. Je me dope au café, jamais de drogues.

R&F : Vous avez une méthode d'écriture ?

Brittany Howard : C'est très organique, je ne sais jamais où je vais atterrir. Je m'assois, je trouve une mélodie cool et je développe à partir de ça. Le subconscient travaille aussi. Je parle souvent de moi, bien qu'une chanson comme "Don't Wanna Fight" aille plus loin que ma simple personne. "Future People" est un morceau profondément spirituel, ce qui ne signifie pas religieux. Chaque titre est différent.

R&F : Dans la presse américaine, on vous a beaucoup comparé à Janis Joplin...

Brittany Howard : Oui, je ne sais pas pourquoi ils se sont tous excités sur Janis Joplin, moi je ne trouve pas du tout que je sonne comme elle. Je pense que les journalistes ont vu une femme forte avec une grosse voix rocailleuse alors ils se sont dit que ça ressemblait à Janis *(rires)*. C'est comme ça qu'on communique sur la musique maintenant, avec ce genre d'analogie. Je m'en fiche. J'ai la même voix que sur le premier album mais j'ai plus de temps pour montrer ce dont je suis capable. Je donne tout, et je n'ai jamais pris de cours de chant. Une seule fois j'ai eu recours à un coach vocal pour un problème précis, et basta.

Faire exploser le son

R&F : Vous avez commencé à chanter comment ?

Brittany Howard : Devant mon ordinateur, je chantais du Queen avec Freddie Mercury, ou "By The Way" des Red Hot Chili Peppers avec Anthony Kiedis. En plus mon oncle a rencontré Brian May, qui lui a raconté le jour où Freddie a débarqué avec la chanson "Bohemian Rhapsody" et a enregistré ses 14 pistes vocales en une prise. Mon oncle bosse dans l'armée et Brian May va parfois rencontrer les troupes, c'est comme ça qu'il l'a connu.

R&F : D'ailleurs Queen était en concert le mois dernier avec, comme chanteur, le vainqueur d'American Idol, Adam Lambert et, selon notre chroniqueur, c'était plutôt pas mal...

Brittany Howard : Normal, ils ont juste besoin d'un mec qui puisse sonner comme Freddie Mercury. C'était pas terrible avec Paul Rodgers...

R&F : Ça vous dirait de travailler avec un producteur de gros calibre ?

Brittany Howard : Vous savez qu'on a bossé avec Blake Mills pour le nouvel album. Si on l'a choisi, ce n'est pas à cause de son son, honnêtement je n'avais rien entendu de ses productions antérieures. On en a discuté, on l'a essayé et il n'a pas travaillé pour nous ou nous pour lui : ça a été un travail d'équipe, il était comme un membre du groupe. Comme nous, il a le sens du détail. On pouvait passer des heures à se demander *"C'est le bon son pour la charley ?"* C'est un passionné.

Steve Johnson : Blake écoutait la démo du morceau, nous laissait le temps de nous sentir bien avec la compo et mettait l'emphase sur notre point fort, qui est de jouer ensemble. Il sait faire exploser le son quand il faut que ça explose, et rester laidback quand la chanson l'exige. Il a su tirer le meilleur de nous-mêmes.

R&F : Vous attachez de l'importance à votre look ?

Brittany Howard : Je fais des efforts parce que le public paie cher ses billets pour nos concerts, donc il est normal que je prenne ça en compte, mais le plus important reste la musique. Cela dit, quand je fais une séance photo pour la couve d'un gros magazine, j'essaie de ne pas le regretter : ma famille va l'accrocher dans le salon pendant vingt ans alors autant avoir une bonne gueule ! Comme quand on prend la photo de classe à l'école. ★

Album *"Sound And Color" (Ato Records/ Beggars)*

Blake Mills, le son du Mollusk

Guitariste de 28 ans né à Santa Monica, Blake Mills a 20 ans quand il sort "Carnivore", le premier album de son groupe Simon Dawes, via le label indé Record Collection. Il a joué pour Lana Del Rey, Julian Casablancas, Kid Rock, Norah Jones, Pink et Dangermouse. Avant Alabama Shakes, il a produit les albums de Jesca Hoop, Sara Watkins et Sky Ferreira. Blake organise régulièrement des séances au Mollusk Surf Shop de Venice, où il a notamment joué aux côtés de Jackson Browne, Billy Gibbons de ZZ Top, Charlie Sexton, Benmont Tench et Danielle Haim, une des trois sœurs du groupe Haim.

“Pour ton peuple !”

ANTON NEWCOMBE & SOKO

Pour les besoins de la bande-son d’un film qui n’existe pas, l’âme du Brian Jonestown Massacre a requis les services de la french starlette à la voix éraillée. La rencontre valait le déplacement.

RECUEILLI PAR BUSTY - PHOTOS MURIEL DELEPONT

Le leader désormais berlinois du Brian Jonestown Massacre, emmitouflé dans une veste de jean fourrée, commente avec excitation la manifestation anticapitaliste qui vient d’avoir lieu à Francfort autour de l’inauguration de la BCE, initiative de Blockupy empêchant par ailleurs les Dandy Warhols de garer leur tour-bus. “*Pourtant, je les avais prévenus…*” En face de lui, Soko hoche la tête, plongée dans son téléphone après les effusions de rigueur avec le vétéran du BJM qui l’a invitée, ainsi qu’Asia Argento, à interpréter un titre sur son nouveau projet “Musique De Film Imaginé”, quinzième album (!) quasi-instrumental et fortement influencé par la bande-son des films français des années 50 et 60. Nouvelle vague *vs* new wave ? Après un début chaotique dans la musique et un premier album dont elle a sans cesse repoussé la sortie (“I Thought I Was An Alien”), la chanteuse et actrice expatriée à Los Angeles ne cesse, comme Newcombe, de multiplier les nouvelles incarnations, cinématographiques et musicales : après le folk écorché vif, elle vient de renaître de ses cendres en blonde platine, avec un deuxième disque très eighties intitulé “My Dreams Dictate My Reality” et enregistré avec le producteur de The Cure (et de nu metal) Ross Robinson. Début 2015, la jeune interprète de “I’ll Kill Her”, titre qui l’a fait connaître en 2007, est devenue la Française qu’on s’arrache : à la Maroquinerie, date ultra complète, elle croule sous les fans au merchandising, et c’est la même effervescence à l’étranger. Ses paroles et ses rôles dans “Bye Bye Blondie” ou “Augustine” aidant, Soko est peut-être bien, dans la pop, la nouvelle voix des outsiders. Si les deux artistes qu’on rencontre semblent très *straight-edge* — Anton, qui signe ici un “Après Le Vin”, a arrêté de boire au soulagement général — ils restent en tout cas fidèles à leur réputation d’allumés, proposant quelques fulgurances et, incidemment, une éventuelle explication astrologique à la crise de la trentaine.

Ressusciter

ROCK&FOLK : Votre musique est très différente, Anton vit en Allemagne, Soko à Los Angeles… D’où vient cette collaboration ?

Anton Newcombe : J’ai contacté Soko sur une suggestion de ma femme, qui est très fan. J’aime toutes les musiques en fait, le death rock, la musique symphonique, psychédélique, electro… J’ai commencé en jouant des synthétiseurs et je me suis toujours exprimé de façon hybride, ça me paraît naturel. Et voilà, il se trouve qu’à l’époque, Soko vivait juste à côté de mon studio d’enregistrement à Los Angeles. Elle s’est montrée très généreuse avec son temps et son talent.

Soko : Quand il m'a contactée, j'ai cru à une blague. Il écrivait : *"Salut, c'est Anton, on a des amis communs, comme Asia Argento, et je suis un* recording artist." Ouais, je sais qui tu es ! J'ai trouvé ça drôle que tu te présentes comme *"recording artist"* et non pas comme *"cette superstar de ce groupe superstar que tu aimes depuis dix ans"*. C'était tellement minimiser...

Anton Newcombe : Je ne pense pas à ma vie comme ça.

Soko : Les artistes masculins qui me touchent sont toujours ceux qui laissent s'exprimer leur vulnérabilité...

Anton Newcombe *(désignant son disque couleur saumon)* **:** Par exemple ceux qui ont une pochette rose ?

Soko : Exactement *(rires)*. C'est aussi qu'on entend une vulnérabilité dans toute ta musique.

Anton Newcombe : Je n'aime pas la façade du rock, avec ses poses, ses grimaces quand on joue de la guitare. Je déteste tout ce truc. J'aime le folk, pour moi le folk rassemble les gens.

R&F : Comment vous êtes-vous mis d'accord sur "Philadelphie Story", titre obscur de Popera Cosmic ?

Anton Newcombe : C'est mon choix... J'ai trouvé cette chanson sur youtube. J'ai une technique : si je trouve quelqu'un qui a trois bonnes chansons et qu'il en a d'autres, je vais écouter le reste. C'est finalement assez rare que quelqu'un ait bon goût le long de trois chansons, que ce soit un artiste ou une chaîne youtube. Cette chanson, je l'ai découverte sur la page d'un de mes amis islandais, un poète, fan de films et de bandes originales complètement inconnus... et il a ce disque ! J'étais censé faire une BO pour Philip John, le réalisateur de "Downton Abbey", mais ça a été repoussé. Or je voulais écrire une musique de film, donc je l'ai fait, en quelques jours. Je peux écrire en partant d'un seul rythme de batterie. Je voulais que le disque donne l'impression d'être chez une grand-mère, avec sa vieille horloge, une maison vide, avec une petite lumière. Ou d'entrer dans une piscine : tu marches, tu écartes les bras et tu te mets à nager.

"La Nouvelle Vague, c'est : fuck Hollywood"

R&F : Que signifie cette chanson pour vous, Soko ? Il s'agit de "*chanter une résurrection*"...

Soko : Clairement, dans ma vie, j'ai déjà eu le sentiment d'avoir ressuscité à plusieurs reprises, de passer par des cycles où on se renouvelle et on prend la décision d'être une autre personne, en laissant derrière soi de vieilles habitudes.

Anton Newcombe : Et puis, dans le contexte d'un film imaginaire personnel... Quand quelqu'un change de vie, je pense que c'est un excellent ressort dans un film.

R&F : Donc, vous avez une petite idée de ce que raconterait ce *film imaginé* ?

Anton Newcombe : Eh bien... il serait plus facile pour Asia et moi d'écrire un beau film que de trouver un producteur qui nous donnerait de l'argent *(rires de Soko)*. On verra. Mais c'est un vrai projet. Je crois qu'on ferait mieux que "Spiderman 6 Transsexuel" ou je ne sais pas quel projet ils ont à Hollywood, ils n'arrêtent pas de décliner tous les trucs possibles, avec les héros de comics, ça devient juste tellement mauvais... Je voudrais voir plus de travaux dans l'esprit des vieux films. Des journalistes m'ont demandé quels films de Truffaut ou de Godard j'aimais. Ce n'est pas du tout le problème. Ce que j'aime dans ce mouvement, c'est : *fuck Hollywood*. Il ne s'agit pas spécifiquement de s'inspirer de la Nouvelle Vague. Je suis inspiré par l'absence de gens qui font leur propre truc.

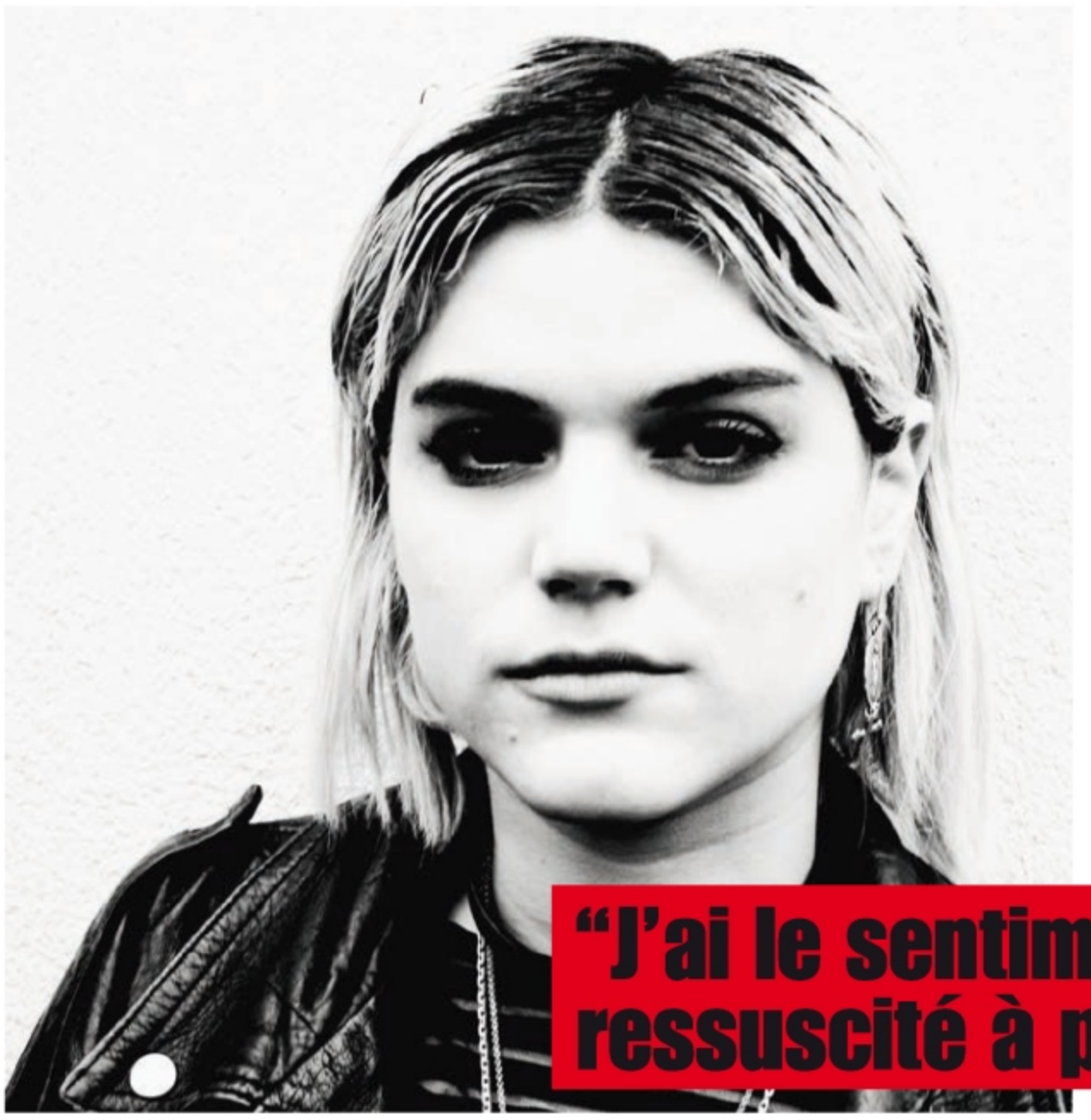
Et pourtant, Saturne

Le *"retour de Saturne de taré"* évoqué par Soko est une référence astrologique au déplacement de la planète Saturne au point où elle était lors de la naissance d'une personne. Les astrologues estiment que l'influence de Saturne se fait ressentir tous les 29 ans et demi, soit sa durée de rotation autour du Soleil. "Saturnz Return" est aussi le titre d'un album de drum & bass révolutionnaire signé Goldie, sur lequel on retrouve un morceau de 60 minutes 11 ("Mother") et des invités tels que David Bowie (sur "Truth"), Noel Gallagher (sur "Temper Temper") et le rappeur KRS-One (sur "Digital").

R&F : Vous avez chacun choisi, pour vos disques respectifs, un autre langage...

Anton Newcombe : Je n'appartiens pas à l'Amérique. Je ne suis pas américain, je suis allemand. Même si je n'en ai pas la nationalité... ce n'est pas parce que je viens de la côte Ouest que je suis obligé de jouer le rôle d'un cow-boy à la plage... J'écoute beaucoup de musique internationale. Soko a dit qu'elle ne chanterait jamais en français et je lui ai répondu : *"Mais tu dois le faire pour ton peuple !"* Pour moi c'était une déclaration d'intention : soyons global... L'idée n'est pas de faire une franchise de l'américanisme, comme une version chinoise du sac Chanel, mais d'être effectivement global. Je voudrais encourager les Américains à apprendre quelque chose des autres cultures pendant qu'ils les détruisent !

Je crois aussi qu'il n'y a pas de règles. On peut envisager quelque chose qui embrasse tout, qui soit un doigt à l'Amérique, à ceux qui n'essaient pas... parce que j'essaie de persuader mes amis dans des groupes français de chanter en français, mais eux, ils veulent juste être les Stone Roses ou je ne sais quoi ! Or, si certains Français ont la réputation de se la jouer, les Anglais, c'est encore pire. Ils vont être très critiques devant ce genre de démarche, donc pourquoi ne pas réunir les deux ? Soko l'a très bien fait sur ce titre !
Soko : Merci ! Pour toi, Robert Smith et Morrissey, OK, cool, j'accepterais de chanter en français. Pour n'importe qui d'autre, non. Je n'y ai jamais pensé... Ça ne me paraît pas naturel. La majorité de la musique que j'écoute est en anglais. J'ai grandi dans le Sud de la France, avec seulement la radio, ma famille n'aimait pas spécialement la musique... J'ai commencé mon voyage musical et suis devenue une nerd de la musique à 16 ans, en vivant seule. J'ai découvert le téléchargement illégal, et je dois dire que j'ai beaucoup pratiqué. J'ai probablement téléchargé ta musique, Anton.



“J'ai le sentiment d'avoir ressuscité à plusieurs reprises”

Anton Newcombe : Ca ne me dérange pas.
Soko : J'étais fauchée... mais au moins j'ai découvert de la bonne musique. Et ensuite j'achetais des places pour voir les groupes que j'adorais.
Anton Newcombe *(rires)* **:** Jolie parade ! *Oh je volais tout, mais sinon comment j'aurais fait pour découvrir ça ?*
Soko : C'est juste que c'est tellement vital pour moi, tout ce que je fais, la façon dont je m'exprime... J'ai l'impression que je mourrais sans ça, je m'effondrerais.

Retour de Saturne

R&F : Que vous a apporté The Cure, dont vous êtes grande fan ?
Soko : J'adore “Boys Don't Cry” depuis que je suis petite, ensuite j'ai découvert “Three Imaginary Boys” et toutes les faces B et les chutes... Ils ont un répertoire tellement vaste, et tout donne l'impression de venir du cœur, d'être super vulnérable, je pourrais probablement chanter chaque partie de chaque instrument de chaque chanson. Tout est si réfléchi et rempli d'émotion. J'aurais voulu avoir vingt ans dans les années 80 pour aller à ces shows, évidemment. Mais je ne suis pas nostalgique, je suis plutôt contente de vivre ici et maintenant. Pour cet album, je suis passée par un retour de Saturne de taré et... tu t'en souviens, Anton ?
Anton Newcombe : Oui, je suis très fier de toi. Avec toutes ces complications, d'autres personnes auraient lâché l'affaire.

R&F : Pouvez-vous clarifier ?
Anton Newcombe : Eh bien, certaines personnes lui ont promis de l'aider et ne l'ont pas fait. C'était comme... s'asseoir dans un studio et attendre. Au lieu de faire une dépression nerveuse, elle s'en est sortie brillamment et maintenant tout le monde est content : les gens aiment le disque, les concerts, et la vie continue.
Soko : Je voulais que ce disque soit vraiment synonyme de transformation. En ce qui concerne le retour de Saturne, c'est quand Saturne revient dans ton signe...
Anton Newcombe : En fait, ça arrive tous les vingt-neuf ans ou un peu plus...
Soko : Ce retour te force à affronter toutes tes merdes les plus sombres. C'est ce que j'ai fait avec ce disque : embrasser le passé, lui rendre hommage, pour vivre dans le présent.
Anton Newcombe : C'est plutôt sage comme attitude, pour le premier retour. Utiliser tout ce qu'on a appris, et aller de l'avant. Le nouvel album de Paul Weller fait allusion à ça aussi, mais au deuxième retour de Saturne. C'est une façon de dire : *OK, je fais un nouvel essai.*

R&F : Anton, vous avez toujours été très prolifique. D'autres projets ?
Anton Newcombe : Je prépare aussi un autre BJM, un double EP, probablement six ou sept chansons, et puis j'ai un projet avec Tess Parks...

R&F : Soko, vous avez beaucoup de chansons en réserve aussi ?
Soko : Des tas. J'écris tout le temps.
Anton Newcombe : Ça fait partie de l'apprentissage, comme des esquisses pour un peintre. On ne peut pas comprendre la forme autrement. C'est comme ça que j'ai fait pour sortir des disques dans des styles tellement différents.
Soko : Tu écris plus facilement les paroles ou la musique ?
Anton Newcombe : La musique. Je suis nul avec les mots. Ça dépend. Si ça vient d'un coup, ça vient, sinon je m'en fous, parce que je suis vraiment intéressé par l'art conceptuel. Je finis les trucs en live de toute façon et, en live, c'est fou. Par ailleurs, comme l'a chanté Bob Dylan dans “It's Alright, Ma...”, “*if my thought dreams could be seen, they'd probably put my head in a guillotine*” : bref, *s'ils pouvaient lire mes pensées ils mettraient ma tête dans un panier*. C'est pareil avec moi. Live, ça n'a pas d'importance, d'avoir des paroles un peu délirantes. Mais sur un disque, les gens se diraient : *What the fuck ?* ★

Albums *“My Dreams Dictate My Reality” (Babycat/ Because)*
et *“Musique De Film Imaginé” (Differ-Ant)*

“Multiple”

PAUL WELLER

En dépit de son aura de saint patron des mods, l’ancien Jam sort à cadence fréquente des albums plus aventureux que la moyenne. Entretien avec un *Englishman* toujours bouillant.

PAR THOMAS E FLORIN

Accroupi, découvrant son nouveau clip tourné dans les rues de Paris, Paul Weller laisse dépasser un peu de chair de ses vêtements. Cette image souffle une idée : finalement, le Modfather n’est qu’un homme. Puis, ce dernier s’assoit, nous tend une cigarette, l’allume en nous fixant, regard contre regard. L’idée se transforme : Paul Weller est l’Homme. S’ensuivront 45 minutes où la clarté du regard n’aura d’égale que celle de l’esprit. Voici la parole du Cerbère de l’identité anglaise.

Nous sommes tous connectés

ROCK&FOLK : On a l’impression qu’avant, vous exploriez une esthétique sur chaque disque et que désormais, vous vous permettez d’expérimenter sur chaque chanson. Du coup, quel est votre point de départ pour ce nouvel album ?

Paul Weller : Je pense que plus j’écris de musique et plus je gagne en liberté. J’essaye de ne pas m’enfermer dans une boîte en appliquant les principes modernistes à la pop music. Les derniers albums ont été plutôt expérimentaux, tout en gardant des mélodies. Mais je suis multiple, mes influences viennent d’horizon divers et j’essaye que ma musique en soit le reflet. Parfois nous commençons avec une chanson, des accords, une mélodie, parfois des mots. Puis ce peut être quasiment rien : un riff, un beat de batterie, une suite d’accords. Avant de commencer cet album, j’avais quatre ou cinq chansons, écrites à la guitare, de manière traditionnelle. Mais je savais que je ne voulais pas faire un album acoustique. Donc on a mis cela de côté et nous sommes repartis de quasi zéro. J’ai toujours trouvé fascinant le fait de commencer une journée de studio avec rien puis de se retrouver à la fin de la soirée avec une chanson. Beaucoup de ce processus a à voir avec la chance.

R&F : Seriez-vous d’accord pour dire que votre manière d’écrire a changé avec les années, que vous avez commencé en faisant une sorte de chronique sociale et que désormais, il y a quelque chose de plus personnel dans vos thèmes ?

Paul Weller : La plupart du temps, je ne sais pas ce que signifient mes textes. J’aime seulement la manière dont les mots sonnent. Je suis à la recherche d’une nouvelle langue. J’écris en permanence des paroles qui ne vont pas forcément être utilisées. Ce sont des phrases que j’ai en tête et je ressens le besoin de les écrire. C’est une manière de poser mes idées, les clarifier. Cela peut être n’importe où, comme dans cette chambre d’hôtel où j’ai écrit hier soir, dans l’avion, le train, à la maison... Une fois écrits, je ne regarde plus ces textes pendant un temps, avant d’y revenir et de garder deux lignes. Les thèmes qui m’intéressent en ce moment n’ont pas l’air d’être reliés entre eux. Mes paroles sont plus abstraites et j’aime la manière dont elles prennent une signification avec le temps. De toute manière, les gens trouvent leur propre sens aux chansons. Quand j’étais petit, et que j’écoutais les chansons à la radio, je ne pouvais pas toujours comprendre les mots, alors je les inventais moi-même et découvrais des années plus tard que les paroles étaient entièrement différentes de ce que je pensais. Je trouve ça vraiment cool. C’est ce que fait un bon air : chacun trouve son propre sens.

R&F : A notre époque de globalisation où tout tend à se ressembler, avez-vous toujours l’impression de faire de la musique anglaise ?

Paul Weller : Oui. Parce que je pense qu’il y a toujours eu une emprise de la musique anglaise et de son influence première, la musique noire américaine, sur le reste du monde. La musique de notre pays découle de l’écoute de Muddy Waters, Smokey Robinson, James Brown... La liste est sans fin. J’aime à penser que c’est une chose anglaise que de prendre cette influence et de lui donner un nouveau son. Les Small Faces, l’un de mes groupes préférés, aimaient la musique noire et spécialement Booker T & The MG’s. Mais parce qu’ils étaient des gosses de l’Est de Londres, ils l’ont fait sonner de manière unique. Je me sens faire partie de cette lignée. Je pense que c’est quelque chose de culturel, que ça fait partie de notre psychisme. J’adore cette phrase de Keith Richards, qui dit que nous sommes tous connectés : noir, blanc, africain... Comment pourrait-il en être autrement alors que, lorsqu’il était un petit Anglais chétif, il entendit Muddy Waters et se sentit connecté à lui ? Je pense que la musique africaine est le battement de cœur du monde parce que l’humanité débuta en Afrique. Peut-être nous sommes-nous détachés de cette racine, qu’en surface, notre culture est différente. Mais quand nous l’entendons, nous sommes rattachées à nouveau. Il suffit d’écouter les musiques folkloriques du monde entier : elles sont toutes reliées à la musique africaine.

R&F : C'est ce qui était marquant en vous voyant jouer avec les Strypes : on a l'impression que l'Angleterre semble toujours revenir à ses racines qui étaient les groupes R&B du début des sixties…
Paul Weller : C'est ce qui va se passer dans la culture anglaise, pour toujours. C'est vraiment une partie de notre psychisme, c'est dans notre âme.

Fierté de classe

R&F : Nous avons l'impression que pour vous, et votre génération, le style était une manière de résister au monde extérieur…
Paul Weller : Je suis vraiment un produit de l'époque où j'ai grandi. Même si j'étais trop jeune pour *participer* au sixties, leur influence a été énorme sur moi. À cette époque, il y avait peu d'options pour les gosses de la classe ouvrière. C'était soit la musique, soit le football, ou la mode. Rien d'autre. Maintenant, il y a tellement de moyens de se divertir… Ces trois choses ensemble définissaient qui l'on était et à quelle tribu on appartenait. Quand j'étais gosse, à l'école, si on était skinhead — ce que j'étais — on écoutait de la musique noire, de la soul et du reggae, et on détestait tout le reste. Puis, il y avait ces gamins post-hippie, qui portaient de longs manteaux militaires et qui écoutaient du prog rock. La division était claire. Beaucoup de gens de mon âge ont vécu cela et ont défini ainsi leur esthétique, leur vision du monde, leur goût. C'est un genre de philosophie, une sorte de religion. Un code.

"Il y avait peu d'option pour les gosses de la classe ouvrière"

R&F : C'est l'une des choses marquantes de l'Angleterre : les gens de la classe ouvrière ou toujours su s'inventer une élégance, une sorte de réponse à l'aristocratie, ce qui crée une véritable fierté de classe…
Paul Weller : J'ai l'impression que c'est assez ancien : vous avez peut-être peu d'argent, mais le peu que vous avez, vous le dépensez en vêtements ou en disques. Quand j'avais 12 ou 13 ans, j'allais au *dancehall* de ma ville, et tous les gosses qui avaient le même âge étaient très habillés, très classe. Il fallait faire cet effort pour ces soirées, juste pour être vu par ses amis, ses pairs. C'était une fierté malgré la vie dans un environnement difficile. Dans le logement social où nous vivions, nous n'avions pas d'eau chaude, donc se laver était difficile, surtout qu'il n'y avait pas de salle de bain. Donc, nous n'étions pas les gens les plus propres, mais tous les vendredis ou samedis soir, quand nous sortions, il fallait être le plus racé possible.

R&F : Nous aimerions aborder le thème du succès. Vous avez arrêté les Jam quand le groupe était le plus important d'Angleterre. Puis, vous avez pris une voie *risquée* avec le Style Council, un autre groupe qui s'est arrêté net. S'en sont suivies quelques années de creux. Vous donnez l'impression d'arrêter les choses avant qu'elles déclinent ou deviennent trop faciles…
Paul Weller : Je n'ai jamais pu prendre le succès au sérieux. J'ai toujours pensé que c'était une distraction face à la seule chose importante : le travail de la musique. Donc je n'ai jamais fait trop attention à cela, ne me suis jamais senti puissant. Succès et réussite ne vont pas de pair. Je peux faire un album que tout le monde hait, mais que j'aime, et cela est un succès pour moi. Quant à la célébrité… Plus jeune, ça m'embêtait. Quand cela nous est tombé dessus avec les Jam, le chemin pour en arriver là avait été beaucoup plus intéressant et agréable que la célébrité elle-même. Après une tournée, après une séance photo, je rentrais dans mon appartement à Londres et ne voyais personne, ce qui m'allait très bien. Désormais, la célébrité ne m'embête plus parce que les choses sont moins hystériques. Je peux marcher dans Londres, les gens me saluent et c'est agréable. À l'époque des Jam, les réactions étaient folles et ce n'est pas ce que je recherchais. Donc je n'ai pas vraiment apprécié. Et dans les années 90, après le Style Council, quand je n'avais rien, ni label, ni éditeur, que je ne faisais rien, et qu'on ne me reconnaissait nulle part, j'aimais bien. Puis je suis redevenu populaire vers 1995 avec l'album "Stanley Road" et le public s'est remis à m'aimer. J'ai trouvé cela étrange. Je me disais : *Je n'ai fait que ce que j'ai toujours fait. Pourquoi s'exciter tant ?*

R&F : Même après "Stanley Road", on a l'impression que vous vous amusez à brouiller les cartes, prendre des directions inattendues…
Paul Weller : Définitivement oui. Tout le monde, et même le label, attendait un "Stanley Road" 2. Bien sûr, j'aime vendre des disques, mais il est important que je décide de mon futur. Je ne peux pas me laisser distraire par ces choses qui sont périphériques. Il faut garder les yeux sur le but qui pour moi est de faire la meilleure musique possible. Quand je serai mort, j'aime à penser que j'aurai laissé une œuvre. Et une partie est bien, une partie est bonne et une est merdique, comme toute œuvre. Mais il faut laisser cette œuvre. J'aurais laissé quelque chose au monde. Vous avez des groupes aujourd'hui qui jouent ensemble depuis dix ans et qui ont fait deux albums. Je ne comprends pas ça. Ils n'auront rien pour représenter ce qu'aura été leur vie. Hormis mes enfants qui seront mon héritage le plus important, il y aura ma musique que, dans dix, vingt ou cinquante ans, quelques-uns redécouvriront peut-être, qu'elle inspirera et qui prendront une guitare pour écrire des chansons.

R&F : Du coup, qu'est-ce que ça vous fait de voir "Setting Sons" en édition de luxe ?
Paul Weller : C'est comme cela que les choses sont. On vit dans ce monde, non ? Un monde où tout le monde fouille le passé pour trouver quelque chose. Il y a tellement de rééditions, tellement de groupes qui se reforment. Notre époque a l'air terriblement nostalgique. Je ne sais si c'est parce que les gens se sentent si incertains par rapport au futur qu'ils se rattachent à ce qu'ils connaissent…

Paroxysme de la tension

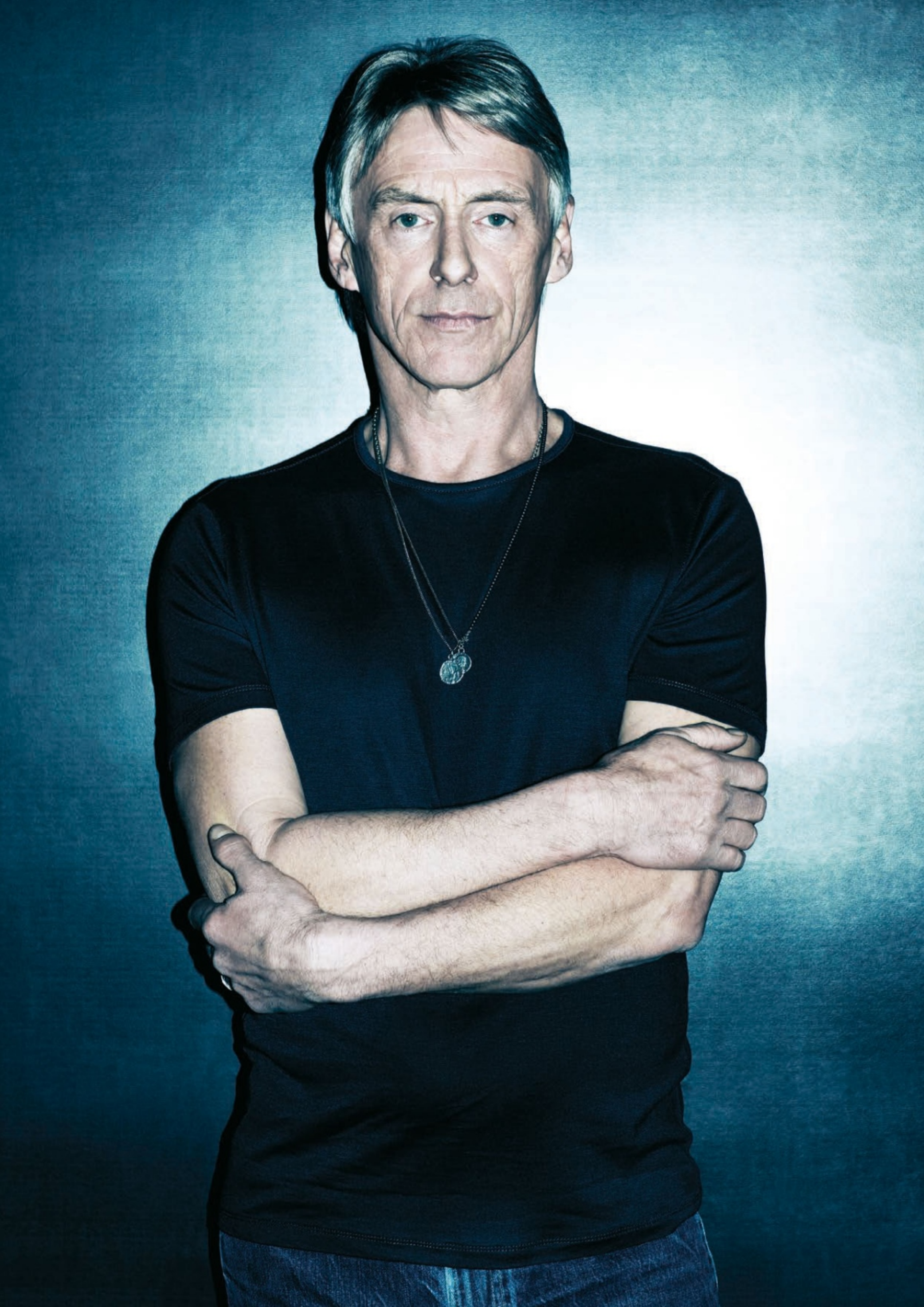
R&F : Il y a une impression très nette que vous prenez un grand soin aux fins de vos albums…
Paul Weller : Je pense que cela vient des concerts car, quand on doit écrire un set, on veut une fin qui laisse les gens KO. C'est une sorte de méthode. Comme un bon livre : il faut un bon début et une bonne fin. Puis aussi, je pense que le dernier morceau peut être une bonne introduction à ce que sera la suite, au prochain disque. Comme dans les séries ou au paroxysme de la tension, l'on vous dit : *"La semaine prochaine…"*

R&F : Donc, si on part sur cette dernière chanson, "These City Streets", quel serait le prochain disque ?
Paul Weller : Disco heavy metal. Et ne riez pas avant de l'avoir entendu. ★

Album *"Saturns Pattern" (Parlophone)*

Skinheads

Né dans le Londres des années 1960, le mouvement skin n'est pas au départ une idéologie extrême mais un style influencé par les *rude boys* de Jamaïque, avec un goût prononcé pour les coupes à ras et le ska survitaminé. Le skinhead reggae est l'apanage d'artistes noirs comme les Anglais Symarip (auteurs de "Skinhead Moonstomp") et les Jamaïcains Desmond Dekker ou Laurel Aitken. Le revival ska des seventies fera émerger Madness, The Specials et le label Two Tone (noir et blanc). Puis viendra la vague oi!, les néo-nazis… Une autre histoire, nettement moins bicolore.



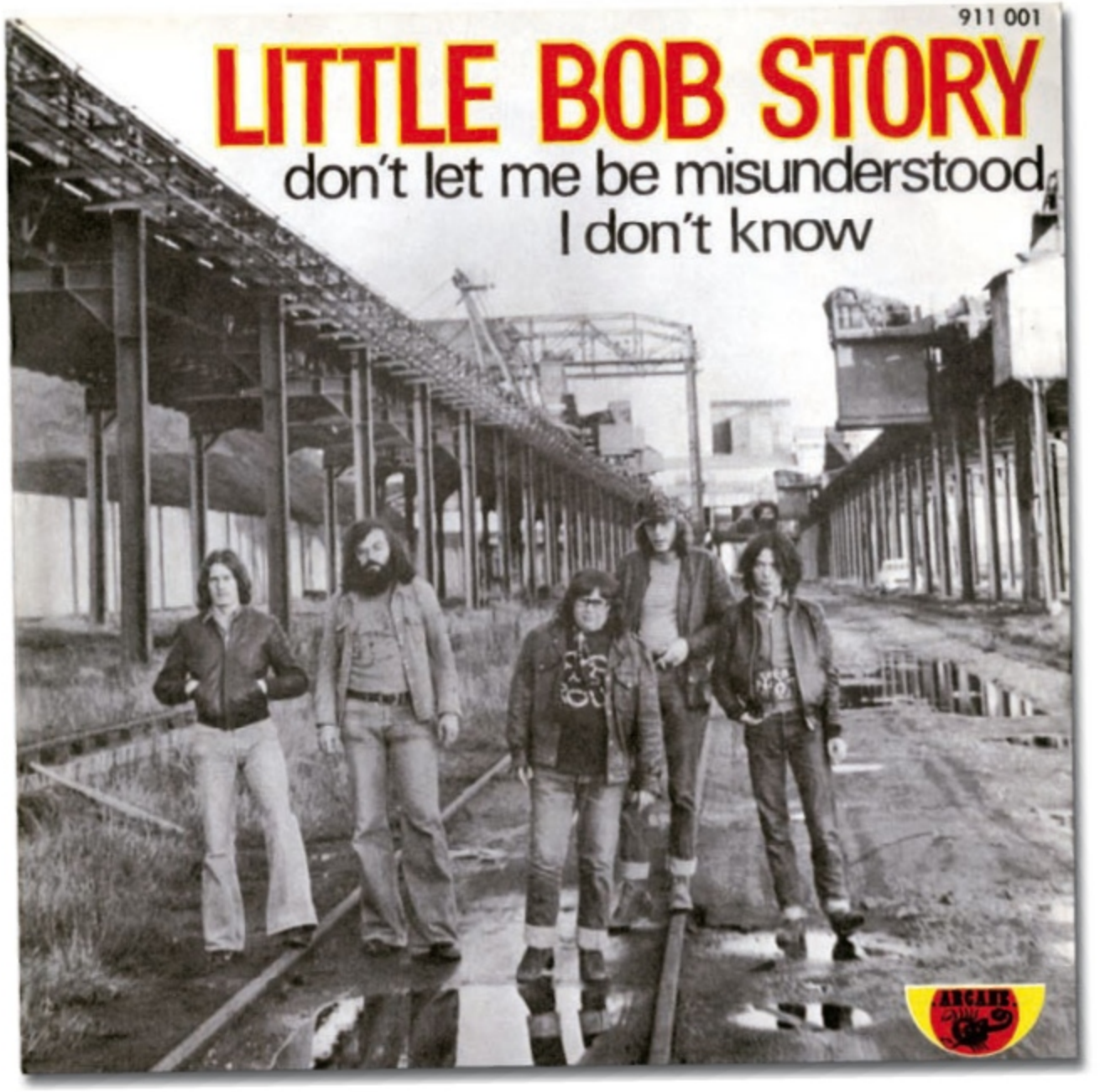
“Ça c’est une photo de 1965 ! C’est Little Bob And The Red Devils, on joue sans doute “I Saw Her Standing There” au Golf Drouot. J’avais déjà 19 ans et on ne jouait pas nos titres, jamais. Mon premier groupe de 1963 s’appelait les Apaches et on avait démarré en faisant des reprises rock’n’roll, “Be-Bop-A-Lula”, “Don’t Be Cruel”, etc. Henri Leproux (patron du Golf) s’était entiché de nous, il nous faisait repasser sans cesse, pour lui on était la quintessence rock provinciale. On reprenait du Stones, Them, Animals… Le bassiste derrière a arrêté, ils arrêtent tous, il s’appelait Danny Launay. Bravo d’avoir retrouvé la photo !”

"Tout seul"

LITTLE BOB

De passage à la rédaction, le Havrais de poche s'est plongé dans nos archives photos pour commenter quelques clichés ayant jalonné son héroïque parcours.

C'est un beau jeudi, et Bob passe à Clichy. Dans chaque bureau, on accueille, acclame et félicite le minuscule chanteur qui a tout de même 18 albums studio au compteur et qui fête cette année ses 50 ans de carrière. Simplement accompagné de Mimi (sa compagne fusionnelle), de Gilles Mallet son guitariste (et chauffeur) et de son attachée de presse, Little Bob est venu en personne apporter son nouvel album à la rédaction. Là, il sera facile d'ouvrir l'imposant dossier photos qui concerne sa Story et ses aventures solo et de réfléchir sans la moindre nostalgie aux grandes heures du passé.



"Il y a 40 ans, en novembre 1975, sortait donc le premier 45 tours de Little Bob Story, "Don't Let Me Be Misunderstood". Ce disque, c'est le moment où on décide d'arrêter quatre années de répète pour devenir professionnels. Le 45 tours est parti en Angleterre et une agence de Cardiff, Pays de Galles, a décidé de nous signer. Tout de suite, ils nous ont décroché douze concerts d'affilée à travers toute l'Angleterre. On croyait rêver. On jouait dans des pubs. Premier concert à Birmingham… Moi je m'attendais à prendre les canettes dans la tronche, mais les Anglais ont adoré !"

Son territoire

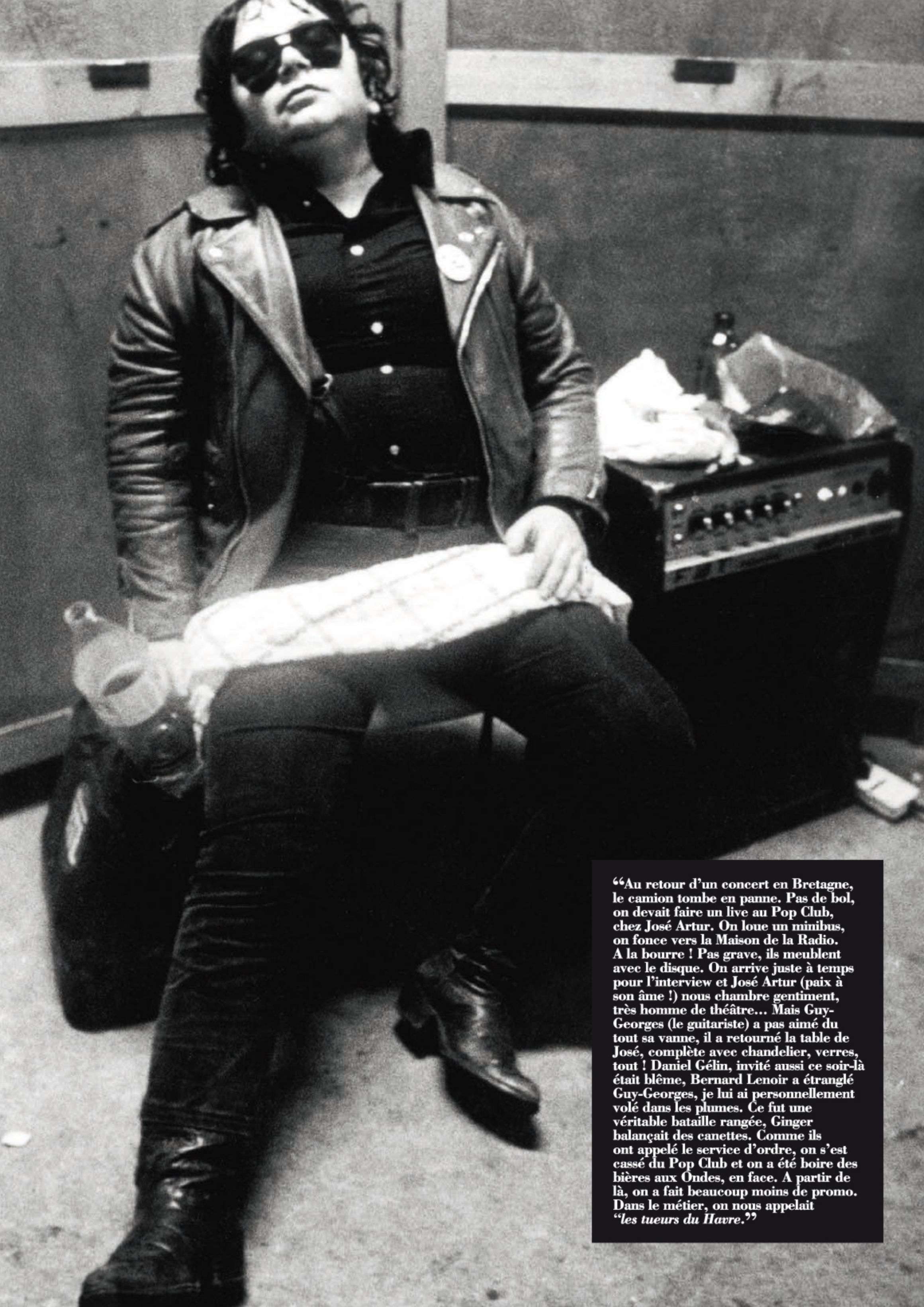
C'était au bon vieux temps du hard.
On s'ennuyait ferme. Aucune nouvelle des Stooges, des Groovies, de nos héros de MC5 ou des Dolls. Dissous ? Emprisonnés ? Carbonisés ? Springsteen et son "Born To Run" sur la platine du bureau, encore et encore, tout l'été.
Et puis en novembre de 1975 donc, le premier 45 tours de Little Bob Story, chez Arcane, Editions Pigalle, distribution Eurodisc. Une production JC Pognan (manager de Ange). Un axe province Belfort/ Le Havre avec les Dogs du côté de Rouen. Et c'est tout. Dans un premier temps, rares sont les Français qui ont la chance de voir Little Bob Story, son Perfecto cramoisi, sa *dual attack* de guitares comme à Detroit, sa méchante rythmique made in les docks du Havre... Dans ce premier temps, le groupe peine à aligner sept dates… Le salut viendra de l'Angleterre. C'est une grande première. Depuis Cliff Richard, on n'avait pas réussi à leur fourguer un skeud, un ticket de concert aux Goddons. Il faudra donc expatrier la Story pour qu'elle revienne de là-bas en mode conquérant, une fois le compte des Anglais réglé.
En plein bouillonnement pub rock (Ducks Deluxe, Legend, Dr Feelgood, Kursaal Flyers), Little Bob cognait dans le mille. La Story connaîtra de grandes victoires, jusqu'à jouer devant une foule colossale, à Rotterdam, 40 000 âmes. Bob la joue modeste : *"On remplaçait Nazareth au pied levé sur la grande scène."*
Il en rigole encore.
Le vrai concert qui lui tient à cœur, c'est plutôt la Roundhouse, avec The Stranglers et Motörhead. Une affiche très dance. Bob avait mitonné son affaire dans le respect d'une haute tradition rock'n'roll et il tentait de pousser le truc dans ses derniers retranchements et contreforts, allez mec, il est tard, on va pas refaire l'Histoire.
La grande s'est jouée ailleurs, mais tout le temps du punk, la Story a vaillamment défendu son territoire.
Bob accepte un café et on ouvre le coffre aux trésors, la boîte aux tirages photo.

Photo André Crudo

“Ça c’est à Brighton, en 1978. On enregistre notre quatrième album. Tu as Barbe Noire à la basse. On passait notre vie sur la route, Guy-Georges Grémy est là *(à droite)*, sans doute le meilleur guitariste qu’il y a jamais eu en France, un pur mélange de Jimi Hendrix et Keith Richards. Serge Hendrix à la seconde guitare et Vico Robibeaux est à la batterie. Il a remplacé Mino Quertier qui a fait tilt, on enregistre “Come See Me”. J’ai toujours été le patron. J’ai toujours choisi ce que j’allais chanter et qu’ils allaient jouer. J’ai toujours géré mes groupes, il n’y a jamais eu de problèmes. Si j’ai toujours la pêche aujourd’hui, c’est grâce à eux, à ce qu’on a accompli ensemble. Avec ce groupe légendaire, la Story, on a fait 400 concerts en quatre ans. Au rythme de 27 concerts par mois, tu te rends compte ? Plus la route ? Un rythme dingue, jusqu’au jour où ça a cassé. On n’avait simplement pas les moyens de se payer trois mois de vacances… On les aurait pris, ces putain de vacances, on serait sans doute toujours là…”

“Là tu n’as plus Guy-Georges. Tu as Dominique Comont, qui est ensuite parti faire son groupe, les City Kids. Et Barbe Noire va prendre sa retraite. Soudain c’était plus un groupe, c’était Bob et les autres derrière et ça je supporte pas. Je veux bien être leader d’un groupe, mais artiste solo, ça ne m’intéresse pas. Regarde-moi ! Un petit gros myope à lunettes, désolé, j’étais pas exactement Willy DeVille ! Barbe Noire a arrêté la musique, il conduit un taxi au Havre, il a une super sono dans sa caisse. Le dernier album de la Story a été “Ringolevio”, 1987, avec Yves Chouard à la guitare, un très bon album soit dit en passant.”

Photos DR



“Au retour d’un concert en Bretagne, le camion tombe en panne. Pas de bol, on devait faire un live au Pop Club, chez José Artur. On loue un minibus, on fonce vers la Maison de la Radio. A la bourre ! Pas grave, ils meublent avec le disque. On arrive juste à temps pour l’interview et José Artur (paix à son âme !) nous chambre gentiment, très homme de théâtre… Mais Guy-Georges (le guitariste) a pas aimé du tout sa vanne, il a retourné la table de José, complète avec chandelier, verres, tout ! Daniel Gélin, invité aussi ce soir-là était blême, Bernard Lenoir a étranglé Guy-Georges, je lui ai personnellement volé dans les plumes. Ce fut une véritable bataille rangée, Ginger balançait des canettes. Comme ils ont appelé le service d’ordre, on s’est cassé du Pop Club et on a été boire des bières aux Ondes, en face. A partir de là, on a fait beaucoup moins de promo. Dans le métier, on nous appelait *“les tueurs du Havre.”*

“Le film d’Aki Kaurismäki m’a fait beaucoup de bien. Au bout de 40 ans de carrière, voilà que plein de gens m’ont soudain découvert, au cinéma, dans un long métrage. 600 000 personnes ont vu le film en salle, il est passé une dizaine de fois sur Canal+, puis sur Arte. Et voilà que soudain, en tournée, j’ai de nouveaux fans, des lecteurs de Télérama qui viennent voir *Bob l’acteur du Havre*. Au bout d’environ 3000 concerts, ça fait rudement plaisir et je le dis sans ironie aucune.”

“Je suis en solo. C’est la fin des années 80 et j’avais dissous le groupe après une tournée finale qui nous avait mené jusqu’en URSS et à Madagascar. En 1988 je pars à Los Angeles, pour enregistrer “Rendez Vous In Angel City”, disque produit par Jeff Eyrich (Plimsouls, Blasters). C’est Hervé Deplasse qui avait monté tout le truc, un mois de travail aux Etats-Unis avec Kenny Margolis aux claviers (Willy DeVille) et Steve Hunter à la guitare (Lou Reed). Pour présenter l’album en France, on a fait une tournée avec ce groupe de rêve, quinze concerts en 17 jours, on a même enregistré un live à l’Elysée-Montmartre.”

Photos DR

Photo Bruno Migliano-DR

“Après Warner, j’ai arrêté d’essayer avec le système éditeurs/ maisons de disques, tourneur, etc. Aujourd’hui, je fais tout tout seul. Quand la Sacem m’envoie du fric (une fois par an), on n’y touche pas. Mimi ma compagne le place sur un compte spécial. Quand je sens que j’ai besoin (ou envie) de faire un nouveau disque, on prend l’argent de la Sacem et je fais mon disque avec. Tout seul. On est retombé dans des budgets de guerre, genre 15 000 euros pour faire un album. A une époque, c’était le budget du clip *(rires)*. C’est vrai que ce n’est pas beaucoup quand on aime le beau son. Mais je n’ai pas les moyens de passer six mois en studio comme Springsteen. Alors on étudie mes nouveaux titres, on les répète un mois et quand on va en studio, je peux te dire qu’on est prêt, avec mes Blues Bastards. Pour le nouveau disque, on a pu passer deux semaines dans un super studio près d’Alençon. Je sais que les fans attendent ce disque et je sais qu’il va toucher beaucoup de gens parce que c’est un putain de bon disque. J’ai fait deux reprises dessus. Louis Armstrong et surtout Captain Beefheart, le premier à avoir osé détourner le blues des sacro-saints trois accords. Je me retrouve avec ce nouveau groupe où il y a plein de super pointures comme Mickey Blow à l’harmonica. Je suis Taureau, fidèle en amitiés, fidèle à ma musique. J’espère faire une cinquantaine de concerts cette année pour présenter cet album aux gens.
Mes fans ne sont plus des gamins. Dans les salles, ils ont de 40 à 65 ans !
Ils sont nostalgiques, mais moi je ne veux pas être comme ces groupes anglais qui sont des tribute à leur propre histoire. Moi je veux continuer à créer ma musique, et à faire un truc vivant, nouveau. Même si je m’éclate à chanter “Riot In Toulouse” ou “Lucille” vers la fin du concert. Bien sûr, j’aimerais bien reformer la Story pour une ultime tournée… Mais le temps a passé, je vois ma gueule, je vois comment je suis. Je suis pas Kenji *(rires)*. Mais je ne suis pas aigri non plus. Je ne le serai jamais car j’ai tout managé moi-même, tout fait à mon idée et au bout du compte, c’était pas si mal.”

RECUEILLI PAR PHILIPPE MANŒUVRE

“J’ai tout managé moi-même, tout fait à mon idée et au bout du compte, c’était pas si mal”

Soufflé médiatique

DAVID BOWIE *EST A PARIS*

Assez intéressé par le sujet, notre chroniqueur raconte de l'intérieur les célébrations, expositions, conférences consacrées au chanteur anglais.

PAR JEROME SOLIGNY

La première sollicitation remonte à plus d'une dizaine d'années. "David Bowie : Une Histoire", ma biographie du musicien anglais dont la première mouture date de 1985, venait d'être rééditée, pour la seconde fois, chez 10/18. La Cité de la Musique voulait connaître mon avis : David Bowie serait-il intéressé par faire l'objet d'une exposition/ rétrospective ? Je répondais que je n'en savais rien, qu'il n'était pas de mon ressort d'en discuter, mais que je voulais bien tendre quelques perches, vers Londres et New York. Surtout, je conseillais à mon interlocutrice de l'époque de passer par la voie officielle, en l'occurrence Sony qui distribue Iso, le label de Bowie depuis "Heathen" en 2002. Quelques emails, des appels au-dessus des mers et puis plus rien. Pour l'heure, il n'était pas question d'exposition Bowie à Paris.

Conférences

Le 22 août 2013, j'ai reçu un premier email de la Cité de la Musique. Hamid Si Amer, son fringant attaché de presse, avait donné mes coordonnées. On me demandait mon point de vue sur d'éventuels aménagements à apporter à *David Bowie Is*, qui venait de connaître un incroyable succès à Londres et passerait par Paris en 2015. D'autres emails, d'autres appels, deux déjeuners et même un rendez-vous en terrasse au Café des Concerts pour en arriver à la conclusion, des semaines plus tard, que ma suggestion d'une salle, même de taille modeste, consacrée à la France, ne pouvait être retenue (Berlin allait avoir la sienne lors du passage de l'exposition par l'Allemagne). Par contre, on me confirmait que mes services étaient requis pour traduire en français les textes de *David Bowie Is*. Dans la foulée, Pascale Saint-André, responsable du Collège de la Cité, me proposait d'animer une rencontre avec le danseur/ chorégraphe Philippe Decouflé à qui un spectacle *"en rapport avec Bowie"* avait été commandé. Elle me sollicitait également pour deux conférences à donner en mars 2015 et me laissait le choix des sujets. *David Bowie et la France* m'est aussitôt revenu à l'esprit. J'allais pouvoir m'exprimer sur quelque chose qui me paraissait important, persuadé toutefois que, dans la presse ou ailleurs, le même filon serait surexploité.

La ruée

Le Mercure Pantin. De l'autre côté du périphérique. J'y arrive le dimanche 1er mars, veille de la visite matinale de presse. J'ai rendez-vous avec plusieurs équipes de tournages dont celle de France 2, et invité Isabelle Chelley à m'accompagner. Eric Dahan a fait l'impasse. Dès le mois de janvier, j'ai répondu à des sollicitations, au téléphone, expliquant à des journalistes qui ne l'avaient pas vue à Londres, le bien que je pensais de l'exposition en particulier. Et de David Bowie en général. Durant tout le mois de mars, je me suis livré de bon cœur à un marathon médiatique souvent sympathique. On m'a plus vu à la télévision (les infos, Alcaline, Grand Public, Ça Balance A Paris, Vivement Dimanche...) qu'en vingt-cinq ans passés à défendre une certaine idée du rock. Soligny = Bowie, je n'y suis pas pour rien. Le 2 mars, nous n'allons pas à l'inauguration institutionnelle de la mi-journée. Certains VIP l'ont préférée à celle du

Photo Sukita-DR

Photo Brian Duffy/ Glénat-DR

soir *"car il devrait y avoir moins de monde"*. Nous ne sommes pas des VIP. En fin d'après-midi, les *proches* de Bowie que Angela Giehr, l'efficace responsable des relations publiques de la Philharmonie (c'est le nom du nouveau lieu culturel qui a ouvert en début d'année) m'a permis d'inviter, sont réunis. J'ai notamment fait envoyer des cartons à Kuêlan Nguyen, la *China girl* de la chanson, à Alain Lahana, producteur des concerts français de David Bowie depuis 1989, à Cyril Dohar, l'éditeur du musicien, et à Air. Eric est déjà dans la place, mais pas Jean Nouvel, en bisbille avec la Philharmonie, dont les plâtres ne sont pas tout à fait secs. L'architecte, qui déplore trop de différences avec le bâtiment tel qu'il l'avait imaginé, exige réparation. Durant tout le mois, il y aura des engins de chantier à proximité de l'entrée de l'exposition, et le matin, on croisera autant de journalistes que d'ouvriers casqués. Le soir du vernissage, Philippe Manœuvre, Eric Dahan et moi parlons aux médias qui nous sollicitent et notre petit gang se retrouve, en fin de visite, dans le hall près d'un bar à bière (?) et d'un stand de librairie improvisé. Les livres et hors-série s'y battent en duel et notamment le *catalogue de l'expo*, orange, traduit et publié par Lafon plus d'un an plus tôt. Le splendide merchandising disponible au Victoria & Albert Museum de Londres en 2013 a fait long feu. Dommage pour les fans. On part avant la ruée. Les détenteurs de carton patientent dans le froid, en file indienne jusqu'au Café des Concerts. Une queue dont une bonne partie ne pourra pas accéder à l'expo. On a prévenu les amis repérés, salué poliment les autres.

Le 5 mars au soir, il y a foule à la galerie Stardust, rue Notre Dame de Nazareth, au vernissage de l'exposition de Masayoshi Sukita. Alexandre Stanisavljevic m'a accueilli un peu plus tôt au milieu des photographies du Japonais, pour lui poser quelques questions. Je lui ai offert "David Bowie Ouvre Le Chien", le petit ouvrage qui regroupe mes deux conférences, dont nous avons fêté la sortie la veille, au bar le Pop In. Alain et Eric, qui m'ont aidé pour le chapitre consacré à la France, ont également dédicacé le livre et les jeunes Visconti ont chanté "Lady Stardust". Agé de soixante-dix-sept ans, Sukita-san, qui a notamment shooté Bowie en 1973 au Japon et pour la pochette de "Heroes" quelques années plus tard, s'est montré d'une infinie gentillesse. Il a confié qu'au-delà du choc culturel, photographier David Bowie avait été une expérience humaine remarquable tant il appréciait l'individu. Aussi, il a insisté sur le côté espiègle du musicien pendant les séances, tel qu'on peut le voir sur la planche-contact de "Heroes". En se

Le musicien aux mille visages

décoiffant, lui-même, sur certains clichés, Bowie souhaitait brouiller l'image trop nette qu'il s'efforçait de donner par ailleurs. Ravi de voir la galerie se remplir et les verres se vider, Masayoshi Sukita a insisté sur la passion de Bowie pour le Japon et m'a demandé de lui présenter les proches présents ce soir-là. Il a posé avec la plupart et leur a dédicacé des posters. Ayant appris que j'avais fait l'acquisition de "Speed Of Life", son luxueux livre de photographies paru chez Genesis en 2012, il a tenu à poser avec "... Ouvre Le Chien". J'ai demandé le prix du cliché de David Bowie et Mick Ronson sur scène. J'aurais les moyens de me l'offrir dans une autre vie. Le 8 mars est une autre journée chargée. Dans l'après-midi, j'anime la rencontre avec Philippe Decouflé dont c'est, dans la foulée, la dernière de "WieBo", sa création pour orchestre et danseurs. Ils sont bons (j'ai vu le show trois fois) et la mayonnaise prend mieux sur certains titres ("Let's Dance", "Andy Warhol") que d'autres ("Queen Bitch", "Heroes"). Au sortir de la salle, des sceptiques se demandent s'il n'y avait mieux qu'un tel spectacle pour célébrer David Bowie, mais la chanteuse Jeanne Added a fait l'unanimité en allant puiser, au plus profond d'elle-même, sa belle version de "Five Years". Eric Dahan et Nicolas Godin me rejoignent pour le concert du dimanche de Philip Glass qui suscite des interrogations similaires. En vérité, Glass n'est pas présent mais ses relectures classiques des plages les plus planantes de "Low" et "Heroes" enchantent les initiés qui, par la même occasion, découvrent la splendide salle des concerts de la Philharmonie. Par contre, beaucoup sont déconcertés par les images diffusées (et leur nécessité) pendant l'exécution des pièces, et après l'entracte, on aperçoit quelques fauteuils vides.

et "Low" à Hérouville. Le reste de la conférence se trouve dans "... Ouvre Le Chien" et la plupart de ceux qui y assistent le savent déjà. Avec quelques amis, on se précipite ensuite vers le métro. Nous sommes attendus à la galerie Glénat, rue de Picardie, pour le vernissage de l'exposition liée au livre de Brian Duffy. Le photographe de la pochette d' "Aladdin Sane" (et donc de l'affiche de *David Bowie Is*) est décédé, mais son fils devait venir présenter l'ouvrage à Paris. Poisse, il a été retenu à Londres par l'inhumation de son ami Steve Strange, chanteur de Visage, disparu quelques semaines plus tôt. Caroline Vacarie, responsable de la communication chez Glénat, m'a demandé de dire quelques mots, à propos de Duffy, à l'équipe de Paris Dernière qui nous a attendus. Alain, Kent et moi répondons aux questions sous l'œil de leur caméra. Le jeudi suivant est un peu plus confus : il y a trop de monde à la visite que je suis censé accompagner en tant que consultant d'un conférencier, et deux groupes sont formés. Je suis affecté au premier et le second râle que je ne puisse me couper en deux. Ces visiteurs font part de leur mécontentement avant la dernière conférence, jeudi 26, consacrée aux guitaristes de David Bowie, et à laquelle j'ai amené Clifford Slapper. Le musicien anglais, auteur de la biographie du pianiste Mike Garson "Bowie's Piano Man", est venu de Londres la présenter la veille, à la galerie Stardust. A la fin de la conférence, Clifford a joué "Lady Grinning Soul" sur le piano de la Salle des Colloques. Un verre au Bicloune ensuite, face à la bouche du métro, avec quelques fans (ceux de Bowie France notamment) à qui j'ai expliqué que Mark Adams n'avait finalement pas pu venir à Paris pendant ce mois. Le webmaster de Bowienet, qui m'a demandé mon avis sur ce qu'il convenait de relayer sur le site officiel, mais a pris seul l'initiative de poster l'interview cinéma (de Bowie) qu'Eric Dahan et moi avons donnée au blog *Another Film, Another Planet* (pour lequel Yan Céh nous a photographiés), a été retenu à Londres. Warner m'a passé un exemplaire de "iSelect" pour lui, ainsi que le single en vinyle bleu de la version française de "Heroes" que le label réédite ces jours-ci.

Les médias

Début avril 2015, le soufflé médiatique *David Bowie Is* est retombé depuis longtemps. Les gens normaux sont passés à autre chose. Le succès de l'exposition en France ne dépend plus que de ses visiteurs et c'est tant mieux. Plus tard dans l'année, elle ira en Australie, puis en Hollande. Ce sera la fin de son périple, alors on y sera. J'ai laissé le Mercure Pantin derrière moi et rejoint ceux qui suivent la carrière de David Bowie même quand ce n'est pas la mode. Viendra-t-il à l'expo ? Pour se voir ? On n'en sait rien et on ne l'apprendra certainement qu'après. Au téléphone avec Eric Dahan hier, on s'est fait une triste remarque. La prochaine fois que les médias parleront autant du musicien aux mille visages, ce sera certainement pour un motif bien plus funeste. En attendant, *David Bowie est*. Et je suis, nous sommes Bowie. ★

Exposition David Bowie Is à la Philharmonie de Paris, jusqu'au 31 mai 2015

Exposition Sukita à la galerie Stardust jusqu'au 31 mai 2015

Vinyle bleu

La semaine du 9 mars, j'enchaîne les tournages (le matin, dans l'expo vide) et les émissions de radio pour l'étranger. Beaucoup d'animateurs me parlent du numéro 571 du journal — avec une photo de Ziggy par Sukita en une — dans lequel ils ont puisé pour préparer leur interview. *Fair enough*. Le jeudi 12 à 19 heures, je donne une première conférence sans regarder mes notes. A ma grande surprise, le sujet *Bowie et la France* n'a été traité par aucun média, en dehors de ceux qui ont évoqué mon nouveau livre. Le temps file et, en deux heures, j'ai tout juste celui de parler des enregistrements de "Pin Ups", "The Idiot"

Vie de Bowie

"Speed Of Life", orné de superbes photos de Sukita, fait partie de ces *coffee table books* d'un luxe aussi dément que son prix de vente. Comme on dit : *Si vous demandez combien, c'est que vous n'avez pas les moyens*. La Rolls du livre rock ultra luxe reste le "Monster" de Kiss sorti en 2012 : 4300 dollars pour ce monstre tiré à 1000 exemplaires et haut de plus d'un mètre. Pour environ 300 livres, la maison Genesis, qui a sorti le pavé de Sukita, propose des livres de luxe sur les rock stars. Meilleurs clients : les Beatles, Pink Floyd, Dylan. Et David Bowie (trois livres parus).

En couverture

BLUR

Le quatuor britannique formé en 1989 publie "The Magic Whip", premier album en douze ans, et s'en expliquait récemment à Londres.

PAR ERIC DAHAN

Planétarisé par une fameuse comédie avec Hugh Grant et Julia Roberts, le quartier de Notting Hill aligne toujours maisons victoriennes hors de prix, échoppes bohême et cafés pittoresques. C'est non loin, sous le périphérique qui traverse Portobello Road, que Blur a choisi de dévoiler son nouvel album "The Magic Whip", successeur de "Think Tank" paru il y a douze ans. En ce 20 mars 2015, 300 fans invités via Facebook s'engouffrent à l'intérieur de Mode, un club dont la scène est surplombée de balcons latéraux, où prendront bientôt place, quatre choristes afro-caraïbes et quatre violonistes caucasiens, dans une parité qui n'est pas sans évoquer l'alchimie parfaite des groupes du David Bowie de la fin des années 70.

Photo Pennie Smith-DR

"The Magic Whip" à première écoute semble le disque le plus sophistiqué de Blur, le plus fouillé au niveau des arrangements et recherché au niveau des timbres, qu'il s'agisse des guitares de Graham Coxon ou des synthétiseurs de Damon Albarn, à tel point que l'on redoute un peu la transposition scénique. Plus proche du déglingué "13" et de l'apaisé "Think Tank" que du percutant "Parklife", ce nouvel album passe néanmoins la rampe, et rappelle à ceux qui l'auraient oublié que Blur, dont cinq albums se sont classés à la première place des charts anglais, est l'un des groupes pop les plus importants de ces vingt-cinq dernières années.

Simples et chaleureux

Dès "Lonesome Street", Diddley beat ponctué d'un gimmick de synthétiseur et de chœurs sixties, la formation conjugue recettes pop et audaces d'écriture du type modulations sans accords de transition. "New World Towers" qui suit ressemble à une ballade d'Utopia ou John Cale, tissée de Farfisa, guitare flamenco et électronique cold wave non tempérée. Les fans semblent déjà connaître "Go Out", rock primaire façon Buzzcocks ou Wire, dont les guitares abrasives doivent à Phil Manzanera et la cloche sur le temps, au "Scary Monsters" du Duke blanc. Cette ode déguisée à la masturbation féminine, si tant est que l'on ait bien saisi la chose, fait place à "Ice Cream Man", qui n'est pas une reprise de Jonathan Richman, mais le premier titre de "The Magic Whip" à évoquer directement Hong Kong où il a été composé et partiellement enregistré. Avec ses cordes tenues, sa voix passée au mégaphone, ses glissandos faisant parler les frettes et ses claviers languides, "I Thought I Was A Spaceman" est comme son nom l'indique une plongée dans le vide intersidéral, d'autant plus émouvante que l'espace en question est intérieur. Le glam incisif et le post-punk de Howard Devoto, l'homme derrière Buzzcocks et Magazine, reprend ses droits avec "I Broadcast", avant une nouvelle échappée mélancolique : "My Terracotta Heart". Déjà mis en ligne par le groupe, "There Are Too Many Of Us", introduit, sur un rythme martial, par des cordes staccato qui ne sont pas sans évoquer le "Spirits In The Material World" de The Police, et s'adornant progressivement de motifs de synthétiseurs et de guitares, est l'un des quatre ou cinq chefs-d'œuvre de cet album. On se remet de ses émotions avec "Ghost Ship", calypso-funk balnéaire qu'auraient pu signer Boz Scaggs ou Paul Weller période Style Council, avant un autre chef-d'œuvre : "Pyongyang" dont les accords/ couleurs, les claviers façon Japan et Yellow Magic Orchestra, les tensions harmoniques jamais résolues et le refrain ultra lyrique porté par Damon Albarn, ne craignent pas la comparaison avec les sommets poétiques de David Bowie. "Ong Ong" ressuscite le spectre de Spector, mâtiné de Robert Fripp, avant le "Mirror Ball" conclusif, sur une note Far West que n'aurait pas désavouée Morricone... Bien qu'il ne donne ce concert que pour promouvoir son nouveau disque, le groupe revient à la demande générale, offrir l'un de ses classiques : le punky "Trouble In The Message Center", extrait de "Parklife", dans un crescendo dynamique qui laisse les premiers rangs où nous avons follement pris place, à la fois assourdis et trempés par les bouteilles d'eau projetées par le chanteur.

En attendant de parler à Damon Albarn qui a décidé de filer à l'anglaise jusqu'à la sortie du CD annoncée le 27 avril, on discute avec Alex James, le bassiste placide, et avec le guitariste Graham Coxon, toujours aussi simples et chaleureux qu'il y a vingt ans lorsque, sous l'emprise de l'alcool, ils nous invitaient à plonger avec eux dans la piscine du Phoenix de San Francisco à trois heures du matin. Ils nous apprennent que Dave Rowntree, le batteur, est devenu avocat et poursuit cette activité lorsque le groupe ne joue pas devant des dizaines de milliers d'auditeurs à Glastonbury, Coachella, Belfort ou Hyde Park où il se produira une nouvelle fois le 20 juin.

Relation télépathique

Alex James, s'est marié et a six enfants qu'il élève dans une ferme. Il écrit également de façon régulière dans The Telegraph, tandis que le prolifique Graham enchaîne les albums solo, au nombre de huit à ce jour. On demande au premier ce qui lui a pris de s'exiler à l'ouest d'Oxford, soit au cœur du pays, et si c'était pour fuir le monde dissolu du rock and roll et il répond en riant : *"J'ai grandi à Bournemouth, au bord de la mer, maintenant je vois des moutons en train de paître par la fenêtre de mon studio, ce n'est pas si différent. Nous allons souvent camper en famille dans le Jura, près des cascades. J'espère que nous jouerons à Paris car cette ville où j'ai récemment fait le DJ avec Arthur Baker et où je me suis bien amusé avec Marianne Faithfull, me manque. Pour ce qui est du rock and roll, je suis devenu un moine* (rires) *et les poings dans la gueule de Dave, Graham et Damon qui me laissaient avec un œil au beurre noir ou la mâchoire cassée, ne me manquent pas vraiment. Aucun de nous n'a la moindre envie de repartir en tournée pendant neuf mois, mais on est toujours excités à la perspective de donner quelques concerts évènements, car quand nous nous retrouvons tous les quatre, le monde disparaît et nous avons 19 ans à nouveau ! Je crois que nous sommes meilleurs encore aujourd'hui ; les concerts que nous donnons depuis notre grande réconciliation de 2009, que ce soit à Hyde Park, en Uruguay ou à Djakarta, attirent des milliers de fans dont beaucoup de jeunes et cela aussi est réjouissant."* C'est en juin 2013, à la faveur de l'annulation d'un concert à Taipei que "The Magic Whip" est né. Plutôt que de rentrer à Londres, le groupe, qui s'est retrouvé avec un trou de cinq jours dans son emploi du temps, a choisi de rester à Hong Kong pour explorer les potentialités de 26 ébauches de chansons composées par Damon Albarn sur son Garage Band. *"Il y avait vraiment une atmosphère particulière durant cet enregistrement. Tout était enivrant, les odeurs de la ville, notre joie d'être réunis, de prendre le métro... Donc une fois revenus en Angleterre, je ne cessais de repenser avec nostalgie à tout cela, je ne voulais pas que cette musique et ces émotions moisissent sur une étagère puis sombrent dans l'oubli*, se souvient Graham Coxon. *Un jour où je m'ennuyais, j'ai donc décidé de réécouter ces enregistrements, puis j'ai appelé notre fidèle producteur Stephen Street. Il y avait une matière consistante à sculpter et structurer, soit en créant de nouvelles sections, soit en harmonisant différemment certaines mélodies, avant que tout le monde ne passe faire des retouches instrumentales et vocales."*

Photo Linda Brownlee-DR

"Je ne voulais pas que cette musique sombre dans l'oubli"

S'il se dit plus influencé par des guitaristes folk *("Bert Jansch, Davey Graham, John Martyn...")* que rock, Graham Coxon a de son propre aveu beaucoup appris de Paul Weller, Pete Townshend, Thurston Moore, Stephen Malkmus, Dave Allen, Peter Hammill, et surtout Robert Fripp, comme le prouvaient ses fantastiques solos en dehors de la tonalité sur "Country Sad Ballad Man" durant la tournée de Blur en 1997. Il ne joue pas pour autant au guitar hero et apprécie plus que tout d'être l'humble interprète de la psyché de Damon Albarn : *"J'ai développé une relation télépathique avec lui. Je capte aussi bien son humour que ses états d'âme. Certes, il s'exprime déjà magistralement par la voix et les claviers, mais son monde est si riche qu'il y a toujours quelque chose à apporter."* Graham Coxon n'est pas plus pressé qu'Alex James de repartir pour neuf mois en tournée : *"Dans les années 90, on avait peur de faire des pauses, persuadés que nous serions aussitôt oubliés. Puis nous avons découvert que nous pouvions aussi nous reposer de temps en temps, et que cela était même bénéfique. Donner des concerts est merveilleux, mais une tournée mondiale, ce sont aussi des frustrations et contrariétés de tous ordres, et des heures passées à s'ennuyer."*

Influencé par la chanson française

Les jours défilent et l'on désespère de parler à Damon Albarn, qui serait parti en vacances au bout du monde. Puis l'on apprend qu'il serait encore en Angleterre, et l'on finit par le joindre par téléphone. En guise de préambule, on lui demande sa version des faits quant à l'enregistrement de cet album et il se souvient du minuscule studio Avon, sans fenêtres ni climatisation de Kowloon, l'île face à Hong Kong, en pleine moiteur estivale.

ROCK&FOLK : Quelle est votre version des faits ?
Damon Albarn : Quand est sorti mon album solo 'Everyday Robots', nous avons eu beaucoup de demandes de promoteurs de concerts et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à Djakarta et Hong Kong où nous n'avions encore jamais joué. Nous sommes donc partis d'idées jetées sur mon ordinateur et à l'arrivée on avait de longues improvisations de vingt minutes chacune. J'ai été ravi que Graham réécoute tout cela dix-huit mois plus tard et suggère d'en faire un disque en faisant appel à Stephen Street. Quand j'ai entendu le résultat de leur travail, j'ai été emballé car je n'avais qu'un vague souvenir de ce que nous avions enregistré. C'est comme si j'écoutais le disque de quelqu'un d'autre, avec une oreille objective. D'un côté je me disais : *'Merde, où est-ce que tout ça va nous entraîner ?'* car je suis en pleine écriture d'un nouveau spectacle musical coproduit par le théâtre du Châtelet, une variation sur le thème d' "Alice Au Pays Des Merveilles", à l'heure d'internet. D'un autre côté, ce que j'entendais là était terriblement excitant.

R&F : Pendant le concert de présentation londonien, vous avez déclaré à quel point ce disque avait été influencé par la ville de Hong Kong, ce qui s'entend…
Damon Albarn : J'avais déjà exploré la musique chinoise avec "Monkey, Journey To The West", présenté au Châtelet, et je pense que je comprends un peu mieux la musique chinoise aujourd'hui. J'aime sa mélancolie, ainsi que celle de la musique populaire coréenne dans laquelle on retrouve étrangement des éléments de la musique romantique européenne du XIX^{e} siècle.

R&F : Votre performance vocale dans "Pyongyang" est très émouvante…
Damon Albarn : Je ne suis pas un vocaliste très confiant et là, je suis vraiment aux limites de ma tessiture, mais Stephen Street a insisté pour que je chante à pleine voix. Cette chanson évoque ma visite au mausolée des rois de la Corée du Nord surplombant la ville. J'ai essayé d'imaginer le jour où la Corée du Nord finira par sortir de son isolement, d'une façon que j'espère non violente, bien sûr.

R&F : Cette chanson, malgré son sujet tragique, est incroyablement romantique, de la même manière que "There Are Too Many Of Us" est profondément humaine, malgré la gravité du thème…
Damon Albarn : J'ai très envie de la chanter en français. Vous savez, autrefois nous avons enregistré "To The End" en français avec Françoise Hardy.

R&F : Vous nous aviez invité à assister à cet enregistrement à Londres, particulièrement laborieux…
Damon Albarn : Comment traduiriez-vous cela... *Il y a trop de nous ?*

R&F : Non, c'est disgracieux et ne collera pas au niveau de la prosodie. Vous devriez plutôt chanter : "*Nous sommes… trop nombreux…*"
Damon Albarn : Ah, j'adore la chanson française, d'ailleurs vous verrez que mon prochain spectacle musical, sera très influencé par la chanson française.

R&F : Ah oui ? Et quels sont vos chanteurs favoris ?
Damon Albarn : Edith Piaf bien sûr, mais aussi Jacques Brel que j'adore...

R&F : Vous n'ignorez pas que ce dernier est belge. Et Léo Ferré, vous connaissez ?
Damon Albarn : Non pas du tout.

Photo Youri Lenquette/ Dalle

“Quand nous nous retrouvons tous les quatre, le monde disparaît”

R&F : Vous devriez écouter “La Solitude”, “Avec Le Temps” ou “On S’Aimera”. C’était un anarchiste croisant culture musicale classique et poésie symboliste, il voulait travailler avec Hendrix, et avait tout de même enregistré à New York avec John McLaughlin, Billy Cobham et Miroslav Vitouš de Weather Report… Puisque l’on parle de chanteurs disparus, vous pensiez que Blur durerait 25 ans ?
Damon Albarn : Ah non, sûrement pas...

R&F : Cette longévité vous éloigne des Beatles et vous rapproche des Rolling Stones. Ça vous plaît ?
Damon Albarn : Non, cela m’horrifie...

R&F : Mais pourquoi dites-vous cela, beaucoup de gens seraient fiers d’être comparés aux Rolling Stones…
Damon Albarn : Si vous le dites...

R&F : A ce sujet, vous devriez vous inspirer du jeu de scène de Mick Jagger et danser un peu plus…
Damon Albarn : Je ne suis pas si extraverti... mais je vais m’entraîner, promis !

R&F : Considérant que vous vous êtes également fait un nom avec Gorillaz, vos projets d’opéra et votre album solo, trouvez-vous humiliant ou régressif de revenir à Blur ?
Damon Albarn : Non, je ne dirais pas cela, c’est simplement que dans Blur, je ne suis que chanteur...

R&F : Mais comment cela ? Vous composez, écrivez les textes, jouez de la guitare et des claviers en studio comme sur scène, et vous lancez en plus de l’eau sur les premiers rangs… On imagine que c’est une sorte de survivance anthropologique, une forme de libation rituelle…
Damon Albarn : Oh je trouve ça amusant, c’est comme les enfants qui l’été venu, jouent à s’arroser...

R&F : Et “My Terracotta Heart” ? On espère que ce n’est pas une publicité déguisée pour Guerlain…
Damon Albarn : Mais non, c’est une façon d’évoquer mon cœur fragile...

R&F : C’était pour rire… Mais on est surpris que vous ayez un cœur en terre cuite qui peut se briser si facilement…
Damon Albarn : Ce n’est pas votre cas ? Bon disons que j’essaie de renouveler le vocabulaire pour écrire la cent millième chanson d’amour de l’histoire...

R&F : Et "I Broadcast" c'est une critique de la civilisation Facebook, de ces gens qui se croient obligés de nous informer de chaque fois où ils vont faire pipi ?
Damon Albarn : Même pas, car avec les téléphones portables et la géolocalisation, tout le monde sait où vous êtes et ce que vous faites...

R&F : Pardonnez notre franchise, mais votre disque solo "Everyday Robots" paraissait très pauvre musicalement. Vous n'aimez pas l'harmonie ni l'orchestration ?
Damon Albarn : C'est effectivement un disque d'une grande simplicité. Juste avant, j'ai produit l'album de Bobby Womack. J'y tenais le piano et du coup, j'y suis resté pour mon propre disque...

R&F : Ah ! Vous avez tenté de refaire le premier album de Lennon...
Damon Albarn : C'eut été un rêve que d'approcher cela...

R&F : C'est votre héros ? Et si oui, pourquoi ?
Damon Albarn : C'est un chanteur tellement émotionnel et ses mélodies sont si puissantes, sans parler de ses textes extrêmement pertinents... Mon autre héros est David Bowie, si génial pendant tant d'années. Il m'a beaucoup inspiré et je pense souvent à lui quand je suis sur scène et que je chante...

R&F : Vous êtes avec Thom Yorke, l'un des deux seuls artistes d'aujourd'hui à rapprocher de David Bowie, pour cette poésie de la déréliction, ce lyrisme un peu *unheimlich*, à la fois familier et inquiétant... Mais vous n'avez pas d'autres héros ?
Damon Albarn : Si, bien sûr, j'adore travailler avec Tony Allen. Bobby Womack m'a également beaucoup inspiré et, dans les jeunes, j'aime beaucoup Kendrick Lamar.

R&F : Son premier album était effectivement excellent, et "Drank" fut sans doute la meilleure chanson rap de la dernière décennie... Et que pensez-vous de son nouvel album ?
Damon Albarn : Oh, je l'adore... c'est vraiment un garçon fantastique original, intelligent... J'aime ce qu'il raconte sur la condition des Noirs dans l'Amérique de 2015.

R&F : En quoi est-elle différente de l'Amérique de feu Marvin Gaye et de Stevie Wonder ?
Damon Albarn : Il y a moins de beauté dans la musique d'aujourd'hui, mais plus d'honnêteté.

“J’essaie d’écrire la cent millième chanson d’amour de l’histoire”

R&F : C’est quoi le concept de Gorillaz ? C’est de collaborer avec des gens ?
Damon Albarn : Oui, travailler avec des musiciens plus âgés, comme Ike Turner, Bobby Womack et Dennis Hopper, renouveler la perspective... Certes quand je vois que Kanye West collabore avec Paul McCartney, je me dis que mes idées novatrices sont désormais passées dans le domaine public...

Du sublime au ridicule

R&F : Après le Maroc et l’Afrique transpirant de “Think Tank” et le Sud-Est asiatique influençant ce dernier “Magic Whip”, on se demande à quoi faut-il s’attendre pour le prochain opus…
Damon Albarn : L’Inde, c’est mon rêve. Figurez-vous que je devais y partir en vacances en fin de semaine et que, pour un stupide problème de passeport, je vais finalement passer mes vacances en Angleterre, coincé dans le Hampshire. Voilà comment on passe du sublime au ridicule.

R&F : Il y a également une certaine grandeur dans la campagne anglaise…
Damon Albarn : Il est vrai que j’adore ma maison en bord de mer, dans les Cornouailles, mais elle est en travaux... Peut-être que c’est la dernière façon d’être radical, refuser le tourisme, passer ses vacances dans son propre pays *(rires)*.

R&F : Ce n’est que partie remise…
Damon Albarn : Oui, j’aimerais aussi explorer la Russie et l’Asie centrale, il me reste tant de choses à découvrir, j’espère en avoir encore le temps.★

CD *“The Magic Whip” (Warner)*

R&F : Moins de beauté, c’est une litote ! Vous ne pensez pas que le meilleur rappeur de l’histoire reste un nain en matière de musique si on le compare à Stevie Wonder ?
Damon Albarn : Certes, je ne vois pas qui pourrait rivaliser avec Stevie Wonder. On se sent tous minables à côté d’un géant pareil. Seul Prince s’en approche...

R&F : Comme vous dites, *s’en approche*… seulement, car il n’a rien composé d’aussi prodigieux qu’ “Overjoyed”… Bon, mais vous vous approchez sérieusement de David Bowie et ce n’est déjà pas si mal… D’ailleurs quand on vous dit que le nouveau Blur est très beau, cela ne vous donne pas envie de rempiler pour 25 années supplémentaires ?
Damon Albarn : Certainement pas...

R&F : Et pourquoi ?
Damon Albarn : J’ai envie d’enregistrer le prochain Gorillaz...

R&F : Désolé mais on n’a jamais vraiment compris l’intérêt de ce groupe…
Damon Albarn : Moi non plus... mais vous verrez, le prochain fera sans doute plus sens...

Photo Linda Brownlee-DR

Une aussi longue absence

**Douze ans entre deux albums, c’est long, mais il y a mieux.
Voilà 25 ans que l’on attend (ou pas) le successeur du “Kâma-Sûtra” de Michel Polnareff. Christophe a mis 13 ans pour enchaîner “Clichés D’Amour” (1983) et “Bevilacqua” (1996). Eagles se la joue *cooool* : 28 ans entre “The Long Run” (1979) et “Long Road Out Of Eden” (2007). 23 ans pour les Cars (1978/ 2007) et 30 ans pour Magazine (1981/ 2011). Les bruyants Stooges d’Iggy furent silencieux entre “Raw Power” en février 1973 et “The Weirdness” en mars 2007, soit 34 ans et 27 jours. Championne de l’absence : Vashti Bunyan, qui sortit “Lookaftering” en 2005, soit 35 ans et demi après “Just Another Diamond Day” (1970).**

DISCOGRAPHIE BRITPOP

Alors que démarrent les années 90, l'Angleterre décide de remettre guitares et flamboyance au centre des débats. Réponse au grunge ? Prolongement de la vague Madchester ? Voici en tout cas les albums qu'il convient de réécouter.

PAR CHRISTOPHE BASTERRA

Denim
"BACK IN DENIM"
Boy's Own SEPTEMBRE 1992

Après avoir sabordé en 1989 son groupe Felt pour mieux entrer dans la légende indie, le génial Lawrence revient en Denim et chante, sur fond de gimmicks électroniques et de riffs clinquants, la Grande-Bretagne des années 70. De son adolescence à Birmingham aux bombes de l'IRA, de The Osmonds au Glitter Band, il définit les canons d'une pop rétrofuturiste. Aux côtés de Suede, The Auteurs, Saint Etienne ou Pulp, il sera parmi les premiers appelés pour contrer l'invasion américaine. Mais le seul à ne recueillir aucun laurier.

The Auteurs
"NEW WAVE"
Hut FEVRIER 1993

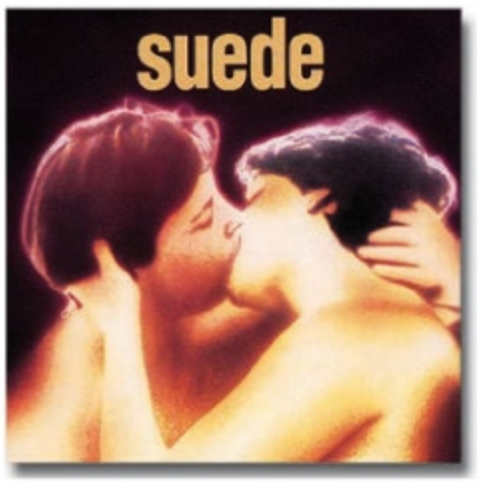
Parmi les géniteurs originels de la britpop, se trouve Luke Haines. Pas né de la dernière averse anglaise — il a joué au sein de The Servants — l'homme est envoyé au front contre son gré. Qu'importe. Car "New Wave" (clin d'œil à la nouvelle vague... française) est un premier album élégant, recueil de chansons vicieuses et romantiques, en témoignent "Showgirl" ou "How Could I Be Wrong ?". En 1996, Haines remettra les pendules à l'heure en confiant les titres de son troisième LP à... Steve Albini.

Saint Etienne
"SO TOUGH"
Heavenly MARS 1993

D'aucuns seront surpris de trouver ici un groupe au nom francophile et dont les instruments de prédilection sont des synthés — vintage, les synthés. Pourtant, de samples de films cultes britanniques ("Le Voyeur", "Billy Liar") en références à Kentish Town ("Mario's Café"), de pastiche sixties (le hit "You're In A Bad Way") en mélodies aussi légères qu'un nuage de lait ("Avenue"), sans oublier la voix *blanche* de Sarah Cracknell, le deuxième album du trio est la bande-son idéale de toute virée londonienne.

Suede
"SUEDE"
Nude MARS 1993

Alors que le grunge défraye la chronique, surgit Suede, quatuor mené par un chanteur *"bisexuel qui n'a jamais eu d'expérience homosexuelle"*. Ayant trouvé son Ronson *et* son Marr en la personne du prodigieux Bernard Butler, Brett Anderson réintroduit le stupre dans une pop en manque de glamour. Sur son premier album, le groupe offre pléthore de classiques (l'indémodable "So Young", le percutant "Metal Mickey") et joue comme s'il s'agissait du dernier. Justement : le divorce entre Anderson et Butler ne va pas tarder...



Blur
"MODERN LIFE IS RUBBISH"
Food MARS 1993

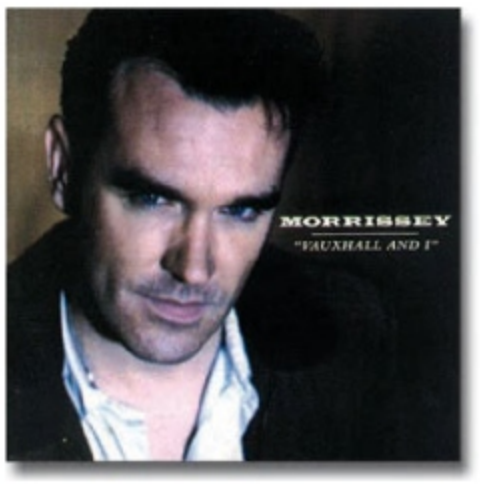
Orchestrée autour d'une photo où le groupe, affichant avec morgue un nouveau look *moderniste*, pose adossé à un mur sur lequel est inscrit le slogan *"british image #1"*, la sortie de ce deuxième album revêt les allures d'un quitte ou double. Heureusement, Damon Albarn et ses copains remportent la mise en piochant avec maestria dans les âges d'or de la pop insulaire — Swinging London, punk, post-punk ou autres mélodies en noir et blanc chères aux Specials. En un mot comme en cent, un (presque) chef-d'œuvre.

Paul Weller
"WILD WOOD"
Go! Discs SEPTEMBRE 1993

Voué aux gémonies à la fin des eighties avec The Style Council, Paul Weller revient de presque nulle part. Mais à l'aune de ses années à la tête de The Jam et d'une inspiration régénérée, il devient l'un des parrains d'une scène qui lui doit beaucoup, jusqu'à recevoir le surnom de *Modfather*. Avant même le point culminant de cette effervescence, l'homme enregistre un très beau deuxième album solo où il revisite pop psychédélique ("Sunflower"), folk *à l'anglaise* (la chanson éponyme) ou soul bleutée ("Foot Of The Mountain").

Morrissey
"VAUXHALL AND I"
Parlophone MARS 1994

Il est avec Paul Weller l'un des parrains de la britpop puisqu'ils sont pléthore à se revendiquer des Smiths. En solo, le *Moz* a alterné le bon et le moins bon et, en 1992, a été stigmatisé par une presse déchaînée pour s'être drapé dans... l'Union Jack. Mais quand sort "Vauxhall And I", le vent a tourné. Puisant dans l'héritage culturel britannique (Graham Greene, Terence Stamp), l'homme retrouve



une intensité dramatique qui lui sied si bien, renoue avec le sommet des charts et triomphe même aux... Etats-Unis.

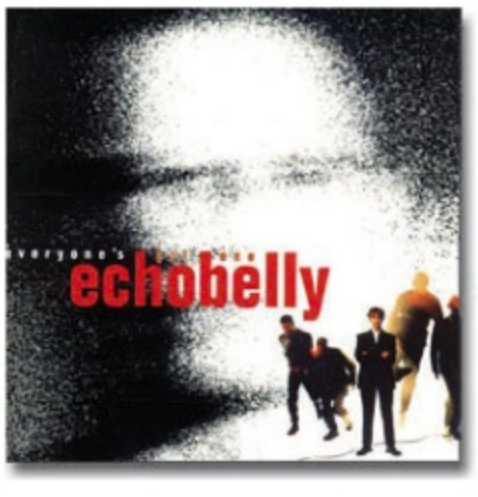
Oasis
"DEFINITELY MAYBE"
Creation AOUT 1994

Découvert grâce à des rimes improbables (*"Supersonic"* et *"gin & tonic"*, *"Elsa"* et *"Alka Seltza"*), adoubé par un single flirtant avec la perfection ("Live Forever"), les Mancuniens grandes gueules portent l'estocade avec la sortie de leur premier album, dans lequel le modus operandi de la fratrie Gallagher fait merveille — l'aîné compose, le cadet chante. À la tête d'une

impeccable série de classiques, Oasis est à la fois les Beatles et les Stones, les Pistols et les Jam, les Stone Roses et les Happy Mondays.

Echobelly
"EVERYONE'S GOT ONE"
Rhythm King OCTOBRE 1994

Tout comme Gene, Echobelly s'est attiré les préférences de Morrissey, sans



doute flatté par les voix de fausset de Sonya Aurora Madan et troublé par les guitares métalliques de Glenn Johansson, qui semblent tout droit sortir d'une chanson des Smiths *circa* 1984-1986. Loin d'être un baiser de la mort, cette bienveillance quasi paternelle permet au groupe de vite gravir les échelons. Ce qui est somme toute mérité à l'écoute des compositions du tandem présentes sur un premier album d'une ardente insolence.

The Stone Roses
"SECOND COMING"
Geffen DECEMBRE 1994

Ce disque était devenu une véritable Arlésienne. Perturbé par le procès qui l'oppose à son ancien label, reclus dans un studio gallois, le quatuor de Manchester tarde plus de cinq ans avant de donner une suite à un premier album qui l'a propulsé sur le toit du monde.

Attendu comme le Messie, "The Second Coming" est mal reçu par la critique, mais dévoile un groove orgiaque, psychédélique et hypnotique. Le guitariste John Squire chique au virtuose et Ian Brown harangue l'auditeur avec sa désinvolture légendaire.

Whiteout
"BITE IT"
Silvertone FEVRIER 1995

Avec un peu de chance et un meilleur timing (un poil de charisme supplémentaire et des langues mieux pendues aussi), ces quatre gamins écossais originaires de Greenock auraient pu devenir Oasis à la place

D'aucuns seront surpris de trouver ici un groupe au nom francophile

des Stone Roses — ou un truc dans ce goût-là. Car à l'heure d'écrire des chansons, Whiteout n'avait à rougir d'aucune comparaison. Sur ce premier album, le groupe aligne d'ailleurs une série de pop songs aux mélodies qui collent aux tympans — "Jackie's Racing", "No Time" ou "Altogether" en tête.

Radiohead
"THE BENDS"
Parlophone MARS 1995

Stop ou encore ? Beaucoup se posent la question en croisant Thom E Yorke à la sortie de "The Bends". Ce deuxième album difficile à enregistrer finit par faire oublier le médiocre

"Pablo Honey" et prouve que Radiohead n'est pas de ces *one hit wonders* qui peuplent la légende du rock. Sous la houlette du producteur John Leckie, le quintette d'Oxford offre une pop complexe et décomplexée, spleenétique et dramatique, parfaitement symbolisée par des titres comme "Planet Telex", "High & Dry" ou "Black Star".

Elastica
"ELASTICA"
Deceptive MARS 1995

Elle aurait pu être le Pete Best de la britpop. Elle en sera l'égérie, tout en charme androgyne et Doc Martens. Ex-petite amie de... Brett Anderson et ex-membre d'un Suede embryonnaire, Justine Frischmann fonde Elastica, formation mixte qui excite vite la presse ("Vaseline", s'intitule l'une de ses chansons). Alors qu'elle file le parfait amour avec... Damon Albarn (omniprésent sur ce premier album sous le nom Dan Abnormal), elle pille l'héritage punk (Wire et Stranglers en tête) pour signer une pop lapidaire, urgente et jouissive.

Sleeper
"SMART"
Indolent MARS 1995

On se souvient a priori de la britpop comme d'un mouvement machiste, en proie à des *lads* peu courtois. Pourtant, les groupes à tête pensante féminine sont légion, à tel point que Louise Wener, avec cette pointe d'humour *so british*, arbore parfois un T-shirt barré du slogan *"Just another girl fronted band"*.
Oui, mais pas que... Car, en cousins transatlantiques de Blondie, la

demoiselle et ses sbires enregistrent également des chansons bien roulées, où d'immédiates mélodies copulent avec une contagieuse énergie.

Salad
"DRINK ME"
Island MARS 1995

Sur l'échelle du sex-appeal, la Néerlandaise Marijne van der Vlugt,

Bric-à-brac sonique, mélodies radieuses, single roboratif

pourtant mannequin et présentatrice sur MTV Europe, va être éclipsée par ses consœurs Justine Frischmann (Elastica) et Louise Wener (Sleeper). Dommage car, armés de succulentes références — le clip de "Motorbike To Heaven" s'inspire du film "La Motocyclette", avec Marianne Faithfull et Alain Delon — la demoiselle et ses garçons ne sont pas manchots à l'heure d'écrire des chansons pop électrisantes, à l'instar du single bondissant "Drink The Elixir".

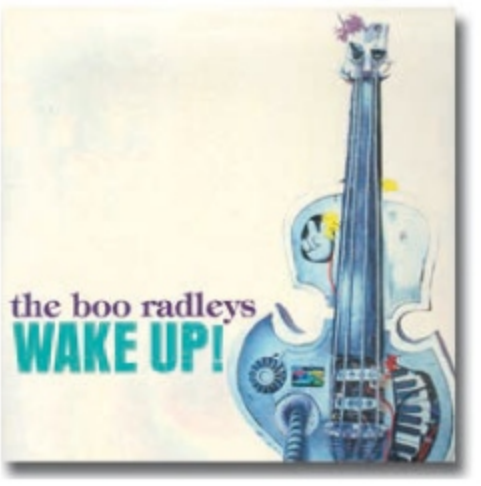
Gene
"OLYMPIAN"
Polydor MARS 1995

Un chanteur précieux, Martin Rossiter. Un guitariste fougueux, Steve Mason. Et une section rythmique à faire passer celle des Smiths pour l'incarnation même du charisme. Tel est Gene, qui sera plus que de raison comparé à ses aînés de Manchester — comparaisons nourries

par la voix de Rossiter et le fait que Morrissey ait déclaré sa flamme au groupe. Mais Small Faces ou The Jam sont aussi des référents, en témoigne un premier album lyrique porté par les mélodies de "London, Can You Wait ?" ou "Sleep Well Tonight".

The Boo Radleys
"WAKE UP !"
Creation MARS 1995

L'incroyable bric-à-brac sonique "Giant Steps" (1993) a conféré au groupe une aura certaine. Pour son successeur, le guitariste et compositeur Martin Carr décide de privilégier des chansons aux mélodies radieuses et signe avec "Wake Up Boo !" un single roboratif que les radios britanniques bastonnent à l'heure du petit déjeuner. Emaillé de titres tout aussi accrocheurs ("Find The Answer Within") et de jolies expérimentations pop



("4 AM Conversation"), "Wake Up !" offre au quatuor de Liverpool un sacré *Boo* succès.

Supergrass
"I SHOULD COCO"
Parlophone MAI 1995

Coup d'essai, coup de maître. Né à Oxford sur les cendres de The Jennifers, Supergrass a l'insouciance de

la jeunesse et une sacrée culture. Alors, dans un joyeux foutoir, les prénommés Gaz, Mick et Danny inventent des mélodies orgasmiques et invoquent les esprits des Kinks, Buzzcocks ou Madness sur un disque truffé de singles jubilatoires. Charmé par ces trognes juvéniles et l'évidence de "Alright", Spielberg propose au groupe une série télé façon The Monkees. Mais la réponse fuse sans appel : *niet*.

Teenage Fanclub
"GRAND PRIX"
Creation MAI 1995

Exact : un temps, tout le monde a cru que le chef-d'œuvre de Teenage Fanclub resterait "Bandwagonesque" (1991). Mais en pleine orgie britpop, les quatre Ecossais signent "Grand Prix", cinquième album qui aurait définitivement dû leur offrir une autre stature. Car pendant

quarante minutes, tutoyant nombre de ses héros (qui sont pour la plupart... américains, The Byrds et Big Star en tête), le groupe de Glasgow aligne des mélodies qui restent dans la tête tout en redessinant les fondations d'une pop atemporelle.

The Charlatans
"THE CHARLATANS"
Beggars Banquet AOUT 1995

De tous les groupes ayant goûté au succès lors de la vague Madchester (1989-1991), ils ne sont pas nombreux à avoir résisté au retour de bâton. Les Charlatans du lippu Tim Burgess ont courbé l'échine et reviennent au mitan des années 1990 avec ce quatrième

album aux vrais airs de classique. Portés entre autres par l'orgue entêtant de Rob Collins (qui disparaîtra tragiquement l'année suivante) et des guitares rutilantes, les singles "Crashin' In" ou "Just Lookin' " en remontrent même à plus d'un Noel Gallagher.

Cast
"ALL CHANGE"
Polydor OCTOBRE 1995

Las de ronger son frein en attendant que Lee Mavers donne une suite à l'unique album des La's, le bassiste John Power forme Cast. Avec The Who comme guide spirituel mais attifé comme des as de pique, ce quatuor de Liverpool signe un disque à l'allure de chapelle Sixties et fait date en réalisant alors *"le premier album le plus vendu de l'histoire de Polydor"*. Même ses pairs s'agenouillent, à l'instar de l'éloquent Noel Gallagher qui compare

à l'époque les concerts de Cast à une *"expérience religieuse"*.

Menswear
"NUISANCE"
London OCTOBRE 1995

Ils sont un peu la mascotte de la britpop. En 1993, lors d'un article du défunt magazine Select sur le retour d'une scène mod londonienne (quartier de Camden, pub The Good Mixer), deux

garçons évoquent un nouveau groupe génial... Quelques mois plus tard, adoubée par Pulp, la formation est devenue réalité. Enfant de Blur et d'Elastica, le quintette a beau susciter la méfiance, il est loin d'être manchot à l'heure d'écrire des chansons pop désaxées, à l'instar des singles "I'll Manage Somehow" et "Daydreamer".

Pulp
"DIFFERENT CLASS"
Island OCTOBRE 1995

Si l'on devait ne garder qu'un seul album pour illustrer la britpop, ce serait sans

doute “Different Class”, signé d’un groupe qui revient de loin (les années 80, entre autres). Menée par le charismatique Jarvis Cocker, étonnant croisement entre Ian Curtis et Bryan Ferry, la formation de Sheffield dévoile ici tout son savoir-faire. De l’hymne synthétique “Common People” aux riffs exubérants de “Disco 2000”, Pulp chante le quotidien d’une Grande-Bretagne euphorique. Mais gare aux lendemains de fête...

The Bluetones
“EXPECTING TO FLY”
Superior Quality Recordings FEVRIER 1996

Le jour de sa sortie, le premier album des Bluetones a déboulonné du sommet des charts britanniques le fameux “(What’s The Story) Morning Glory ?” d’Oasis — qui ne tardera pas à reprendre ses droits. Néanmoins, l’anecdote en dit long sur l’attente suscitée par ces minots sur lesquels plane l’ombre tutélaire des Stone

Roses — version “Made Of Stone”. Le tandem de singles “Bluetonic” et “Slight Return” reste le sommet d’un disque où les guitares agiles accompagnent des mélodies graciles.

Lush
“LOVELIFE”
4AD MARS 1996

Au début des années 90, ce groupe est l’un des piliers de la mouvance shoegazing (*“fixe tes chaussures”*) et décline une musique éthérée. Mais pour ce troisième album, les chanteuses-guitaristes Miki Berenyi et Emma Anderson musclent leur jeu et offrent une pop plus directe (“Ladykiller”, “Single Girl”) que Blondie n’aurait pas reniée. Cerise sur le gâteau, Jarvis Cocker vient chanter en duo sur l’insouciant “Ciao !”. Mais ce sont ses adieux que le groupe fait à la fin de l’année, suite au suicide de son batteur Chris Acland.

Shed Seven
“A MAXIMUM HIGH”
Polydor AVRIL 1996

Dès ses premiers pas en public, Shed Seven est déclaré *“né sous Smiths”*. Originaires de York, ville du Nord de l’Angleterre, le chanteur longiligne Rick Witter et ses comparses se satisfont de cette condition et se dévoilent en élèves appliqués sur leur premier album, “Change Giver”. Tout en creusant le même sillon, ils se montrent plus inspirés sur ce deuxième essai, en particulier grâce aux singles “On Stand

By” et “Bully Boy”, dont les guitares accrocheuses accompagnent la voix enjôleuse dudit Rick.

Ocean Colour Scene
“MOSELEY SHOALS”
MCA AVRIL 1996

Réalisé en 1992, le premier album d’Ocean Colour Scene — une pâle copie baggy — vaut surtout pour sa pochette intérieure, un hommage à celle du “All Mod Cons” de The Jam. C’est justement Weller qui (re)met le pied à l’étrier au quatuor de Birmingham, en l’invitant

ils ne sont pas nombreux à avoir résisté au retour de bâton

en première partie et en enrôlant le guitariste Steve Cradock. Egalement adoubé par Noel Gallagher, OCS signe un retour triomphant avec “Moseley Shoals” (clin d’œil aux studios soul de Muscle Shoals), en offrant un (maximum) rhythm’n’blues inspiré et classieux.

The Divine Comedy
“CASANOVA”
Setanta AVRIL 1996

Lorsque Neil Hannon sort ce quatrième album, il est sur la brèche depuis 1989. Et si la France lui a déjà fait les yeux doux, il est un laissé-pour-compte en Grande-Bretagne. Plus direct que ses prédécesseurs mais toujours superbement arrangé (les trompettes de “Becoming More Like Alfie”), fort

de la ritournelle “Something For The Weekend” ou de la ballade désabusée “The Frog Princess”, “Casanova” change la donne outre-Manche, métamorphosant en star le frêle dandy qui rêve d’être Jacques Brel à la place de Scott Walker.

Manic Street Preachers
“EVERYTHING MUST GO”
Epic MAI 1996

L’année précédente, le théoricien, parolier et second guitariste du groupe Richey Edwards a disparu sans laisser de traces... Nombreux sont alors ceux qui pensent que la formation galloise ne se remettra pas de cet étrange drame. Erreur. Car, après quelques atermoiements, le néo-trio revient avec un quatrième album époustouflant, d’où émergent de superbes arrangements (les cordes du

somptueux “A Design For Life”), des riffs tranchants (“Kevin Carter”) et une ballade troublante (“Small Black Flowers That Grow In The Sky”). Chapeau.

The Verve
“URBAN HYMNS”
Hut SEPTEMBRE 1997

Ces gars de Wigan ont laissé Oasis s’installer sur un trône qui leur tendait ses accoudoirs. Mais il n’est jamais trop tard... En détournant une version orchestrale du “The Last Time” des Rolling Stones (enregistrée par The Andrew Oldham Orchestra) pour concevoir une entêtante “Bitter Sweet Symphony”, The Verve rafle la mise. D’autant

que le troisième album “Urban Hymns” finit de consacrer le groupe et son chanteur émacié Richard Ashcroft, qui signent avec “Sonnet” ou “The Drugs Don’t Work” une poignée de vraies chansons soul.

En 1985 arrive le CD, et là, tout change. C'est le monde numérique...

Formats

A l'heure de la gratuité et de la dématérialisation généralisées, notre chroniqueur a rassemblé ses connaissances audiophiles pour parler de hertz et de signal analogique.

PAR PATRICK EUDELINE

Connaissez-vous John 5 ?
Cet homme a joué avec Marilyn Manson. Sinon il *shredde* sur d'horribles Telecaster défigurées avec des micros metal.
Je viens de lire une interview du personnage. Pénible guitariste mais commerçant roué, le garçon se félicite. Il enregistre désormais des disques au rabais qu'il envoie sur internet se faire compléter (via des échantillons) et mixer par des compagnies spécialisées (puisque ce n'est plus rentable, il a changé d'échelle — plus de *vrai* studio), donne des concerts sur internet puisque les gens ne se déplacent plus (ils restent chez eux devant l'ordi et ne vont plus voir des concerts puisqu'il n'y a plus de nouveaux musiciens avec des hits à défendre), vend en streaming ses morceaux un par un, fait des clips home-made sur son Mac. Comme cela, *"il s'en sort superbement"*, annonce-t-il. Grand bien lui fasse. Enfin, il admet — il était temps — qu'internet a ruiné le système et foutu en l'air la musique. Entre autres. Et d'ailleurs, il n'est plus le seul. Alors que voilà cinq ans encore, le grand chic était, façon Radiohead, Trent Reznor ou Muse (en bref les milliardaires) d'envoyer des choses sur le web, pour la gentille communauté, voire des albums entiers à remixer. Seuls (ou presque) les Metallica s'élevaient. Eux avaient senti l'affaire depuis Napster. Avec un chouette bon sens paysan de metalleux : *"Quoi, les gamins écoutent nos disques gratos ?! Et puis quoi encore ? C'est quoi ces conneries ?"*

Photo Nicolas Descottes-DR

45
33
ELECTRONIC SPEED CONTROL PRECISION TURNTABLE
CINECO MARK 2002

"C'est quoi ces conneries ?" Eh oui ! c'est quoi, ces conneries ? La musique est gratuite, désormais. Le vieux rêve des hippies défoncés et des gauchistes qui hurlaient en 1971 *"la pop au peuple"* devant le Châtelet sans se rendre compte une seconde que ce Clapton ou ce Jeff Beck qu'ils voulaient absolument voir gratos... s'était fait payer, et plutôt grassement, pour être là. Lui.
Mais bon, on ne va pas y revenir, la grosse bêtise, la connerie en question, a été faite. Et c'est irréversible. Et les seuls qui y ont gagné quelque chose, ce sont les entreprises du web, Apple et cet hypocrite de Steve Jobs en tête (le mec n'écoutait que du vinyle sur une chaîne à lampes des sixties. Pas fou. Le mp3, c'est toujours assez bon pour les pue-la-sueur). Le gag, c'est que les pue-la-sueur en question n'ont pas tout à fait compris le film. Comme Steve Jobs vendait des contenants, iPod, Mac avec iTunes, etc, il fallait mieux que le contenu soit quasi gratuit. Comme ça, les gens achetaient plus de matos. On peut préférer — tiens — la logique des imprimantes : les machines ne valent quasi rien, mais les cartouches à recharger sont hors de prix.
Plein de geeks (le genre à trouver ça chouette que Linux soit gratuit et qu'on y collabore pour rien, alors que Steve Jobs et Bill Gates en popularisant des Unix, système issu de ce Linux, sont devenus pour le moins milliardaires. Que dis-je ? Maîtres du monde). Et plein d'anciens ou de néo-hippies à dreadlocks ont trouvé ça formidable. La pop au peuple. Culture gratuite. Des grands mots pour cacher un goût fort humain pour la resquille. Pour ne pas dire le vol.

Le guitariste d'Asphalt Jungle, comme les Sex Pistols, jouait sur du matériel volé (à des cons de hippies, je rassure tout le monde). Il n'avait pas eu le choix.
On n'a jamais prétendu être des héros du peuple pour autant. Avec internet, alors que certains maîtres des torrents montaient des empires, le bon peuple téléchargeait à tout va le prochain volet de "Twilight".
Le bon peuple. J'écrase. Moi aussi en fait. Sur Youtube, j'étais bien content de voir apparaître des photos de Rod Stewart pré-mod en beatnik, l' "An 01" de Gébé que je n'avais pas vu depuis des lunes, un 45 tours des Senders (les Français de 1966, n'est-ce pas), une face B de François Patrice ou ce concert fou de Lightnin' Hopkins seul avec son Harmony équipée d'un micro DeArmond. Ah si j'avais pu visionner ce document en 1976, les arcanes de la guitare blues m'auraient été révélés bien avant !
Et alors ? *Big deal !* J'aurais préféré retrouver le 45 tours de ces Senders (enfin, le EP) sur une brocante, la photo de Rod dans un vieux numéro du NME, les plans du Hopkins, j'aurais rêvé qu'un vieux monsieur noir, copain de régiment de Hubert Sumlin ou de Lightnin' Slim, et perdu en France, me les montre un par un dans la chambre sordide de l'hôtel meublé qu'il occupe depuis des lustres à Clichy (Delon a gravé ses initiales dans le bois du lit, juste avant de partir en Indochine. Elles y sont encore. Tout ça...). Plus romantique que pragmatique, je suis. Je sais, cela me perdra. Cela m'a déjà perdu.
On va, une fois n'est guère coutume, jouer à Wikipedia : les formats audio ? Histoire et réalités.

De 1860, le Phonoautogram, aux années 1980, rien ne change vraiment, sinon le format final pour restituer la chose. Grâce à Edison, on capte le son et le progrès le plus définitif est l'invention dans les années 30 de la haute fidélité (l'AC bias. Si). Sinon on passe de l'Ediphone au gramophone, du Dictabelt au vinyle. On invente la bande magnétique, puis le 4-track, la cassette, le 8-track... On apprend à égaliser et à compresser (pas au sens mp3 et perte de données, non... au sens de pousser la dynamique). Mais cela reste, pour le meilleur, la traduction analogique du signal.
En 1985 arrive le CD, premier développement du numérique, précédé par le Betamax en 1979. Et là, tout change. C'est le monde numérique... On calcule selon ce que l'oreille humaine est censée pouvoir percevoir. Cela sera donc le 16-bit sur 44 hertz pour tout le monde. Vite, on essaye de faire mieux. La norme Redbook permet en principe de caser du 20-bit sur un CD mais, en fait, la grande affaire, c'est la praticité et la mobilité. Très vite on invente, fin des années 80, le Minidisc, le DCC (un format de cassette disparu) et ces engins sont l'ancêtre du mp3. C'est portable, certes, mais la qualité en souffre...
Les tentatives pour imposer un *super CD* se plantent avec régularité. Comme le Super Audio CD, le SACD. Seul le Blu-ray audio est une avancée qui fonctionne à peu près.
La popularisation de l'ordinateur génère le pire. Mp3, Ogg Vorbis, WMA. Et puis Napster arrive. Elaboré par des petits malins ou des gauchistes. Comme plus tard les gens des Bay (Pirate Bay et la Mule, la foire aux torrents, la partouse numérique)
Steve Jobs vend sur son iTunes des formats honteux... Avant de passer au Lossless et à l'AAC. Enfin... dans le meilleur des cas. Tout cela est tellement pratique que la qualité audio devient le dernier des soucis. On écoute via des enceintes riquiqui (ah ! ces Bose, toutes minables !) quand ce n'est pas via l'ordinateur. Quand il y a trente ans, des acousticiens étudiaient chaque pièce où de la musique devait être enregistrée, ou, pour le disque, s'inventaient les consoles Trident, Helios ou Neve. Le plus drôle, c'est qu'on retrouve tout cela, ce Graal (et les reverbs d'Abbey Road, de l'Electric Ladyland ou du Gold Star de Phil Spector) numérisé en plug-in... échantillonné.
Les grands studios font faillite. Même si certains s'évertuent encore à enregistrer avec un soin maniaque pour voir leur musique tronçonnée à l'arrivée sur des iPod, c'est ceinture pour tout le monde. La tasse. Clairement. A peine compensée par l'habitude — sale ! — de *limiter* les niveaux au maximum. Un tour de passe-passe qui permet, façon techno, d'obtenir des volumes de fou... mais sans nuances ni pianissimi. Tout passe désormais par ces *limiters* honnis. Le résultat est une forme d'onde toute carrée. A voir ça sur son ordi... on comprend tout. Un autre corollaire est la démocratisation du home studio. Tout le monde peut s'enregistrer, même si tout le monde se fout du résultat. Puisqu'il peut en faire autant, enfin croit-il, sur son Garage Band, logiciel truffé de boucles prêtes à mâcher livré avec chaque Mac (et j'ai entendu des bouses de Yannick Noah ou de Shy'm composées avec les *patterns* d'usine de Garage Band. si). Dans cette débandade, tout est lié.
Il fallait bien qu'à un moment ou un autre, il y ait un mouvement de balancier. Ou une velléité de changement. Pour le moins.

En face de John 5, Kanye West ou autres champions du numérique, il y a Neil Young ou Jack White. D'accord ce dernier a des actions dans TIDAL, nouvelle plateforme de streaming crée par Jay Z (que du beau monde, n'est-ce pas ?). Mais il se bat pour que l'analogique retrouve ses droits. D'ailleurs, c'est une tendance lourde.
Comme le prétendu retour du vinyle. Un cliché qu'il faudra, cependant, bien désosser d'ailleurs. Un jour. Cela reste marginal et aucune machine à presser n'a été fabriquée depuis 1981. On fait durer les vieilles. Et la qualité du vinyle est souvent médiocre. Parce que les pressages sont dérisoires. On vend désormais les 500 qui... voilà trente ans auraient servi d'essais. Avant de lancer le tirage définitif.
Donc, le vinyle. Et l'analogique, disais-je. Tout le monde se vante désormais, de Jack White (mais lui est un précurseur) jusqu'à Yodelice (parlez-moi d'un puriste), d'enregistrer à l'ancienne, sur du matériel vintage, de collectionner Watkins Copycat, Echoplex, lap steel Kay et micros Telefunken, de fuir l'étape de la numérisation (bonne chance, un accordeur entre la guitare et l'ampli et c'est foutu, cela suffit, votre son a été numérisé). En vérité, cela

Qu'est-ce que le Pono ?

reste un vœu pieux. Le jour où j'ai masterisé et produit un vinyle pour le Spark, j'ai eu la désagréable surprise de voir que l'usine (la meilleure de Paris) utilisait ordinateurs et plug-in (programmes logiciels) et non point des bécanes en dur. Faux analogique, donc. Et c'est partout pareil. Même enregistrée chez Jack White ou chez Toe Rag à Londres, et destinée à du vinyle, votre musique subira pourtant, à un moment ou un autre, l'étape irréversible de la numérisation. C'est ainsi. Même en enregistrant en 48-bit et 196 hertz (alors que, une fois encore, le CD est à la norme 16-bit, 44 Hz...) Les oreilles s'y trompent. C'est clair, on peut l'admettre. Mais le cœur ?

Neil Young adore enregistrer dans la cabine rachetée par Jack White (il y en avait une semblable, jadis, boulevard Raspail. Celle qu'on voit dans un Godard. Je la voyais, fasciné, sur le chemin de l'école. Et j'ai essayé, un jour de m'y enregistrer. Cela coûtait dix francs. Le disque souple ainsi obtenu, où je balbutiais a capella "My Friend Jack" des Smoke était bien sûr inaudible) et... a lancé le Pono. C'est son combat.

Le premier lecteur est désormais en vente aux Etats-Unis pour 400 dollars.

Qu'est-ce que le Pono ?

Un lecteur qui ne lit que les formats non compressés. Rien d'inférieur à la norme du CD, le fameux 16-bit, 44 Hz. Une norme que certains (comme Neil Young, justement) jugent insuffisante. Certes, on ne perçoit pas les fréquences et un encodage supérieur... Mais votre âme sait que quelque chose lui manque, quelque chose d'indéfinissable, un battement d'harmonique impaire, une sub-bass. Enfin quelque chose... On ne l'entend pas *mais on le sait*. Cet invisible, un vinyle vous l'offre. Pas le numérique. Voilà la théorie. Et le bronze de la vérité.

Qu'on peut pourtant mettre à mal. Les disques ont des fréquences graves et hautes en moins... sinon le bras saute ! C'est la première chose qu'on apprend quand on veut masteriser pour du vinyle... Equalisez-moi ça en cloche ! C'est vrai, mais la beauté du vinyle, comme celle d'un ampli à lampes pour guitare... se passe ailleurs.

Alors le Pono ? A vrai dire ? Neil Young n'est pas le seul sur ce marché. C'est une tendance. Même Sony lance son super Walkman. Avec la fibre optique, la 4G et le reste, on peut désormais se passer de ce mp3 tout pourri. Qui n'a été inventé que par nécessité. Les plus gros fichiers se bloquaient en ces tuyaux trop étroits des débuts. Le mp3, c'est comme une photo en jpeg toute pixellisée. Une *convenience*, un pis-aller. Le plus drôle, c'est qu'à un moment, les kids réclamaient leurs CD en mp3. Trouvaient ça chic. Et il y eut même un *DJ MP3* au concours de l'Eurovision (un DJ ! on rêve).

Mais le sens de l'histoire se renverse. Un peu. Enfin, on espère que la réalité suive ces saints préceptes.

Guère mobile (il est lourd et destiné à être posé sur un meuble plutôt que baladé), le Pono va lire jusqu'à l'AIFF 192. Il n'est pas pratique mais fait mieux que l'interface audio de votre iPod ou de votre Mac, mais pas mieux qu'une mini-interface audio USB à 150 euros comme le AKAI EIEE par exemple, et beaucoup moins bien, quand même, qu'une mini-Apogee, qu'une interface pro à 800 euros comme une RME ou une Digi 002 (pour ceux qui ne savent pas, on branche ça sur l'ordi pour s'enregistrer). Et comme il n'est pas vraiment destiné à partir en voyage...

Bref, le Pono est plus un symbole qu'autre chose. C'est aussi une boutique en ligne qui ne vend que de la *"qualité"*. C'est l'anti-Deezer ou Spotify. Qui eux sont clairement l'ennemi. La qualité de streaming est déplorable, les artistes sont payés des clopinettes mais pire encore... tout le monde, politiques en tête, croit que le streaming payant est une solution. Alors qu'il est le pire des problèmes, et conçu par des profiteurs cyniques. Depuis le streaming, plus personne ne prend même la peine de télécharger ! — encore trop contraignant — et même iTunes en souffre. Deezer, c'est le robinet de musique tiède, et les playlists vous donnent l'impression de choisir. Alors, en ce contexte, toutes les initiatives sont les bienvenues. Le label esthète de Jack White, comme le combat de Neil Young. Histoire que la musique, rock ou pas, redevienne ce qu'elle fut, et ce dont certains se souviennent... Un truc important. ★

Photo DR

ALLABAMA SHAKES SOUND & COLOR

NOUVEL ALBUM LE 20 AVRIL

Disponible en CD, vinyle et digital

ROUGH TRADE

Féérique

Jacco Gardner

"HYPNOPHOBIA"

FULL TIME HOBBY/ PIAS

Comment ne pas se souvenir de l'irruption stupéfiante de Jacco Gardner, il y a déjà deux ans de cela ? Avec son superbe "Cabinet Of Curiosities", le timide magicien néerlandais tentait de recréer à lui seul une pop baroque telle qu'on la fignolait en 1968. Seulement il était évident que, bien qu'ayant un sens pointu de la mélodie, notre juvénile compositeur ne pouvait complètement se soustraire à ses envahissantes références au point de parfois passer pour un faiseur ultimement doué, certes, mais manquant peut-être de personnalité. Là résidaient donc de légitimes doutes à l'annonce de ce second effort : notre prodige saurait-il davantage s'affranchir, imposer sa propre patte ? Rassurons-nous : depuis cette époque de l'innocence, Jacco a *changé*. Physiquement d'abord. Ses cheveux ont poussé, le faisant désormais ressembler à Kevin Parker. Il a également acquis une vraie notoriété, qui s'est traduite par une migration vers un label plus important. Il a parcouru le monde, accumulant nombre d'antiques instruments comme un piano électrique Wurlitzer ou un orgue Optigan. Il a collaboré avec les Allah-Las et Frank Maston, jeune pousse américaine aux inclinaisons similaires. En clair, une véritable ouverture vers l'extérieur dont les répercussions sur cet "Hypnophobia" sont bien réelles : notre Jacco a concocté ici, toujours retiré en son studio du bucolique village de Zwaag, un son nettement plus aventureux, labyrinthique, palpitant. Les ombres de Brian Wilson, de Curt Boettcher ou des Zombies sont toujours perceptibles, mais elles sont désormais bien assimilées dans une approche résolument cinématographique. C'est ce que l'on entend sur les instrumentaux "Grey Lanes" et "All Over", qui instillent une ambiance féérique et mystérieuse grâce à des couches complexes, emplies de claviers protéiformes aux sons étranges, intrigants. "Before The Dawn" est bâtie sur une pulsation régulière, presque kraut, où une mélodie en forme d'obsédante ritournelle ne fait que s'intensifier avant de retomber brusquement, l'ensemble atteignant les huit minutes. La luxuriante chanson-titre, quasiment dénuée de mots également, fait la part belle à une basse rondelette et à de vrombissants synthétiseurs, un vibraphone s'invitant même discrètement en toile de fond. L'onirisme, voilà le concept développé ici et excellemment traduit par notre multi-instrumentiste surdoué : on a réellement l'impression d'évoluer dans un songe doux, cotonneux, tantôt inquiétant, tantôt joyeux. Cependant, pour ne pas complètement perdre l'auditeur, d'autres chansons gardent une structure plus traditionnelle, tout en demeurant inondées par cette atmosphère rêveuse et mélancolique, renforcée par des textes volontiers cryptiques. Pour exemple, citons la merveilleuse "Brightly" et surtout "Find Yourself" : tempo alangui, chant voilé, clavecins scintillants, Mellotron vaporeux, voilà ce qui sera sans doute, sur scène, un titre majeur. Dans un genre plus épuré et familier, "Make Me See" est un court et pimpant intermède qui rappelle "Blackbird" des Beatles tandis que "Face To Face" évoque une sorte de Syd Barrett rétro-futuriste... Clairement, Jacco Gardner est un personnage important de la pop actuelle. Son érudition, sa méticulosité, sa capacité de transfiguration fascinent. Que lui manque-t-il pour se hisser définitivement à la hauteur de ses idoles ? Se livrer davantage à travers des récits plus originaux, plus personnels, sans doute. Laissons-lui le temps d'y remédier car de grandes choses, sans aucun doute, sont encore à venir. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

The Brian Jonestown Massacre

"Musique De Film Imaginé"

A RECORDS/ DIFFER-ANT

Moins d'un an après l'album "Revelation" qui marquait le retour en forme de The Brian Jonestown Massacre, Anton Newcombe revient avec un disque-concept étonnant intitulé "Musique De Film Imaginé". Le titre de l'album est un programme à lui seul, et fait un peu peur au premier abord. On a par le passé vu trop d'artistes publier des morceaux instrumentaux vaguement planants et qualifier leur musique de *"cinématographique"* afin de cacher la misère d'une inspiration en berne. On ne saurait faire ce reproche à Anton Newcombe. Sans doute frustré que personne ne l'ait jamais sollicité pour composer une BO de film (grand

fantasme de musicien), le gourou du Committee To Keep Music Evil a décidé de créer la sienne sans attendre qu'un réalisateur ne se manifeste. De son propre aveu, "Musique De Film Imaginé" est son hommage au cinéma français de la Nouvelle Vague. Tous les morceaux ont un titre en français et reflètent des atmosphères censées coller à des passages dramatiques ("La Dispute", "Le Souvenir", "L'Ennui", "L'Enfer"). Comme il se doit, la plupart des instrumentations n'ont rien de rock'n'roll. Clavecins, flûtes, fuzz en arrière-plan et orchestrations symphoniques sont à l'honneur de ce disque qui détonne dans la discographie du Brian Jonestown Massacre — le groupe y est quasi-absent — et ne possède que deux passages chantés, interprétés dans la langue de Molière par des chanteuses de passage (Soko sur la superbe "Philadelphie Story" et Asia Argento sur "Le Sacre Du Printemps"). Jamais barbant, l'exercice est réussi haut-la-main, grâce notamment à la qualité de ses mélodies. Il ne reste plus désormais qu'à trouver quelqu'un pour mettre des images dessus. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Blur

"The Magic Whip"

PARLOPHONE/ WARNER

On s'attendait à ce retour et encore plus à son excellence. Lorsqu'il a mis bas les marteaux en 2003, Blur était un laboratoire et on savait pertinemment qu'en le quittant, ces musiciens avaient pris bien soin de ne pas éteindre tout à fait la lumière et les becs Bunsen. Le résumé des épisodes précédents étant ailleurs dans ce numéro, on se consacre ici à ce qu'il y a dans l'enveloppe. En précisant toutefois que la fragilité et le charme du contenu sont essentiellement dus au hasard d'une confection accidentelle (un studio en Chine). Damon Albarn et Graham Coxon, esprits susceptibles de s'échauffer, n'ont que brièvement travaillé *ensemble* sur ce huitième album, après un break important. C'est en se refilant l'embryon (*"J'ai fait les guitares, à toi les voix"*) que le bébé a pu naître. Une mesure loin d'être attentatoire puisque le côté bricolo revendiqué par Blur dès la fin des années 90 est dominant ici. Si "Lonesome Street", à la Bowie/ Dury mais sans refrain apparent, ou "I Broadcast", rock barré injecté de synthés cheap, creusent le sillon plus traditionnel du quartette, il apparaît clairement que le reste en appelle à l'esprit collage, US punk, lo-fi ou expérimental, qui avait justifié l'arrivée de William Orbit en remplacement de

Stephen Street. Convoqué à nouveau, le producteur n'est pas étranger à l'humeur menaçante de "Go Out" et "Pyongyang", à l'ambiance cryptique de "Thought I Was A Spaceman" ou au côté Korgis contaminé de "There Are Too Many Of Us". Devenu champion de la pop voyou, Albarn excelle lorsqu'il fait le gorille ("New World Towers"), le baladin déjanté ("Ice Cream Man", "My Terracotta Heart", "Mirror Ball") ou le mitigeur de genres ("Ghost Ship"). ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Calexico

"Edge Of The Sun"

ANTI/ PIAS

Depuis 1995 et leur prise d'autonomie vis-à-vis de Giant Sand, John Convertino et Joey Burns ont fait de Calexico une référence de l'Americana. Comme Ry Cooder et Neil Young, ils revisitent le patrimoine musical américain en y imprimant leur marque. Installé dans l'Arizona près de la frontière mexicaine, le duo entremêle influences latines, folk-rock, country et blues. Ciselant finement chaque morceau, y incorporant la petite touche de nouveauté qui en singularise l'atmosphère, Calexico réussit à se renouveler tout en conservant la même approche stylistique. Ainsi, "Edge Of The Sun", son neuvième album studio, ne décevra pas les amateurs de grands espaces du Sud-Ouest américain et du Mexique, rêvant à la mer et aux voyages sous le soleil, dans le tourbillon des

fêtes ou dans le clair-obscur des bars, bières et tequilas enivrant les esprits et les sens. Cette traversée en douze chansons scintillantes et chaleureuses, entamée par "Falling From The Sky" avec Ben Bridwell (Band Of Horses), compte presque autant de passagers invités, l'instrumental "Coyoacàn" étant l'exception alors que la chanteuse Gaby Moreno a le privilège d'être présente sur deux titres, "Miles From The Sea" et "Beneath The City Of Dreams" tout comme Greg Leisz à la pedal steel. La formation grecque Takim, Nick Urata (Devotchka), Neko Case, et trois chanteurs ayant déjà participé à l'album "Carried To Dust", Pieta Brown, Sam Bean, sur le bluesy "Bullets & Rocks", et Amparo Sanchez, émergeant du brûlant "Cumbia De Donde", complètent un casting totalement immergé dans la musique de Calexico. Pas de bouleversements, juste une aventure qui se poursuit avec brio et feeling. Une forme de perfection inlassablement renouvelée. ✪✪✪✪

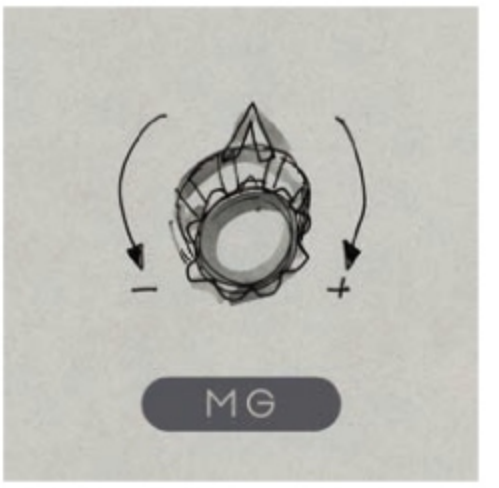
PHILIPPE THIEYRE

Martin Gore

"MG"

MUTE

Il faut être complètement dingue, outrageusement riche ou hyper célèbre pour oser, en 2015, publier un album purement électronique et espérer en vendre, ne serait-ce qu'une poignée. A vrai dire, Martin Gore, malgré les apparences, est les trois à la fois. Au point qu'entre deux albums de Depeche Mode, il peut faire ce qu'il veut, sans se soucier des factures, si ça lui chante. Enfin, façon d'écrire puisque cette galette minimaliste, qui s'inscrit dans la mouvance artistique initiée en 2012 lorsqu'il publia, avec Vince Clarke et à la surprise générale, un disque de techno sèche comme un coup de trique ("Ssss", attribué à VCMG), ne comporte pas de parties vocales. Un choix que le principal songwriter de Depeche Mode justifie par une volonté d'évoluer dans un univers parallèle plus cinématographique que pop. Californien depuis perpète, Martin Gore passe énormément de temps dans son studio et enregistre beaucoup de musique que son groupe superstar ne transformera jamais en chansons commerciales. D'où cette envie de s'exprimer autrement — il a également publié des disques de reprises — de jouer au musicien de l'ombre. Une fatalité pour beaucoup, un luxe pour lui. Pas à mettre entre toutes les oreilles, "MG" est constitué de seize plages ambient



dont aucune n'excède cinq minutes, et qui doivent l'authenticité de leur son au formidable parc de synthétiseurs que Gore, à l'instar de Air par exemple, s'est constitué depuis ses débuts. Dans "Exalt", "Spiral" ou le *kraftwerkien* "Southerly" — comme ceux des albums des Pet Shop Boys, les titres ne comportent qu'un seul mot — on entend de véritables machines respirer, et l'agencement final de l'ensemble a été judicieusement confié au musicien électronique Timothy *Q* Wiles d'Uberzone. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Beth Hart

"Better Than Home"

PROVOGUE

Une voix peut-elle vraiment faire pleurer dans les chaumières en déclamant le proverbial bottin ? Même accompagnée de musiciens médiocres, Beth Hart est capable de concerts mémorables, par l'intensité de son chant, modulé avec une technique irréprochable. Ses talents de compositrice, quant à eux, restent à démontrer. C'est un album de reprises soul et blues ("Don't Explain", en 2011, avec Joe Bonamassa) qui a permis à sa carrière de décoller à l'aube de la quarantaine, notamment en France. "Better Than Home", entièrement composé de ses mains, comme le précédent, commence sur un rhythm'n'blues de bonne facture, "Might As Well Smile", avec cuivres, chœurs et les trémolos caractéristiques de la voix (qui en abuse un peu).

Peu après, "Tell Her You Belong To Me" est une ballade soul atmosphérique, comme en affectaient Dinah Washington ou Etta James, que Hart habite avec une émotion irréfutable. C'est ensuite, avec "Trouble", que la chanteuse retombe dans des travers repérés sur les épisodes précédents : une flopée de ballades où le pathos n'est jamais loin, qui flirtent avec ce *rock orienté adultes,* selon l'horrible terminologie (AOR). La plupart explore la part d'ombre d'un parcours personnel chaotique, que Beth Hart s'emploie désormais à envisager à bienveillance : ses parents font chacun l'objet d'un morceau, son mari également. Les arrangements sont fonctionnels, sans plus, de même que les musiciens, et ces morceaux, pas franchement mémorables, peuvent s'avérer plombants. De la même façon d'un solo de guitare éblouissant dans un titre anodin, le timbre béni des dieux de Beth Hart y résonne alors en vain, malheureusement. ✪✪

BERTRAND BOUARD

Ron Sexsmith

"Carousel One"

COOKING VINYL

Sur la fameuse *platine du bureau*, le quatorzième album du Canadien est passé, sans qu'on n'y prête garde, en rotation régulière. Bel ouvrage : 16 chansons délicatement façonnées, jouées par des instrumentistes experts et enregistrées avec métier. Ron Sexsmith est ce baladin folk tranquille qui, depuis vingt ans, plaît beaucoup aux journalistes de Rolling Stone mais ne parvient pas à toucher vraiment les masses. "Sure As The Sky" met dans l'ambiance, avec piano doux, orgue crépitant et guitares en picking. Sexsmith, homme au physique de nounours, possède également une voix reconnaissable entre mille. Un timbre souple et mélancolique, évoquant un Rufus Wainwright qui chanterait à l'économie. Les titres mid-tempo s'enchaînent mais le natif de St Catharines (Ontario) est d'une humeur bucolique et rêveuse. Plus guilleret que "Forever Endeavour" (2013), une œuvre marquée par la crainte d'un cancer finalement pas survenu, "Carousel One" revient à des thèmes moins plombés : l'amour, la nostalgie et les escapades motorisées ("Getaway Car", son piano boogie woogie et son refrain de miel). Inutile de préciser qu'on baigne ici en plein classicisme. "No One", "Tumbling Sky" et "Is Anybody Going To San Antone", country à tendance pilotage

automatique, font partie des quelques titres superflus. Le reste, la ballade "Many Times", la rumba "The Other Side" ou le très cool "Saint Bernard", mérite l'attention. Ron Sexsmith, ce type qui aime (et reprend à merveille) les Kinks et Harry Nilsson, est un artisan acoustique aux goûts sûrs, aux mélodies valables et aux émotions non feintes. Un bon copain en somme. ✪✪✪

BASILE FARKAS

K's Choice

"The Phantom Cowboy"

WALLABY

Reformé en 2009 après un long hiatus de sept années, le groupe a sorti, depuis, trois albums dont un sous le nom de Bettens. Ces trois derniers disques étaient assez réussis mais plutôt calmes. Le duo familial semble un peu lassé de la mélancolie et retrouve ici un rock beaucoup plus dur. D'où le choix de l'excellent musicien producteur Alain Johannes, qui a récemment contribué au projet "Sound City" de Dave Grohl. Les guitares électriques omniprésentes sur cette nouvelle livrée restent toujours très rugueuses. On s'approche davantage des Foo Fighters ("As Rock And Roll As It Gets") et des Them Crooked Vultures avec des chansons aux riffs de facture classique ("Woman"). Sans jamais être ridicules grâce à leur talent d'écriture et leur

envie sincère d'en découdre. Le groupe oublie un peu trop son identité quand il plonge corps et âme dans ce son un peu réactionnaire. Ces Belges ne sont jamais aussi touchants et singuliers que quand ils embrassent la grisaille déprimante de leur Plat pays. Ils prennent un pied fou sur des titres comme "Gimme Real" ou "Come Alive" qui vont probablement déménager sur scène. On sait malheureusement qu'ils ne sont pas californiens. Ils font néanmoins la blague sur un titre comme "Down" qui n'a rien à envier à la formation du batteur de Nirvana. Si on a la sensation que ces chansons sont une démonstration de force, elles manquent tout de même d'originalité et de larmes. Elles illustrent ce que Sarah Bettens critique dans "Perfect Scar", un embellissement de la réalité. Dès que sa voix est directe, presque à nu, sur la conclusion "I Was Wrong About Everything", on la retrouve enfin. ✪✪✪

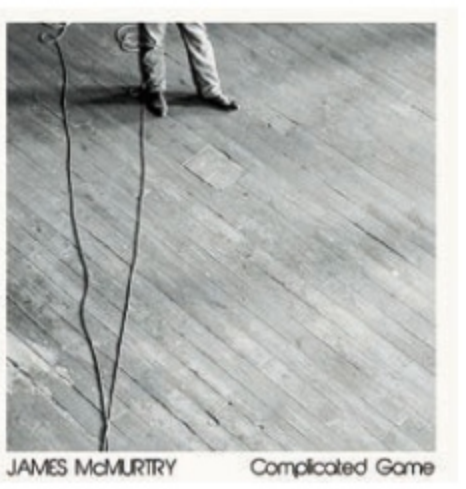
BRIAG MARUANI

James McMurtry

"Complicated Game"

PIAS

James McMurtry se voyait plutôt écrire des chansons à Nashville mais, peu de chanteurs s'étant intéressés à ses compositions, il se décide à les interpréter lui-même. A l'occasion d'une rencontre avec John Mellencamp qui produit la chose, McMurtry sort son premier album en 1989. Dix ans après le succès (modéré) du revendicatif "Childish Things", sept après "Just Us Kids", quelques changements de label et des milliers de bornes sur l'asphalte, sort ce neuvième album studio. Coproduit par Mike Napolitano et l'étonnant guitariste louisianais CC Adcock, "Complicated Game" bénéficie d'un son ample donnant son unité à un ensemble étoffé par l'apport de quelques invités judicieusement choisis tout en gardant sa singularité à chaque titre. Bien qu'un peu trop fourre-tout, *americana* est sans doute le terme le plus adéquat pour définir une musique et des textes ancrés dans la mythologie terrienne et spatiale des USA où s'entrecroisent des racines blues, rock, folk, country et un sens aigu de la critique sociale et de l'ironie. L'empreinte de Dylan affleure très souvent au fil des chansons, notamment pour l'épique "Carlisle's Haul" porté par l'orgue de Benmont Tench des Heartbreakers de Tom Petty et la guitare



baryton de CC Adcock, instrument évoquant le Texas pour ce dernier, dont joue également Denny Freeman dans l'accrocheur "She Loves Me" au final finement doo-wop. "Forgotten Coast", réminiscence de JJ Cale avec la slide de Derek Trucks, et "How'm I Gonna Find You Now" accélèrent le rythme alors que sur "Cooper Canteen", "South Dakota" et "Long Island Sound", James McMurtry poursuit son exploration des routes et des mentalités de cette Amérique entre deux mondes. Un très beau disque et un artiste à (re)découvrir. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Disques garage

The Wombats

"Glitterbug"

14TH FLOOR/ WARNER

La discographie des Wombats est ardue à suivre avec les simples, EP, publications japonaises, américaines, etc. "Glitterbug" est le troisième album officiel du trio de Liverpool, succédant à "A Guide To Love, Loss & Desperation" (pochette à la Beatles, 2007) et "This Modern Glitch" (2011). Matthew Murphy (chant, guitare), Tord Øverland Knudsen (basse) et Dan Haggis (batterie) incarnent une version actuelle de la pop britannique, intelligente, élégante, mélodique, souvent dansante, passablement synthétique avec ce qu'il faut d'humour, le bon accent et, en toute circonstance, *so cute* (comme les vrais *wombats*). "Glitterbug" inclut "Your Body Is A Weapon", chanson d'amour narrée du point de vue d'un perdant qui circule depuis octobre 2013. Autre titre

déjà connu, "Greek Tragedy" tourne sur youtube : bientôt un million de vues. Ici, pas de pin-up en string mais une étudiante en duffle-coat, une fan — incarnée par April Pearson (Michelle dans la série pour ados "Skins") — qui aime le groupe à mort, littéralement. Parmi les premiers supporters, certains font la moue : trop pop, pas assez indé. C'est bon signe. Le thème de "Give Me A Try" semble les sites de rencontres, les selfies, la diversité des humains, la difficulté pour se rencontrer, se comprendre... *"Ah, look at all the lonely people"*, aurait dit un compatriote. La contemporanéité de l'inspiration est affichée dès la première plage, les "Emoticons" étant le nom à la rime si riche de ces petits symboles avec lesquels tant d'internautes tentent de masquer l'indigence de leurs messages. On espérait beaucoup d'un groupe qui a joué avant Baby Shambles, pourtant pas facile à supporter, ou capable d'écrire "Dance To Joy Division" ; on n'est pas déçu. ★★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Drenge

"Undertow"

INFECTIOUS MUSIC

Eté 2013. Un jeune duo britannique fait sensation avec blues-rock lourd et brut de décoffrage. Royal Blood ? Non, Drenge ! Groupe composé de frères aux blazes de sorciers (Rory Loveless à la batterie, Eoin Loveless à la guitare et au chant) et aux tronches renfrognées, Drenge a de nombreux points communs avec le sensationnel duo de Brighton, à commencer par le fait de travailler en paire et de proposer un blues qui carbure à la testostérone. Pour cette raison, le groupe a été surnommé les *"Black Keys du Derbyshire"* par la presse britannique à la sortie de son premier album, comparaison valide mais rendue caduque par un deuxième album nourri au son des années 90. "Undertow" apporte un changement de taille avec l'arrivée du bassiste Rob Graham dans l'équation. Désormais (power) trio, Drenge s'est réincarné en un groupe de rock'n'roll versé dans le grunge et le stoner. Aucune chance de se croire une minute à Seattle cependant en écoutant l'album : avec son accent de Sheffield distinctif, Eoin Loveless garantit à Drenge une identité *Northern* affirmée. Cet alliage de morgue et de guitares lourdes jouées avec frénésie apparente parfois le son du groupe à celui des Arctic Monkeys de "Favourite Worst Nightmare"

("Favourite Son") mais surtout, l'épaisseur apportée par l'adjonction d'un troisième musicien permet à Drenge de bâtir des murs de reverb et de se lancer dans des morceaux lancinants et puissants. Il en résulte une sorte de *desert rock* des vallées du Nord de l'Angleterre, peuplé de forêts menaçantes ("The Woods", "Running Wild") et axé sur la puissance des guitares ("Never Awake") et les refrains accrocheurs ("We Can Do What We Want"). Une belle réussite. ★★★★

ERIC DELSART

Lieutenant

"If I Kill This Thing We're All Going To Eat For A Week"

DINE ALONE

L'écoute d'un album solo entièrement réalisé par un bassiste issu d'un groupe connu est toujours sujet à débat tant les compositeurs à quatre cordes ont un peu trop tendance à compliquer les choses avec des pièces instrumentales où défilent des tombereaux d'accords compliqués. C'est comme ça depuis "Smash Your Head Against The Wall" de John Entwistle ou "European Cometh" de Jean-Jacques Burnel. Si l'on rajoute à cela, l'usage plus ou moins énorme de drogues, l'auditeur peut s'attendre à certaines surprises, voire monstruosités. Dans le cas qui nous concerne, ce premier essai libre de Nate Mendel, bassiste historique des Foo Fighters de Dave *Nirvana* Grohl, est une relative bonne surprise tant les chansons restent

dans une simplicité d'exécution qui fait qu'elles s'écoutent sans risque de se sentir exclu par manque de connaissance en musicologie. Dès la première chanson, "Belle Epoque", l'auditeur se retrouve face à un folk-rock dans l'air du temps d'excellente facture assorti d'une voix lead de Mendel plutôt plaisante à écouter. La plupart des chansons suivantes donnent également dans le pop-rock tranquille à l'oreille mais l'ensemble reste un album plutôt équilibré quoique radicalement différent de ce que Mendel joue au sein des Foo Fighters. L'amateur d'invités surprises utiles notera la participation du batteur Joe Plummer (Modest House, Cold War Kids), du Helmet Page Hamilton, du guitariste des Foo Fighters Chris Shiflett, ainsi de Jeremy Enigk, ex-compagnon de route de Mendel au temps de Sunny Day Real Estate. Au final, un album intéressant et absolument normal du sol au plafond pour ce qui est du contenu. ✪✪✪

GEANT VERT

The Sonics

"This Is The Sonics"

REVOX

Le retour des précurseurs légendaires de "The Witch" et "Psycho" comportait à l'évidence un énorme risque, celui de décevoir ses cohortes d'admirateurs. Faisant fi de tout cela, l'ancien noyau dur constitué de Gerry Roslie (clavier martelé et hurlements), Rob Lind (saxophone stoogien) et Larry Parypa (guitare sauvage) a repris la route en 2007, renforcé par un bassiste rougeaud à la voix éraillée (l'ex-Kingsmen Freddie Dennis) et un batteur métronomique (Dusty Watson), allant même jusqu'à oser publier aujourd'hui un nouvel opus. Nos madrés sexagénaires ont visiblement étudié la question, puisqu'ils ont fait appel à l'éminence grise du grunge Jack Endino pour la captation analogique, et à Jim Diamond, ancien producteur des White Stripes, pour le mixage (en mono !). Cette association de rêve fonctionne à merveille : le son est compact, brutal, rougeoyant, les cris maniaques de Roslie intacts. Comme à la belle époque, les Sonics dévalent un certain nombre de reprises bien senties avec une urgence communicative : il y a des totems blues comme "I Don't Need No Doctor" ou "You Can't Judge A Book", mais les relectures les plus marquantes sont celles de "The Hard Way", pépite hard rock tardive des Kinks, la diabolique "I Got Your Number"

de Guitar Shorty ou encore "Sugaree", titre rock and roll fifties signé Marty Robbins (popularisé par Rusty York), ici défenestré par un piano proprement martyrisé. Seules quatre compositions inédites sont présentes — comme la rageuse "Living In Chaos" ou cette "Spend The Night" au riff garage bien primaire — mais celles-ci sont remarquablement puissantes, affûtées. On l'aura donc compris, ce disque saignant soutient la comparaison avec les galettes de jadis, et ce n'est pas un mince exploit. Bravo. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

BLUR

DIGICOPY
COPIE DIGITALE OFFERTE

The Magic Whip
Nouvel album,
disponible le 27 avril
En CD, digital et double LP

Retrouvez Blur le lundi 27 avril pour une soirée spéciale sur Canal+ dans Le Grand Journal à 20h05 et en concert dans La Musicale Live à 23h30

fnac

Encore plus sur fnac.com

*Service réservé aux adhérents Fnac pour les achats en magasin sur présentation de la carte adhérent et pour tous sur fnac.com. Eligibilité des produits non garantie. A vérifier sur la fiche article du produit sur www.fnac.com. Voir conditions du service sur www.fnacjukebox.com.

wea Parlophone magic les inROCKuptibles france inter

Disques classic rock

Todd Rundgren

"State"

ESOTERIC/ CHERRY RED/ MUSEA

Génial producteur, sorcier du son et des orchestrations grandioses, Todd Rundgren fut l'équivalent de Phil Spector pendant les années 70 et 80 pour de très nombreux groupes (The Band, Janis Joplin, Hall & Oates, Patti Smith, New York Dolls, XTC, etc) mais, contrairement à Spector, l'homme est également un musicien multi-instrumentiste, *guitar hero* et compositeur exceptionnel avec plus de cinquante albums à son crédit sous différentes incarnations. Parfois un peu perdu dans ses recherches technologiques depuis l'excellent "Liars" en 2004, il réinsuffle dans "State" une partie de la veine funky, de sa science de la pop et des cascades de voix qui firent la gloire de chefs-d'œuvre tels que "Something/ Anything", "A Wizard,

A True Star", "Todd", "Initiation", "Hermit Of Mink Hollow" ou "Nearly Human". Enregistré dans le studio maison de Rundgren qui y joue de tous les instruments au milieu d'une forêt de sons électroniques, "State" démarre tout en force sur un mode hard rock synthétique avec le long "Imagination" avant de s'attaquer au funk de "Serious" et de prendre son envol avec "In My Mouth" et ses voix de nouveau magiques. En réalité, presque tous les morceaux de Rundgren se présentent comme de mini-opéras comportant de multiples variations, d'incessants changements de rythmes et d'architectures sonores constituées de superpositions à l'infini. Après "Ping Me" et "Angry Bird", deux titres anecdotiques, s'ensuivent quelques perles indéniablement marquées du sceau Rundgren : "Smoke", "Collide-A-Scope", "Something From Nothing" et "Sir Reality". "State" permet ainsi de renouer le contact avec les tours de magie d'un des plus étonnants musiciens du XX^{e} siècle. ✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Van Halen

"Live"

WARNER

Après des changements de personnel type porte tournante, le groupe semble aujourd'hui stabilisé autour de la famille du même nom (trois dans le groupe, batterie, basse, guitare). Après avoir tourné des années avec Sammy Hagar au chant, Van Halen a enfin rappelé David Lee Roth et publie ces jours-ci un imposant double live 25 titres, enregistré à Tokyo devant 44 000 Nippons béats d'admiration. Le big rock de Van Halen a-t-il bien vieilli ? On confirme que l'ensemble sonne aujourd'hui encore très décent. Eddie Van Halen carbonise ses riffs tout en balançant des giclées de violentes guitares dans tous les interstices. David Lee Roth, pas trop essoufflé, réussit à mener la baraque, tour à tour bonimenteur, samouraï, ruffian, forban, braillard, beuglard, vantard... Et la rythmique sonne comme le proverbial troupeau d'éléphants. Les fans retrouveront donc ici les moments de bravoure qui émaillaient les six premiers albums du groupe californien. Tout vitaminé, surgonflé, prévu pour jeter un maximum de décibels aux oreilles du quidam. Sonnant parfois comme un pirate, parfois refait à mort, le disque ne manque pas de moments plaisants ("You Really Got Me", "Hot For Teacher"). Eddie Van Halen (qui bataille en dehors des tournées avec un sérieux

cancer) a donc envie de revenir au sommet : 36 dates américaines cet été, des passages télé, une campagne de remasterisation du vieux catalogue vinyle, le bonheur des fans serait complet si David Lee Roth redonnait quelques interviews, mais voilà, Diamond Dave n'a, semble-t-il, plus trop le droit de s'exposer dans la presse, au risque de reperdre sa place dans le groupe. Le bonheur sera donc au prix du silence, mais ça beaucoup l'avaient compris en écoutant le disque. ✪✪✪✪✪

PHILIPPE MANŒUVRE

Brian Wilson

"No Pier Pressure"

CAPITOL/ UNIVERSAL

Au moment où un biopic vient l'embaumer de son vivant, Brian Wilson semble incapable de s'arrêter. C'est ici le onzième album solo du Californien, une collection de chansons qui aurait dû être enregistrée avec les Beach Boys si les choses n'avaient pas une nouvelle fois tourné au vinaigre avec le diabolique Mike Love. Sans doute pour pallier cette absence, 10 chansons sur les 13 présentées bénéficient de la présence d'invités dont les plus connus ici sont She & Him ou le fidèle Al Jardine. Lana Del Rey et Frank Ocean, annoncés au départ, sont introuvables. Une palanquée de gâchettes hollywoodiennes est créditée (Don Was, le batteur Jim Keltner, ou le producteur Joe Thomas qui cosigne avec Brian la plupart des morceaux),

mais rien de tout cela n'est grave. Le disque possède quelques tares : la production est un modèle de ce qu'il ne faut pas faire avec le logiciel Pro Tools. Et certains titres ("Saturday Night") atteignent un degré de kitsch difficile à soutenir. Ce qui transperce néanmoins, une fois encore, chez cet homme censément aux fraises, c'est un amour presque enfantin de la musique, de l'harmonie et de l'Océan. Qui d'autre que lui pour consacrer un album aux pontons faisant face au Pacifique ? Avec l'intro "This Beautiful Day", le monde devient un peu moins laid. Après un morceau dance gênant ("Runaway Dancer"), Wilson s'applique et utilise des méthodes qu'il a inventées : nappes de chœurs, suites d'accords splendides, orchestrations fantaisistes. Dans cet exercice calibré, c'est sur les plages les plus tristes ("Half Moon Bay", "The Last Song") que l'émotion apparaît : la mort rôde et la voix tremblante de Brian passée à l'Auto-Tune y est aussi terrifiante que bouleversante. ✪✪✪

BASILE FARKAS

Seasick Steve

"Sonic Soul Surfer"

CAROLINE

Il règne depuis ses débuts discographiques une étrange suspicion autour de Seasick Steve. Dans un milieu où les one-man bands vivent du chapeau et n'ont l'occasion de briller devant des foules de plus de 30 spectateurs que lors d'évènements tels que le Deep Blues Festival, Seasick Steve est une aberration. Pire, son histoire (celle d'un vagabond aux multiples vies qui n'a commencé à enregistrer qu'une fois la soixantaine passée et a rencontré un succès immédiat) paraît trop belle pour être vraie. L'honnête Steve Wold n'en a pourtant que faire. A 74 ans, le bluesman vit sa musique avec authenticité et ne déroge pas à sa ligne de conduite irréprochable. Si "Hubcap Music", son précédent album possédait des invités prestigieux tels que Jack White et John Paul Jones, il n'avait pourtant rien de clinquant. C'est encore plus vrai pour ce "Sonic Soul Surfer" âpre que personne ne tombera de sa chaise en écoutant : le bon Steve ne s'est pas subitement mis au dubsteb ou à la pop symphonique. Sur cet album simplement composé par Wold avec son batteur Dan Magnusson, le Californien célèbre sa région d'origine avec des scies blues façonnées jusqu'à l'épure. Qu'il soit entouré d'un groupe de blues-rock rêche ("Summertime Boy")

ou seul avec une guitare folk ("Right On Time"), Seasick Steve continue de distiller sa sagesse avec son savoir-faire artisanal. Le vieux chien pouilleux aime ce qui est sale et saturé et sait envoyer des rythmes propres à remuer les audiences ("Roy's Gang", "Sonic Soul Boogie", "Barracuda 68"), mais c'est lorsqu'il met son âme à nu sur des chansons introspectives ("Heart Full Of Scars", "We Be Moving") qu'il s'avère le plus touchant. ✪✪✪

ERIC DELSART

Scorpions

"Return To Forever"

SONY MUSIC

En 2010, Scorpions nous avait fait le coup du chant du cygne — avec le très réussi "Sting In The Tail" — et de la tournée d'adieux. Depuis, la bande de Rudolph Schenker s'est ravisée et a décidé, comme bien d'autres avant elle, de poursuivre sa route. Pour célébrer cinquante années d'une carrière bien remplie, Scorpions se devait de marquer le coup. Voici donc venir l'étape du dix-huitième (!) album, sur lequel nos chers Teutons alignent deux types de compositions : d'un côté celles signées par leur fidèle tandem de producteurs (Martin Hansen et Mikael Andersson), et de l'autre, d'anciens morceaux écrits pour certains dans les années quatre-vingt mais jamais gravés à l'époque, et finalisés pour l'occasion. Le son ici proposé ne devrait donc dérouter

personne, déroulant une formule fidèle en tout point aux riches heures de la germaine institution : du hard rock à refrain bien caréné ("Going Out With A Bang", "Rock'n'Roll Band"), de grandes ballades ("House Of Cards", "Gypsy Life"), un Klaus Meine en très bonne forme vocale malgré le poids des ans, des performances carrées, sans surprise. On note toutefois une tentative swinguante, "The Scratch", très rafraîchissante et hélas unique. A l'arrivée, ce "Return To Forever" tient la route, malgré quelques morceaux un peu en deçà des standards du groupe ("Rock My Car" ou la mièvre "We Built This House"), et aurait certainement gagné à les remplacer par certains titres *bonus*, comme "Dancing In The Moonlight" ou la brutale "Delirious", afin de densifier l'ensemble. Il y a là cependant de quoi contenter les fans les plus fidèles, qui ne devraient pas bouder leur plaisir à l'idée de retrouver sur scène, et notamment au Hellfest, leurs gladiateurs préférés.

★★★

JONATHAN WITT

Alabama Shakes

"Sound & Color"

ROUGH TRADE

Le nom faisant référence au classique du rock'n'roll "Alabama Shake" (Gene Summers, 1958) inspire le respect. Et qu'importe si, au moment de sa formation en 2011, les Shakes ne l'avaient jamais entendu ! Basés à Athens (Alabama), ils ont aimé Led Zeppelin, Motown ou Janis Joplin, toute la clique, ils font pourtant montre d'une originalité généralement difficile à atteindre pour les autres admirateurs de ces icônes. Pas étonnant qu'ils aient tapé dans l'oreille de Jack White (plusieurs références chez Third Man). Sous contrat avec Rough Trade en Europe, ils publient "Boys & Girls" en avril 2012. Est-ce l'ampleur du succès rencontré par ce premier album qui explique une attente de trois ans ? Si c'est le prix à payer pour obtenir une telle qualité, un tel niveau général, vive la patience et le perfectionnisme ! "Sound & Color" étonne et renverse, cartonne et bouleverse par son inventivité jamais stérile. Britanny Howard (chant, guitare) réalise la quadrature du cercle : travailler en finesse, avec un grand sens de la mélodie et une articulation parfaite, tout en restant soul et rock dans l'acception *americana* du terme : c'est de la dentelle mais c'est puissant. Elle a trouvé en Heath Fogg (guitare, chant) son pendant parfait, capable d'un rock

primitif, jouissif parce que brut ("The Greatest"). Supervisée par Blake Mills à Nashville, une prise de son très proche fait entendre la moindre nuance des peaux frappées par Steve Johnson ou des quatre cordes pincées par Zac Cockrell. Le cap du deuxième album, réputé difficile — oui, celui du 27e également — est ici franchi avec classe. Intensité, sens du détail, goût de l'aventure, les Alabama Shakes sont stylés. ★★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Disques français

Joseph d'Anvers

"Les Matins Blancs"

AT(H)OME

Joseph d'Anvers est un auteur doué qui a multiplié les collaborations et notamment travaillé pour Françoise Hardy, Bashung (trois chansons sur l'album "Bleu Pétrole") et Dick Rivers (tous les textes du méconnu "L'Homme Sans Age"). Son quatrième album depuis 2006 met en évidence cet aspect à travers son impact textuel et le souligne en faisant appel à Dominique A, Miossec et Lescop. De plus, ce nouvel essai (autoproduit après sa séparation d'avec le label Atmosphériques) joue la carte de la qualité en rassemblant bon nombre d'accompagnateurs de Daho, Bashung ou Daniel Darc, et les quatorze chansons proposées évoluent avec élégance entre ritournelle et ballade pop, en soignant les ambiances et en variant les optiques musicales, du

dépouillement intimiste aux interventions d'une section de cordes. Mais cet entregent artistique, qui se vérifie à travers les multiples projets d'un auteur/ compositeur recherché, ne saurait camoufler une réalité qui explique peut-être les variations de son univers musical depuis ses débuts (folk, electro-rock, chanson française et pop) : comme chanteur, il peine à s'imposer. Sa voix est agréable, surtout dans le registre de la confidence, mais ne sort pas du lot en affirmant une personnalité aisément reconnaissable. Malgré ses talents d'écriture, sa justesse vocale et sa culture musicale, Joseph d'Anvers donne ainsi l'impression de traquer son style au gré de multiples tâtonnements, emprunts et influences plus ou moins perceptibles. Et l'on guette en vain le morceau évident qui pourrait transformer cet essai sympathique en une authentique réussite et exposer l'homme de l'ombre en pleine lumière. ✪✪✪

H.M.

Little Bob Blues Bastards

"Howlin' "

DIXIE FROG

Fan de Howlin' Wolf, Roberto Piazza *alias* Little Bob grave une version de "You'll Be Mine" dès son premier album (1976). Quarante ans et des milliers de concerts plus tard, il persiste et signe avec "Howlin' ". Ceux qui suivent les cours du professeur Muddy Waters le savent, "The Blues Had A Baby And They Named It Rock And Roll". Le rock serait un bâtard du blues ? En partie, et c'est un héritage que revendique l'ancien *líder maximo* de la Story qui mène depuis 2012 une troupe de Bastards prêts à en découdre. Chez Bob, tout est affaire de fidélité. A une certaine musique, avant tout. Ainsi, dans ce deuxième disque des Bastards glisse-t-il "Apaches", clin d'œil au groupe avec lequel il s'est produit au Golf Drouot en 1965 ! Fidélité à ses complices, Gilles Mallet (guitare), Mickey Blow (harmonica), Bertrand Couloume (contrebasse) et Jérémie Piazza, le neveu (batterie). Il faut toujours se méfier des petits, ils ont tendance à compenser. Syndrome Bonaparte. N'étant pas militariste, Bob s'impose par la puissance de la voix et un engagement total dans son art, corps et âme. Il se met à nu dans des textes en anglais reflétant divers événements vécus ou dont il fut témoin comme "Sleeping In A Car" à propos d'une SDF

sur un parking de supermarché. C'est ça le blues ! Musicalement, le thème appelle parfois la délicatesse ("You Better Run", duo voix/ contrebasse), parfois le fracas ("Only Liars", déclaration de guerre à tous les dirigeants). Comme dans l'album précédent, Bob puise chez Captain Beefheart, autre adepte de Howlin' Wolf, exhumant "Zig Zag Wanderer". La recherche des racines va encore plus profond avec "The Blues Are Brewin' ", référence à Louis Armstrong et Billie Holiday. ✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Moriarty

"Epitaph"

AIR RYTMO/ L'AUTRE DISTRIBUTION

Après avoir célébré, dans un brillant essai de reprises, les grandes voix féminines du blues, Moriarty revient à son répertoire personnel, et la première impression est celle d'une véritable continuité. Dès l'ouverture énergique de ce quatrième album ("When I Ride"), on est happé par la voix puissante de la chanteuse et par le folk-rock inspiré de ses six petits camarades. Le groupe franco-américain a plongé dans ses archives pour récupérer des bribes de chansons qu'il a peaufinées tout au long d'une tournée de petites salles afin de les mener à maturation. La performance vocale d'une véritable blues woman (qui n'a rien à envier à ses illustres modèles) est relayée par une performance instrumentale tout aussi impressionnante. L'option acoustique

voisine avec l'option électrique au gré des circonstances, parfois même au sein d'un même morceau, et la production délicate de Renaud Letang ne s'interdit rien pour mettre en valeur la musicalité d'esthètes aussi à l'aise dans le dépouillement et la douceur ("Milena") que dans la charge exubérante ("Ginger Joe") : les différents morceaux affichent ainsi des couleurs variées, liées aux partis pris instrumentaux qui mettent ainsi en valeur l'harmonica ou le banjo sans craindre de sortir des sentiers battus. Alternant tempos lents et rapides, l'enchaînement des treize chansons fonctionne comme un ensemble fascinant et remet au goût du jour un folk-rock très roots d'inspiration mais également très en phase avec son époque. Preuve est faite : Moriarty est bien la tête de file du folk-rock en France et sa potion échappe aux frontières de l'Hexagone pour affirmer sa dimension internationale. ✪✪✪✪

H.M.

Izia

"La Vague"

BARCLAY/ UNIVERSAL

Certains y verront une évolution, d'autres un virage à cent quatre-vingts degrés. Une chose est sûre, Izia a changé. Pour un peu, on serait tenté de l'appeler *La Nouvelle Izia* tant elle s'est éloignée de ce rock lourd teinté de seventies qu'elle servait de sa voix puissante, telle une Janis Joplin du 21e siècle. D'ailleurs, avec le recul, après un premier album qui transpirait toute sa hargne, on avait pu sentir la limite de l'exercice avec le deuxième où elle paraissait déjà un peu à l'étroit. D'où, sans doute, cette nécessité de se remettre en question et de s'ouvrir à d'autres univers, les malaxer pour en ressortir sa propre identité. Il est question ici de pop, d'electro et, ce qui surprend tout de suite, c'est qu'elle ne chante plus du tout de la même manière. Oublié la puissance. On est ici dans un registre plus soft, lancinant, avec quelquefois de belles nuances mais avec cette sensation de s'être un peu éloigné de l'exceptionnel. L'autre nouveauté de taille, c'est qu'elle chante désormais en français. Plutôt que de s'entourer de quelques auteurs aguerris, elle a préféré écrire elle-même la plupart de ses textes. Pari risqué, d'autant plus que la majorité d'entre eux tournent souvent autour du même thème, les désirs et déboires amoureux d'une jeune femme de son âge.

Certes les mélodies fonctionnent, les arrangements sont soignés, la production imaginative. Les chansons réussissent d'ailleurs à s'imposer sans grande difficulté et certaines d'entre elles accrochent même sérieusement l'oreille ("Hey", "Tomber") mais l'ensemble laisse tout de même une drôle d'impression. Celle d'assister davantage à une mue en cours plutôt qu'à une véritable métamorphose. ✪✪

ERIC DECAUX

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Quelques moqueries

"Looking For Johnny"

"THE LEGEND OF JOHNNY THUNDERS"

Jungle

Pour peu qu'ils sachent se vêtir et qu'ils prennent beaucoup de drogues ou d'alcools forts, les Français ont toujours eu un penchant exagérément romantique (c'est dans leur nature, et il y a de quoi en être fier) pour les perdants dits *magnifiques*... Chet Baker, Nikki Sudden, Roland S Howard, Jeffrey Lee Pierce, Daniel Darc et leur favori absolu, Johnny Thunders. Johnny chantait assez mal, jouait toujours le même solo très basique, et n'était pas franchement un grand compositeur (son fait d'armes restera le fabuleux "You Can't Put Your Arms Around A Memory"). Sa discographie est une catastrophe à répétition. Mais il portait beau et, à la fin des années 70 tout comme au début des années 80, beaucoup le prenaient pour un héros insurpassable. Aujourd'hui, un film doit sortir sur son histoire désespérante, et un double CD restitue la musique du long métrage. Beaucoup de live, de démos et de choses sorties sur les nombreux pirates. On peut y voir le testament idéal de sa spirale *loser*.

Willy DeVille & Mink DeVille

"COLLECTED – 1976-2009"

Universal (import Gibert Joseph)

Pour peu qu'ils sachent se vêtir et prennent un peu de drogue, les Français ont toujours eu un faible exagérément romantique (c'est dans leur nature et il y a de quoi en être fier), pour les perdants dits *rétrogrades*... Dave Edmunds, Nick Lowe, Stray Cats, Flamin' Groovies, Barracudas, Prisoners, Alex Chilton et leur favori absolu, Willy DeVille, dont le premier album avec son groupe mythique, était sorti en 1977, année punk par excellence. A laquelle, manifestement, il ne collait pas. Près de quarante ans plus tard, c'est une évidence sans appel : ce que faisait Willy était génial. Il y avait, d'abord, ses goûts : le Brill Building, la tendance Spanish Harlem, le R&B, la soul, l'âme de New Orleans, Piaf et le blues originel. Il y avait ensuite sa voix, sidérante. Et puis, pour couronner le tout, sur les premiers albums mythiques ("Cabretta", "Return To Magenta", "Le Chat Bleu" et, dans une moindre mesure, "Coup De Grâce"), des musiciens parfaits et la production idéale de Jack Nitzsche, emballant le tout avec une grâce inouïe, et faisant sonner des guitares comme on en n'entendait jamais à l'époque, que ce soit chez les punks ou chez les dinosaures. Sur scène, c'était autre chose que Johnny Thunders, avec lequel il partageait pas mal de bonnes obsessions musicales, puis narcotiques. Il arrivait tel un d'Artagnan moderne, chantait comme un dieu, quel que soit son état ou son groupe, et mettait la salle à genoux qui partait après avoir allumé un cierge et prenait le métro avec des visions de velours pourpre sur tous les murs.
Et puis, Willy a tenté de vendre son âme contre le succès (production Mark Knopfler), s'est perdu puis s'est retrouvé, en solo, plus tard, dans les années 90. Le public s'est bêtement lassé alors que, on le découvre sur ce triple CD réunissant titres de Mink DeVille, puis de lui en solo, ainsi que toutes sortes de raretés (dont des trucs jamais sortis en CD réalisés pour le film "Cruising" avec Pacino, ainsi qu'un duo avec Brenda Lee) souvent splendides, en réalité, il n'a cessé de

graver des choses bouleversantes.
On eut aimé un coffret à la hauteur de sa splendeur, c'est hélas un stagiaire qui a concocté une pochette bas de gamme. Pour le contenu, foutrement remasterisé, c'est une cathédrale : "Little Girl", "Just To Walk This Little Girl Home", "Spanish Stroll", "Savoir Faire", "This Must Be The Night", "Mixed Up, Shook Up Girl", "Just Your Friends", "Heaven Stood Still", "Maybe Tomorrow", etc. Pour une fois, le mot tant galvaudé de *classe* a un sens et une justification. Son œuvre est en fait tout ce que Springsteen aurait rêvé de faire ; mais pour cela, il fallait accepter de foncer dans le mur.

John Cale

"CHURCH OF ANTHRAX"

Columbia/ Esoteric (import Gibert Joseph)

"HELEN OF TROY"

Culture Factory (import Gibert Joseph)

Les années 70... Quelle décennie pour John Cale... Entre son travail pour Nico ("The Marble Index", "Desert Shore") et ses propres albums solo après son éviction du Velvet Underground, l'œuvre qu'il a laissée ces années-là force le respect. Pour sa propre production, le Gallois a sorti d'une part deux disques relativement expérimentaux, "The Academy In Peril" et "Church Of Anthrax". Ce dernier, réalisé avec Terry Riley en 1971, est un album majoritairement instrumental, qui s'écoute facilement, et sonne presque comme du jazz ambiant, cherchant un équilibre périlleux entre musique contemporaine et rock. Pas toujours concluant, mais souvent superbe ("The Hall Of Mirrors In The Palace Of Versailles", "Church Of Anthrax"), il est à recommander aux fans. Avec "Helen Of Troy", c'est une autre histoire : le disque est l'un de ses meilleurs. Parce que "Paris 1919" ne devrait pas être l'arbre cachant la forêt, étant lui-même sorti trois ans seulement après "Vintage Violence", son premier et splendide album en solo. "Helen Of Troy", lui, est le dernier de la période Island, après les excellents "Fear" et "Slow Dazzle".
On trouve sur l'album Chris Spedding, Brian Eno, Phil Collins sur quelques titres, et des arrangements de cordes et de chœurs par Robert Kirby en personne. On y trouve surtout certaines de ses chansons les plus hallucinantes : "Engine", "Save Us" et surtout, les deux diamants bruts invraisemblables que sont "Cable Hogue" et "I Keep A Close Watch", rejoignant le corpus très impressionnant des *très grandes ballades* de John Cale ("Big White Cloud", etc), un art dans lequel il excellait. Le disque s'achève avec le merveilleux "Coral Moon", montrant clairement les immenses qualités mélodiques de Cale, nettement plus développées que celles de son vieux collègue Lou Reed qui aura, lui, passé près de trois décennies à labourer la même suite de trois ou quatre accords.
"Helen Of Troy" reste donc comme l'un des grands chefs-d'œuvre des seventies. La réédition est basique, sans livret, mais propose, comme toujours avec Culture Factory, un mastering irréprochable.

Big Star

"KEEP AN EYE ON THE SKY"

Rhino

Réédition à prix économique d'un coffret paru en 2009 — il était au format 45 tours, il ressemble désormais à un quadruple CD et avait été détaillé dans ces pages — "Keep An Eye On The Sky" réunit tout ce que Big Star a enregistré officiellement, ainsi que des prises inédites, quelques titres de Chris Bell en solo, et des choses datant d'avant la naissance du groupe. On ne reviendra pas sur la beauté de cette musique, ici génialement remasterisée *("I never travel far without a little Big Star"*, chantait Westerberg chez les Replacements).
On peut, en revanche, souligner le côté impraticable de ce coffret : à moins de programmer son lecteur, chacun est obligé de s'enfiler les différentes prises, démos, etc, avant d'entendre les versions définitives de ces chefs-d'œuvre que sont "The Ballad Of El Goodo", "September Gurls", "Big Black

Car", "Holocaust", "Stroke It Noel", "O My Soul", "Back Of A Car", "Jesus Christ", "Night Time", "Dream Lover", "Kanga Roo" et tant d'autres, ce qui est assez lassant, voire irritant : pourquoi ne pas réunir, chronologiquement, sur un CD, tous les inédits, démos et prises alternatives ? Le quatrième CD montre le groupe live à Memphis : intéressant pour les fans. Le son des studios Ardent de Memphis ainsi que le génie des sorciers Terry Manning et Jim Dickinson n'ont jamais sonné aussi splendidement. Quant à ce groupe, capable de passer du rock and roll le plus sauvage à la ballade la plus déliquescente, on ignore toujours comment il a pu être aussi génial et aussi peu reconnu. Amen.

The Box Tops

"THE ORIGINAL ALBUMS 1967-1969"

Raven (import Gibert Joseph)

On avait acheté tout ça en vinyle chez Michel, du Rideau de Fer (paix à son âme), au-dessus de Château Rouge (75018 Paris), qui trouvait que Big Star, c'était *"un peu pour les filles"*. Le génie de Big Star ne devrait pas faire oublier la beauté du premier groupe de Chilton : les Box Tops ont illuminé le firmament blue-eyed soul à Memphis quelques années plus tôt. Et leurs quatre albums, "The Letter - Neon Baby", "Cry Like A Baby", "Non Stop" et "Dimensions" n'étant jusqu'ici sortis qu'individuellement chez Sundazed, les curieux devaient dépenser une petite fortune (d'autant que les disques en question étaient très courts) pour se procurer l'ensemble. Voici l'ensemble en un double CD (agrémenté des singles) sérieusement masterisé, avec livret impeccable, à prix plus que décent. Ce qui frappe, naturellement, pour les fans de Big Star, c'est l'évolution de la voix : ici, un Chilton de moins de vingt ans chante comme Rod Stewart en version baryton, alors que chez Big Star, il allait déployer ce chant cristallin d'une clarté absolue. Enroué, soul à tendance dynamite, il rend les Box Tops incontournables pour les amateurs de merveilles sudistes version Memphis. Le répertoire est monstrueux : "I'm Your Puppet", "Trains & Boats & Planes", "Cry Like A Baby", "Weeping Anaelah" (plus tard repris par Nick Cave), "The Letter", "People Gonna Talk", "You Keep Me Hanging On", "I Shall Be Released", et d'autres enchantements signés Mickey Newbury, Bobby Womack ou Oldham/ Penn. La production est signée Dan Penn, le tout est enregistré chez American, le studio mythique. Il y a des cordes, des cuivres, de la guitare sitar comme c'était à la mode, et des arrangements grandioses. De temps en temps, Alex compose. Il apprend, avant de sortir, un an plus tard, chez Big Star (voir ci-dessus), ses grands classiques. L'apprentissage est fascinant : même la version de "Whiter Shade Of Pale" est un rêve. C'est dire.

Annie Philippe

"SENSATIONNEL ! YE-YE BONBONS 1965-1968"

Ace

On peut lire son excellente interview dans le dernier numéro, particulièrement réussi, de Schnock. Annie Philippe, dont la voix très cuivrée n'est pas sans rappeler celle de France Gall, a enregistré quelques jolies choses dans les sixties, se distinguant de ses concurrents par son refus de massacrer en VF les morceaux anglo-saxons du moment. On trouve à boire et à manger ici entre joliesses pop ("C'est La Mode", "Plus Rien") et variété hors sujet dans ces pages. Certains de ces titres ont été écrits par Guy Marchand ou Bashung et Jean-Claude Vannier arrange "Bonjour, Bonsoir Et Au Revoir". Charmant.

The Truth

"WHO'S WRONG ? MOD BEDLAM 1965-1969"

RPM (import Gibert Joseph)

Frank Aiello et Steve Jameson étaient au début des sixties de jeunes mods amis de Mark Feld (Bolan) et ont enregistré plus tard sous l'appellation The Truth quelques mignonnes bricoles, d'abord dans le genre prisé par les modernists de leurs temps (R&B puis dérive freakbeat) avant, comme beaucoup d'autres, de se rapprocher d'une pop orchestrale typique du genre anglais, d'un gentil psychédélisme ou d'un folk-rock à la mode. Les premiers titres ("Baby You've Got It", "Who's Wrong", "Baby Don't You Know") sont des petites perles dans le genre Swinging London, plus tard, les reprises de "Girl" des Beatles, "Jingle

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

À l'occasion du

DISQUAIRE DAY

18 AVRIL. 2015

découvrez une sélection de vinyles en éditions limitées et des showcases au 34, boulevard Saint-Michel à PARIS

14h30 Black Strobe

15h30 Twin Arrows

16h30 The Last Embrace

17h30 JB Moonshiner

18h30 Les Olivensteins

Et au 15, boulevard Barbès à Paris

15h30 Mother of two

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye • Orgeval
Poitiers • Montpellier • Chalon-sur-Saône • Toulouse • Lyon • Vaulx-en-Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Jangle" des Troggs, de "I Go To Sleep" des Kinks ou de "Walk Away Renee" (The Left Banke) sont peut-être moins essentielles, même si celles de "Hey Gip" de Donovan ou de "I Can't Make It Alone" de Goffin et King font de sacrées étincelles.

Pretenders

"PRETENDERS II", "LEARNING TO CRAWL"

Rhino (import Gibert Joseph)

Après le triomphe, en 1980, d'un premier album resplendissant porté par un tube surpuissant, le deuxième album des Pretenders fut moins pétaradant. On ne voit pas trop comment, en un an seulement, le groupe de Chrissie Hynde pouvait sortir des chansons aussi bonnes que sur son premier essai, et c'est donc le songwriting qui baisse ici d'un cran. "The Adultress", "Bad Boys Get

Spanked", "Talk Of The Town", "Message Of Love" (une mignonne copie de "Watcha Gonna Do About It" des Small Faces) sont de bons morceaux typiques de leur époque, mais ne rivalisent pas avec le meilleur de ce premier album parfait. Restent tout de même la voix de Chrissie, les guitares folles de James Honeyman-Scott, et deux merveilles monstrueuses : "Pack It Up" et "Day After Day", sur lesquels Chrissie est une reine. Dommage pour le reggae pourri ("Waste Not Want Not", la ballade moche ("I Go To Sleep")... Lorsque sort "Learning To Crawl" en 1984, c'est un accouchement dans la douleur, et ce n'est plus le même groupe : James Honeyman-Scott et Pete Farndon sont morts par overdose, et le nouveau guitariste, quoique compétent, ne rivalise pas en inventivité avec son prédécesseur. Peu importe, l'album s'ouvre avec un nouveau tube implacable, "Middle Of The Road" et remet les Pretenders dans la course. Plus mainstream, le disque offre quelques belles chansons ("Back On The Chain Gang", "Watching The Clothes", "Show Me"), un rockabilly amusant ("Thumbelina"), une ballade FM ("Thin Line Between Love And Hate") et surtout, la perle ultime, peut-être l'une des plus belles choses que la Hynde ait jamais chantées, ce "2000 Miles" féerique évoquant Noël, qui pourrait bien être dédié aux deux musiciens décédés de son propre groupe. C'est sublime... Ces deux rééditions, comme celle du premier album, sont proposées en coffret de deux CD (album, live, démos) et un DVD (clips, apparitions télé). Tout de même, cette Chrissie, quelle voix...

Jimmy Holiday

"SPREAD YOUR LOVE – THE COMPLETE MINIT SINGLES 1966-1970"

Kent (import Gibert Joseph)

Dans un monde normal, son tube renversant "The Turning Point" aurait dû en faire l'une des plus grandes stars de la soul. Ses chansons ont été reprises par Ray Charles, Jerry Lee Lewis, Ry Cooder, Bobby Womack ou James Brown mais rien n'y fait : Jimmy Holiday reste l'idole de quelques mods amateurs de soul, et c'est à peu près tout. Et toc, voici que Ace sort une compilation vingt-six titres enregistrés dans la seconde partie des sixties, et cette fois-ci, il devrait être évident que le génie du chanteur et compositeur ne compte que peu de

concurrents. Les autres découvriront qu'il y a beaucoup de monuments en plus du classique "The Turning Point" que beaucoup d'entre nous avons écouté près d'un million de fois. Essentiel.

Richard Hawley

"COLES CORNER"

Setanta (import Gibert Joseph)

Il y a quelques numéros, nous avions évoqué dans ces pages la beauté transcendantale des trois premiers albums de Richard Hawley... Le quatrième, arrivé en 2005, parvenait à faire encore plus fort. "Coles Corner", chef-d'œuvre mélancolique, voyait le crooner signer une collection de onze morceaux renversants fonctionnant toujours sur le même principe : des ballades, voire des berceuses vaguement fifties ("Who's Gonna Shoe Your Pretty Little Feat ?") délicatement ouvragées à écouter entre minuit et quatre heures du matin. Avec "Darlin' Wait For Me", "Born

Under A Bad Sign", "Tonight", "(Wading Through) The Waters Of My Time", ou le dernier morceau, un instrumental idéalement titré "Last Orders", c'est la rêverie assurée. Avec le morceau "The Ocean", c'est carrément le décollage garanti. On a rarement entendu quelque chose d'aussi beau. D'ailleurs, Richard Hawley, dernier des romantiques, ne parviendra qu'une fois à atteindre ces sommets à nouveau. Ce sera quatre ans plus tard, avec le démentiel "Truelove's Gutter".

Lewis Baloue

"ROMANTIC TIMES"

Light In The Attic

Ils en ont trouvé un autre ! Les pervers de Light In The Attic avaient exhumé d'une poubelle le premier album mystérieux de Lewis ("L'Amour"), il ont finalement trouvé la suite et ont

découvert que le chanteur mystérieux faisant passer Roger Moore pour Charles Bronson se faisait en réalité appeler Lewis Baloue (il était, pourtant, né Randall A Wulff). Ce deuxième album est aussi halluciné que le premier : c'est un Bryan Ferry éthéré, en pleine rêverie : sur le premier morceau, "We Danced All Night", il détourne carrément "Stranger In The Night". Sur le suivant, "Bon Voyage", il pastiche tellement l'ancien chanteur de Roxy qu'on se demande s'il l'a déjà entendu pour oser faire une chose pareille. Pour le reste, ce sont des boîtes à rythme de hall d'hôtel mandchourien, des synthés entendus la dernière fois dans des boîtes à putes thaïlandaises au XXe siècle, et des chansons flippantes qui rendraient sinistres les passages les plus monstrueux des films de David Lynch. Parfois, Lewis rit, parfois il sanglote et pousse son vibrato jusqu'à l'hôpital psychiatrique. Sorti en 1985, "Romantic Times" a certainement dû détonner avec Billy Idol. Quelle histoire.

The Three O'Clock

"THE HIDDEN WORLD REVEALED"

Omnivoire (import Gibert Joseph)

Dans le manège enchanté du Paisley Underground ayant remué la Californie au milieu des années 80 (Rain Parade, Bangles du début, True West, Green On Red, Dream Syndicate, Long Ryders, etc), les Three O'Clock (anciens Salvation Army, et premiers à utiliser l'expression *paisley underground*) étaient les plus pop, ce qui leur valut quelques moqueries de la part de leurs confrères. Pour les amateurs de cette scène inspirée, une réédition compile les raretés du groupe de Michael Quercio, finalement plus proche, d'un point de vue musical, du mod revival londonien que du travail de ses concurrents, nettement plus fascinés par Neil Young et le Velvet Underground. Une reprise amusante de "Lucifer Sam" du Floyd période Barrett montre clairement les influences anglophiles.

Kas Product

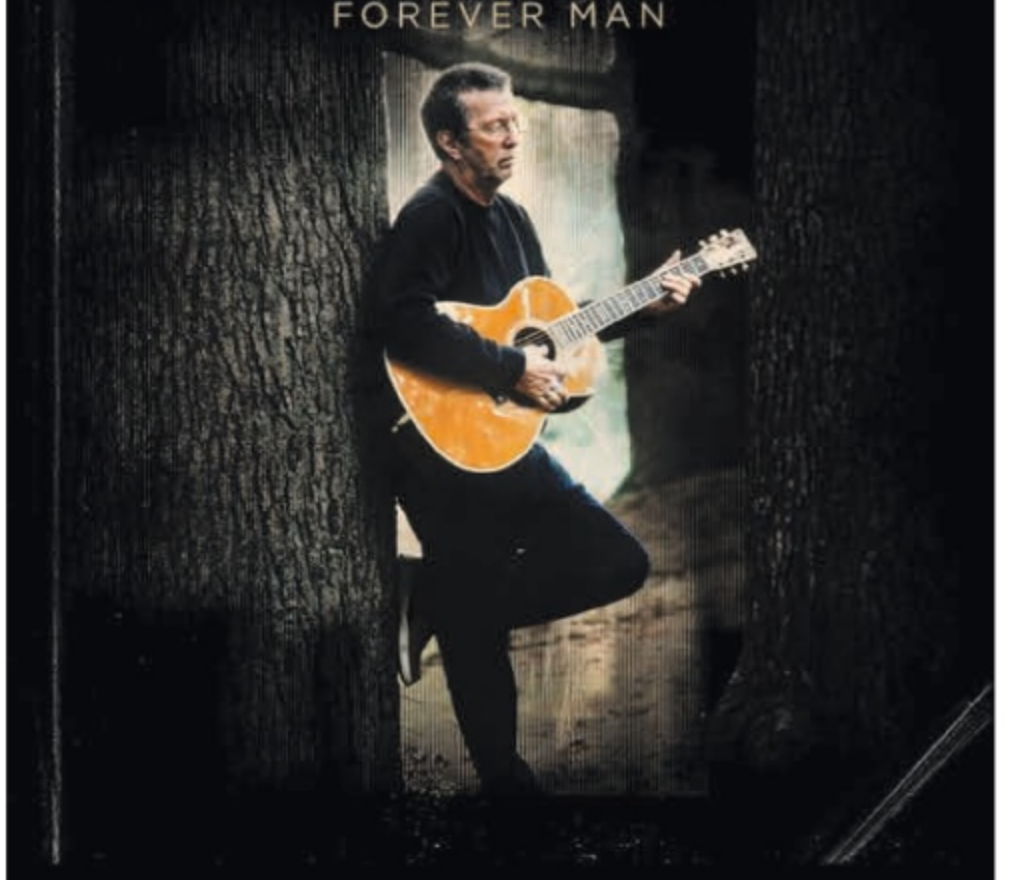
"EGO EYE"

More Over/ Rue Stendhal

Après les années froides de "Try Out" (1982) et "By Pass" (1983), Kas Product éclaire vaguement sa chambre noire en 1987, alors que la cold wave est désormais un vieux souvenir, le temps de "Ego Eye", album réédité pour la première fois. La voix de Mona Soyoc est une fois de plus somptueuse, et les compositions réalisées avec son complice Spatsz sont plus que correctes. La production, elle, a terriblement vieilli. A leur décharge, en 1987, c'était franchement l'horreur.

ERIC CLAPTON
FOREVER MAN

BEST OF
51 TITRES SUR 3CD
Une sélection unique de titres
studio & live + un CD 100% Blues



Inclus des duos avec B.B King et J.J. Cale,
des titres récompensés par plusieurs Grammy® Awards ("Change The World", "Tears In Heaven", "Bad Love") et des compositions tirées des célèbres albums From The Cradle et Unplugged

ÉGALEMENT DISPONIBLE
EN ÉDITION 2CD ET DIGITAL

SORTIE LE 18 MAI

RFM
LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE

Groupes hard rock, groupes cultes

BLACKFOOT

Venu de Floride comme Lynyrd Skynyrd, Blackfoot demeure l'un des meilleurs ambassadeurs du rock sudiste de la fin des seventies. Il était constitué d'authentiques descendants d'Indiens d'Amérique, des guerriers du riff qui ont conquis leurs lauriers à la force du poignet, sans jamais abandonner.

Blackfoot prend sa source à Jacksonville, en Floride. En 1969, un ombrageux fan de Paul Rodgers nommé Ricky Medlocke se lie, au détour d'un concert, avec le marteleur Jakson Spires. Le premier a des origines sioux, le second est Cherokee, le courant passe. Les deux rockers recrutent l'intimidant Charlie Hargrett à la guitare puis le bassiste Greg T Walker (Indien lui aussi) et l'organiste DeWitt Gibbs pour devenir Hammer. L'attelage se fait la main en reprenant, tous les soirs pendant des heures, des classiques de Deep Purple ou Uriah Heep dans un bar à strip-tease. Aguiché par une marchande de rêve envoyée par CBS, le robuste quintette fait un passage catastrophique par New York. Pire, le vénérable label propose à nos loustics de coucher sur bande le récent tube pop "Candida" (signé Dawn à l'origine), d'une mièvrerie totale. C'en est trop pour Ricky, qui décide de mettre les voiles vers le New Jersey. Là-bas, le désormais quartette — Gibbs a quitté la galère — devient Blackfoot. L'impétueux Medlocke décide alors de claquer la porte pour se retrouver, grâce à Allen Collins, à tenir les fûts pour Lynyrd Skynyrd. En 1973, lassé de ses baguettes, Ricky retrouve Jak et Charlie. Blackfoot enregistre alors enfin son premier album, "No Reservations", aux prestigieux studios Muscle Shoals. Celui-ci dévoile un southern rock de belle facture, encore marqué par Lynyrd Skynyrd — "Stars" et "I Stand Alone" rappellent respectivement "Simple Man" et "Freebird" — avec une certaine imagerie western : défense des Indiens d'Amérique ("Indian World"), évocation des trains à vapeur...

Les deux bretteurs y sont véloces, fluides, la rythmique solide, mais la voix de Ricky, plutôt neutre, n'a pas encore ce grain râpeux qui fera tout son charme. Le disque est bon, mais Island se concentre alors sur la promotion de Bob Marley. Les ventes s'en ressentent et Blackfoot change de label pour un deuxième opus au ton plus dur, "Flying High", qui n'obtient pas plus de reconnaissance malgré de très bons morceaux comme "Madness" ou "Island Of Life".
Dépité, Blackfoot gagne sa croûte à la dure, ferraillant aux côtés de Spooky Tooth, Mountain et Lynyrd Skynyrd. Grâce à un concert calé à la dernière minute, Ricky Medlocke, invité par Ronnie Van Zant dans son avion personnel, échappe ainsi de peu au funeste crash aérien qui a décimé la légende sudiste... Heureusement, la chance tourne. Après avoir assuré la première partie des Brownsville Station, Blackfoot rencontre leur producteur et manager Al Nalli. Ce dernier supervise en 1979 la minutieuse confection de "Strikes". Opus de très grande qualité, qui s'écoule à plus de cinq cent mille exemplaires. Il faut dire que son heavy rock finement ciselé regorge de feeling, avec notamment une reprise musclée de "Wishing Well", le blues-rock magistral de "Train Train" (introduite par l'harmonica du grand-père de Ricky, Shorty Medlocke) et une ballade d'exception, "Highway Song", ornée d'un épique solo final en forme de cavalcade. Par l'odeur des dollars alléché, le label presse le groupe de fournir une suite. Les musiciens ont alors déménagé à Ann Arbor et subissent l'influence de la Rock City. Il en résulte le ravageur "Tomcattin' " qui démontre, entre deux brûlantes piles de riffs, que Blackfoot sait aussi trousser des refrains accrocheurs ("On The Run", "Gimme, Gimme, Gimme"). Une interminable tournée de près de deux ans s'ensuit alors, entre groupies et Jack Daniel's, après quoi Ricky et Jak s'échappent au Mexique boire de la tequila au soleil. Régénérés, ils s'attellent à la production de l'excellent "Marauder" qui affiche de clairs penchants zeppeliniens — "Dry County" repique même le riff de "Sick Again" — et comporte également un irrésistible boogie ("Rattlesnake Rock 'N' Roller") ainsi que "Too Hard Too Handle" et ses trompettes mariachi. En 1982, Blackfoot est au sommet, mais connaît plus de popularité en Europe que chez lui. C'est donc en Angleterre que le groupe capte, grâce au studio mobile des Rolling Stones, quelques-unes de ses incendiaires prestations. Elles permettront d'assembler le très grand "Highway Song Live", synthèse parfaite à la sidérante puissance sonore. Las, pendant le mixage, le grand-père Shorty décède. Très affecté, Ricky vit reclus pendant un mois entier. Parallèlement, les managers américains de Blackfoot suggèrent un tournant FM. L'ex-Uriah Heep Ken Hensley est donc engagé aux synthétiseurs et participe au décevant "Siogo", lisse et commercial. Ricky a la tête ailleurs et, après un ultime et insipide effort ("Vertical Smiles"), la séparation a lieu. Notre homme poursuivra une riche carrière, avec un autre Blackfoot à la fin des années quatre-vingt et Lynyrd Skynyrd.

LIVE MUSIC

BIKE SHOW

2015

MORZINE

11 - 14 JUILLET

HARLEY-DAYS

AN EVENING WITH

TOTO

BETH HART

JOAN OV ARC - RIVAL SONS - SOFAÏ

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

DEMO RIDE

EXPOSANTS

SPIRIT OF EAGLE ANNECY - FRANCE

Fender

Harley-Davidson Financial Services

MAG Freeway

VERYSHOW Productions

Y and Co.

Road Trip Factory

pepsi

ROCK & FOLK LA VIE EN ROCK

MORZINE AVORIAZ Portes du Soleil

RTL2 LE SON POP-ROCK

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Excellent timing

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

ERIC BURDON & THE ANIMALS
"Winds Of Change", "The Twain Shall Meet"
Sundazed

1966 : The Animals n'existent plus. Chas Chandler s'est reconverti manager, Alan Price a abandonné le navire et après divers tâtonnements, Eric Burdon décide de quitter l'Angleterre pour former une nouvelle version des Animals à San Francisco. "Winds Of Change" (1967) et "The Twain Shall Meet" (1968), les deux premiers albums des New Animals sont des disques attachants où Burdon, à peine remis de ses premières expériences psychédéliques, se révèle d'une confondante naïveté ("Yes, I Am Experienced") mais d'un enthousiasme contagieux. "Winds Of Change" est sans doute le meilleur de ces deux disques, avec sa reprise de "Paint It Black", et ses superbes ballades ("San Franciscan Nights", "Good Times").

ANNIE PHILIPPE
"Sensationnel ! Yé-Yé Bonbons 1965-1968"
Ace

Ah, les yé-yés. L'explosion pop qui eut lieu en France au milieu des années 60 a laissé sur le carreau des dizaines de chanteuses lâchées par les maisons de disques quand le succès n'était pas au rendez-vous. Parmi elles, certaines sont passées à la postérité pour la qualité de leur catalogue, telles Jacqueline Taïeb, Gillian Hills, Clothilde ou encore Annie Philippe dont les EP viennent d'être compilés par Ace. La version sur vinyle rouge vermillon de cette anthologie de chansons pop aux arrangements superbes ("Pas De Taxi") ne possède que 12 morceaux (contre 24 pour le CD), mais s'avère cohérente et sans déchet.

KEVIN AYERS
"Joy Of A Toy"
Music On Vinyl

Kevin Ayers est un monument du rock psychédélique anglais, un doux rêveur qui entre 1969 et 1973 a publié un corpus de chansons exemplaire. "Joy Of A Toy", son premier album solo après avoir quitté Soft Machine, est une de ses œuvres les plus abouties. Alors que Vinilisssimo en avait produit en 2012 une version fort décente, Music On Vinyl réédite ce disque empli de pépites ("Lady Rachel", "Girl On A Swing") avec une pochette aux couleurs délavées et un son issu des masters numériques de 2004. On apprécie de revoir le disque en rayon, mais on attend toujours la réédition idéale des œuvres de Kevin Ayers.

BROADCAST
"Work And Non Work", "The Noise Made By People", "Haha Sound", "Tender Buttons", "The Future Crayon", "Investigate Witch Cults Of The Radio Age"
Warp

Le timing est excellent : alors que Jacco Gardner vient de composer un album fortement influencé par les instrumentaux sophistiqués de Broadcast — il a même employé Julian House, l'artiste qui concevait leurs pochettes pour celle d' "Hypnophobia" — voici que sont réédités tous les (excellents) albums de ces aventuriers de la pop électronique, ainsi que leur collaboration avec Focus Group. Depuis le décès de Trish Keenan en 2011, la cote des vinyles du groupe de Bristol (épuisés depuis longtemps) avait grimpé en flèche (ils se négociaient pour une centaine d'euros). Cette réédition devrait modérer cette inflation (ou pas), d'autant que chaque disque se trouve augmenté d'un magnifique livret inédit.

Q 65
"Revolution"
Music On Vinyl

Les Q 65, un des plus grands groupes hollandais de tous les temps, possédaient en 1965 une hargne qu'on ne trouvait guère que chez les Pretty Things en Angleterre. Leur vision du rock'n'roll et du R&B était radicale, ce qui leur valut moult ennuis et leur vaut aujourd'hui une réputation de *proto punks*. "Revolution", leur premier album, possède quelques-uns de leurs tubes garage ("The Life I Live") ainsi que plusieurs reprises bien senties ("I'm A Man"). Ici Music On Vinyl a fait le boulot : l'album est réédité sur vinyle rouge et la pochette en relief est absolument magnifique, d'autant que le texte qui figure au dos est 100 % fidèle à l'original avec ses textes en hollandais.

JUSTIN LOVE
"Rockola"
Mono-Tone

Album obscur publié en 1984, "Rockola" de Justin Love est une étrangeté considérée comme culte dans certains milieux. On le comprend : guitariste et chanteur connu précédemment sous le nom de Justin Trouble, Love traînait à New York avec Johnny Thunders avec qui il partageait une certaine idée de l'esthétique rock'n'roll, assurant régulièrement les premières parties des Heartbreakers au Max's Kansas City. "Rockola" est un disque de power pop au romantisme urbain, un disque de loser magnifique qui possède quelques morceaux formidables ("No Question").

Nouveautés

REATARD RECORDS AND FRIENDS
"Blood Visions"
Reatard

Cinq ans après sa mort, la crème de la scène garage française rend hommage à Jay Reatard avec un album où chaque groupe reprend un morceau de "Blood Visions", le premier album solo du punk de Memphis. On retrouve avec plaisir quelques combos familiers de cette rubrique (Kaviar Special, Combomatix, Sapin, Volage, Dusty Mush...) et au-delà de la qualité du projet, ce disque est avant tout une belle photographie de la scène garage hexagonale actuelle.

STEEPLE REMOVE
"Position Normal"
Gonzai

Après la superbe réédition de Marie Et Les Garçons, Gonzai joue la carte électronique pour sa première publication d'un groupe actuel. Steeple Remove, groupe rouennais qui a pris krautrock en LV1 au collège et parle aujourd'hui couramment ce langage musical, développe ici un rock psychédélique teinté d'électronique qui plonge l'auditeur dans un bain de science-fiction un peu rétro ("Mirrors"). Entre post-rock ("Unclean") et kraut ("Sunshine"), le groupe se montre convaincant.

DEAD HORSE ONE
"Without Love We Perish"
Dead Bees/ La Face Cachée

Découverte tardive mais ô combien précieuse : Dead Horse One, groupe shoegaze venu de Valence, impressionne avec son premier album. Produit par Mark Gardener de Ride, "Without Love We Perish" est une merveille de pop psychédélique vaporeuse. Les mélodies douces chantées en chœur s'égrènent lentement sur fond d'arpèges carillonnants ("I Love My Man", "Be By My Side") tandis que des murs de guitares donnent une couleur nineties à l'ensemble. On prend.

PARQUET COURTS
"Live At Third Man"
Third Man

Enregistrer un disque live chez Third Man, c'est un peu une consécration pour un jeune groupe. Jack White ne s'est jamais trompé sur ceux qu'il a enregistrés chez lui et son catalogue d'albums live témoigne d'un certain flair. Les Parquet Courts sont les derniers en date à avoir reçu l'adoubement du patron et proposent ici une performance intense (faite de morceaux essentiellement tirés de "Sunbathing Animal").

45 tours

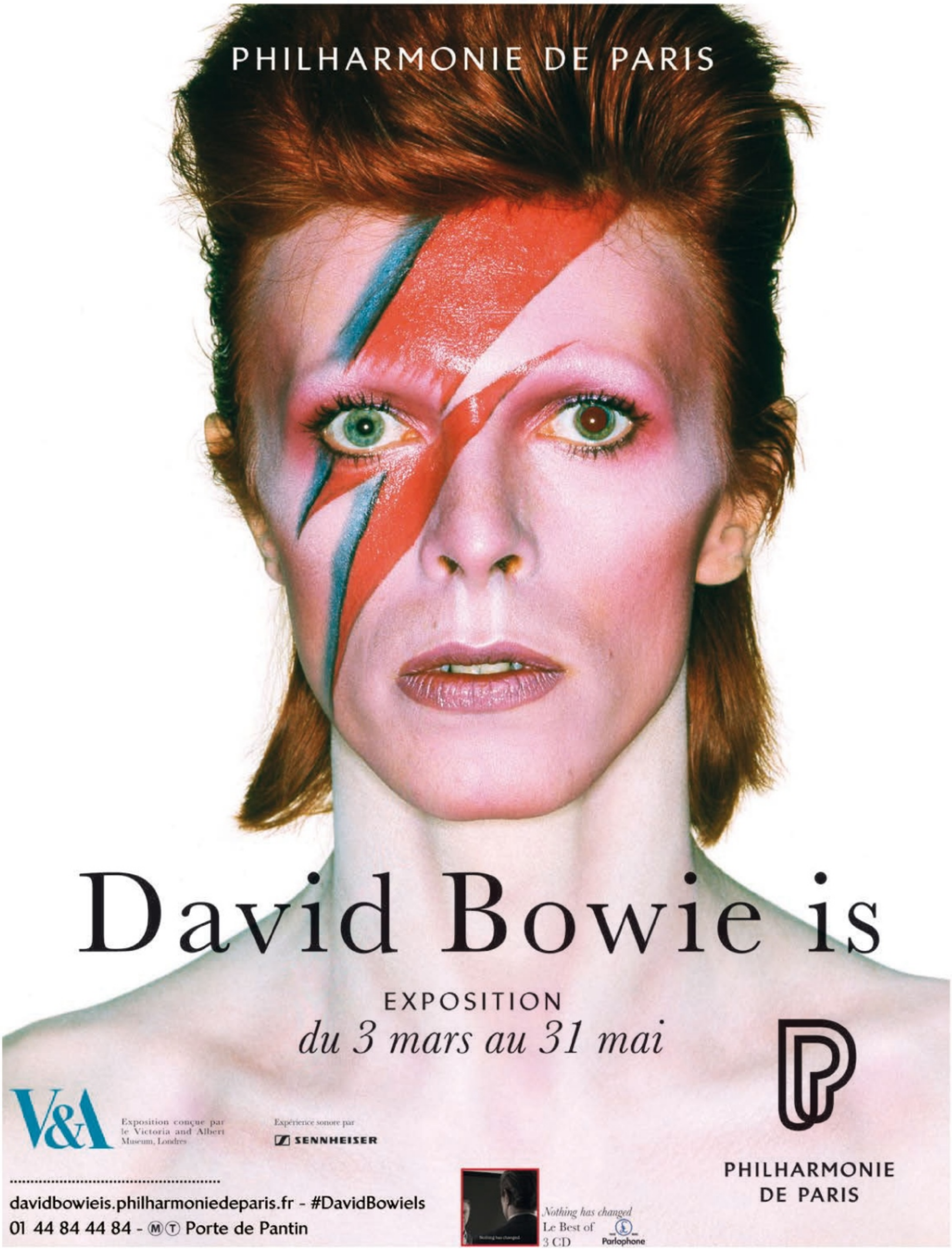
THE ROCKIN' RACES !! COLLECTION
"Episode 04"
Banana Juice

Le quatrième volet des *Rockin' Races* — série de singles publiés depuis 2014 qui rend hommage au dessin animé "Wacky Races" ("Les Fous Du Volant") — vient d'arriver. Les précédents volumes étaient d'un excellent niveau (avec Hipbone Slim, King Automatic, Powersolo), le nouveau est encore une fois excellent. Mention spéciale au morceau des remarquables Madcaps, dont le premier album sort ces jours-ci.

THE SLIT PLASTERS
"Quick Dynamite Party !"
Chorizoloco

Il arrive comme ça qu'un disque arrivé à la rédaction et posé en milieu de pile nous scotche sur notre siège sans prévenir. C'est le cas de ce single des Slit Plasters, groupe punk de Nancy dont le titre "The Dung Fly" est une merveille de simplicité garage et de morgue rock'n'roll. Un groupe à suivre. ❑

Photo Bruno Berbessou


PHILHARMONIE DE PARIS
David Bowie is
EXPOSITION
du 3 mars au 31 mai
V&A
Exposition conçue par le Victoria and Albert Museum, Londres
Expérience sonore par
SENNHEISER
PHILHARMONIE DE PARIS
davidbowieis.philharmoniedeparis.fr - #DavidBowiels
01 44 84 44 84 - Ⓜ Ⓣ Porte de Pantin
Nothing has changed
Le Best of
3 CD
Parlophone
Photo by Brian Duffy, 1973 © Duffy Archive & The David Bowie Archive - Licences ES : 1-1041530-2-041546-3-1041547

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Irréprochable

HUMBLE PIE

"Humble Pie" *A&M*

PREMIERE PARUTION JUILLET 1970

Autant prévenir le lecteur : nous serons ici d'une très grande partialité. Ce disque, sous pochette gaufrée immaculée, signée du décadent Aubrey Beardsley (1872-1898), est notre intime secret depuis sa sortie, voilà plus de quarante ans.
C'est un projet unique, peut-être ce qui se rapproche le plus de *l'album parfait*. Dès l'ouverture (nappes d'orgue Hammond et charley cinglée) on sent que la musique ici sera choyée, chérie, traitée avec amour et respect. Comme Blind Faith, Humble Pie est un supergroupe. Steve Marriott est un chanteur époustouflant. Comment un si petit bonhomme pouvait-il cacher une si immense voix ? Jimmy Page ne s'y était pas trompé, qui avait pensé à ce hurleur pour Led Zeppelin... Marriott est accompagné par Peter Frampton (guitare solo et voix), Jerry Shirley (batterie, 17 ans) et Greg Ridley (basse). Ces hommes viennent de groupes passionnants (The Herd, Spooky Tooth, Small Faces). Ce sont tous des rockers d'élite.
L'album offre la reprise d'un classique de Willie Dixon, ce "I'm Ready" que tous les groupes anglais (et Eric Burdon) remanient alors sans vergogne. Cette version est fondue dans un projet huit titres, quatre par face. L'assemblage choisi par le groupe est remarquable : hard rock, folk, blues, ballades, une touche de country. Les morceaux parlent de sexe (sans forfanterie), d'herbe et de vin. La cocaïne (qui vampirisera le groupe et transformera ses musiciens en gladiateurs à boogie lourd, puis en *rats des rues*) n'a pas encore fait son apparition. Musique du bonheur épanoui, musique de la joie.
Ce disque est le troisième du groupe. Sur les deux premiers, pour la compagnie Immediate, il avait joué le jeu de la fin des sixties, proposant un ensemble de chansons lumineuses, sans doute trop rapidement enregistrées. La lourdeur n'est pas encore là, qui fait défaut à toute la pop de l'époque.
Quand Immediate fait faillite fin 1969, Andrew Oldham rend le contrat au Pie, la mort dans l'âme. Steve Marriott en tire une chanson : "Theme From Skint (See You Later Liquidator)".
Puis le groupe signe avec un manager américain, Dee Anthony. La chose a son importance, car l'homme flaire pour ses poulains un vertigineux nouveau territoire à mettre en coupe réglée. Mais il faut compacter tout cela. Fini les battements de cils pour collégiennes, terminé le set acoustique en concert. Il va falloir du lourd. Le groupe donne son maximum ("One Eyed Trouser Snake Rhumba"). Peter Frampton ne néglige pas pour autant les ballades et offre le magnifique "Earth And Water Song". Une chanson hippie : *"Je vis au jour le jour/ Qui sait ce que sera demain ?"* Tout le charme du disque est là : dans cet envol vers la puissance, avec une musique toute de grâce, pureté, sincérité. Humble Pie montera en première division et deviendra une lourde machine de guerre. Son passage à l'Olympia (avec Lynyrd Skynyrd en première partie) reste un grand moment destroy de l'histoire de la vénérée salle du boulevard des Capucines.
Qu'on s'étonne si ce projet immaculé, charnière, reste important. Evidemment enregistré dans l'ombre propice des studios Olympic par l'impeccable Glyn Johns, ingénieur à idées du rock anglais, ce disque, par quelque bout qu'on l'attrape, et jusqu'à la photo de pochette intérieure montrant nos quatre rockers dans une grange — mythe du *cottage*, encore et toujours ! — est absolument parfait.
A ce niveau de sérénité et de perfection tendue, on n'explique pas la musique. Tout est irréprochable, nappes ourlées de guitares déchirant la soie du silence, batteries cloutées, pulsant comme un cœur sauvage et fou, envoyant toutes les basses tressées derrière la voix râpeuse et bluesy de Steve Marriott. La musique déroule ses anneaux, fascinant serpent, et le premier morceau ("Live With Me", 7 minutes 54) passe toujours tel un léger frisson.
Récemment, Internet nous a fait un superbe cadeau. Après quarante années d'écoute loyale, soudain un bienfaiteur de l'humanité a posté sur son blog un concert entier donné par Humble Pie à la BBC, un dimanche après-midi. Le groupe joue *tout cet album*, à la perfection. Juste avant la finale, Steve Marriott décrète non sans humour à son public de lycéens : *"Notre nouveau disque est vachement bon, vous devriez le potasser."*
Comme il était de coutume à l'époque, le groupe avait sélectionné un exceptionnel morceau pour faire office de 45 tours exclusif. Ce fut "Big Black Dog". Sur la face B, "Only A Roach", ode à l'herbe verte, chantée par le batteur (!) en mode country.
Il n'y aurait rien d'autre à raconter si je n'avais, de fait, vu Humble Pie plusieurs fois. La première, c'était en 1969, peu avant l'enregistrement de ce disque. Les Humble Pie étaient encore frêles. Ils portaient des shetlands roses ou pourpres, jouaient avec concentration leur "Natural Born Bugie" dans une foire aux jeunes, en Allemagne. Peter Frampton décochait ses solos avec force coups d'œil aux filles du premier rang. Les Humble Pie avaient la classe.
Et ils nous firent salement la farce, publiant chaque année un disque plus lourd que le précédent, "Rock On", puis la culmination "Rockin' The Fillmore" qui annonçait le départ de Frampton, ensuite "Smokin' " jusqu'à la finale terrible du groupe totalement carbonisé en 1975, au bout de six années vertigineuses, avec l'implacable "Street Rats", shoot séminal produit par Andrew Oldham.
Steve Marriott est mort. Greg Ridley est mort mais Peter Frampton est toujours vivant et Jerry Shirley continue, j'ai rencontré sa sœur un soir chez moi et nous avons parlé de Humble Pie jusqu'à l'aube. ❑

AUVERGNE
la région juste et grande

EUROPAVOX
FESTIVAL
23>25 MAI 2015
CLERMONT-FERRAND
Coopérative de Mai / Place du 1er Mai

PLACEBO
FAUVE
THE DØ
IZIA
SELAH SUE
DOMINIQUE A
GOJIRA
AaRON
ElectroVox
Soirées électroniques
... ET UNE CINQUANTAINE DE DÉCOUVERTES EUROPÉENNES !

Licences : N°2 – 1003128 / N°3 – 1003129 – Création : Jean-Claude Götting

PROGRAMMATION SUR WWW.EUROPAVOX.COM
Locations : réseaux FNAC (Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U...), Espace Victoire, billetterie de la Coopérative de Mai et points de vente habituels

Qualité France

PAR H.M.

Excitant

La plupart des groupes affichent leur nombre de musiciens comme un facteur essentiel de leur identité. Mais les projets à géométrie variable ont le vent en poupe et beaucoup d'expériences individuelles ou de duos n'hésitent plus à varier

Deux ans après sa formation, **Red Money** (de Paris) sort un premier album excitant. Ce duo doué réunit une chanteuse-guitariste et un bassiste-programmateur qui se réclament plus ou moins ouvertement des Kills ou des White Stripes mais s'éloignent de la copie conforme pour proposer leur propre mixture entre blues hanté et déferlante pop-rock. Après une ouverture obsédante où pointe l'influence de Suicide, les huit morceaux sont portés par une voix rauque et puissante qui s'appuie sur un minimalisme rock bien maîtrisé *("Chase Me", 4Play Music ✆ 06.26.49.57.56).*

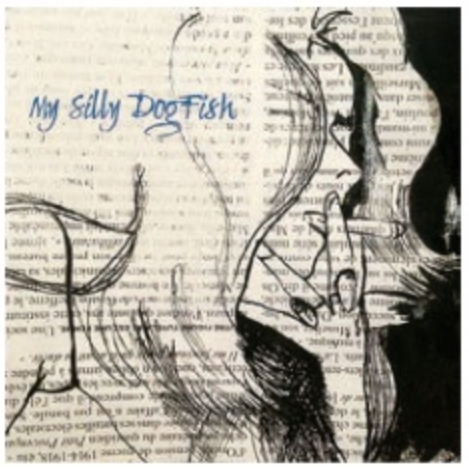
Si le nom et le premier album de **Nat Jenkins And The Heartcaves** sont anglophones, il ne faut y voir aucun opportunisme ou effet de mode : le groupe a été formé par deux Britanniques qui se sont installés en 2013 à Paris et ont rameuté trois autres musiciens à leurs côtés. Dans le registre pop-rock, il a du répondant et plus d'une corde à son arc : son premier EP débute par un petit délice pop aux voix mélodieuses, avant d'enclencher sur un rock groovy qui donne la priorité aux guitares et grosses rythmiques, puis de tâter de la ballade entre deux eaux *("Nat Jenkins And The Heartcaves", Mirador ✆ 06.48.91.54.99).*

Formé en 2010 en Auvergne, le quatuor **Tazieff** déploie sur son premier album un rock anglophone à l'esthétisme prononcé : si l'onirisme sombre et crépusculaire renvoie à certaines influences new wave qui restent latentes, l'ensemble s'apparente à un rock atmosphérique qui apprécie les mid-tempos et soigne ambiances et climats, comme le souligne le recours pour le mixage à Peter Deimel, qui a notamment œuvré pour Anna Calvi ou Deus *("By The Kingdom", Tazieff ✆ 06.12.16.49.62).*

Derrière le premier essai cinq-titres de **Mazarin** se cache Pierro, un chanteur-musicien de Laval dont les chansons faites à la maison mêlent les genres musicaux en donnant la priorité à des textes agiles (en français), des mélodies accrocheuses et des arrangements insolites : il excelle dans la mélopée tout en délicatesse et évolue librement entre ballade acoustique et electro-pop foisonnante en s'appuyant sur le charme de son phrasé un peu lancinant *("Mazarin", Abacaba ✆ 01.40.09.50.10).*

les participants au gré des circonstances (enregistrement d'album, concerts...) : la moitié des huit sélectionnés de la semaine (parmi les soixante-trois arrivages à la rédaction) témoignent de l'importance de cette tendance.

Il y a six ans, **The Greyguts** étaient tout jeunes, ils étaient quatre et habitaient Toulon. Maintenant, ils ne sont plus que trois et se sont installés en région parisienne mais leur nouvel album confirme qu'ils n'ont pas dérogé à leurs options existentielles : du rock'n'roll brut et concis. Ils aiment les guitares et les rythmiques qui claquent, ils sont adeptes de tempos rapides mais cultivent les mélodies et les harmonies vocales, et ils vont à l'essentiel sans s'égarer dans des chemins de traverse car leurs alertes morceaux anglophones dépassent rarement les deux minutes trente *("Pristine Sexual Device", The Greyguts ✆ 06.08.61.39.22).*



Deux ans après ses débuts, le groupe de Rouen **My Silly Dogfish** sort un classieux quatre-titres qui célèbre une pop anglophone séductrice. Ce quatuor bénéficie des expériences antérieures de ses membres (passés par divers groupes tels Victoria ou Blankass), ce qui explique sa cohésion instrumentale à toute épreuve et la qualité de ses compositions. Résolument pop mais avec une influence folk assez perceptible, les chansons s'illustrent par une grâce teintée de mélancolie, au diapason d'une voix posée, assurée et attachante *(My Silly Dogfish ✆ 06.83.23.74.12).*

Né du côté de Brest, **Garden With Lips** est le nom du projet musical de Gildas Secretin, graphiste qui travaille pour l'excellent label L'Eglise De La Petite Folie, dont le créateur Arnaud Le Gouëfflec est venu lui prêter main-forte pour ce second album (en moins de deux ans). L'optique chanson lo-fi des débuts a évolué vers une formule nettement plus pop qui regorge de trouvailles instrumentales et défend avec élégance une veine francophone qui allie le romantisme du propos à l'utilisation poético-ludique du langage *("La Voix De Mon Rêve", L'Eglise De La Petite Folie ✆ 06.62.42.08.74).*

Budapest (de Toulouse) a attendu quatre ans pour peaufiner un premier album anglophone qui se distingue par sa douceur offensive. La particularité du quintette est de réunir deux chanteurs aux influences soul et trois musiciens (batterie, guitare, clavier) qui soignent l'impact des rythmiques et des climats. Leurs morceaux évoluent entre trip-hop et rock atmosphérique, comme s'ils voulaient tisser des liens évidents entre Radiohead et Massive Attack *("Alcaline", Blackstamp Music ✆ 06.25.22.94.20, distribution La Baleine).* ❑

"SENSATION STATION OF THE NATION"
WDIA
"73" ON YOUR DIAL
JOE HILL LOUIS
"The BE-BOP BOY"
And His
ONE MAN BAND
Memphis Tenn.

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

JOE HILL LOUIS

LESTER (ou LESLIE) HILL

1921 (Tennessee) - 1957 (Tennessee)

Pour Joe, tout s'est joué en 1950. Sam Phillips ouvre le Memphis Recording Service en janvier, dans cette ville qui n'a plus un seul studio d'enregistrement depuis un bail. Sam enregistre d'abord, pour de minuscules macarons, deux ou trois rednecks et un bluesman nommé Lost John Hunter. Il essaie ensuite une première auréole en montant *Phillips*. Le label s'autodétruit aussitôt le premier 78 tours sorti : deux titres de l'entertainer punk Joe Hill Louis. Chez Sam, la prise de son est toujours sauvage, le chant dans un seau, les cordes graves en ressorts de sommier, parfait pour dilater la joie populacière de l'homme-orchestre Joe. Cet unique disque Phillips sort en août 1950. La face A, "Gotta Let You Go", est un foutage de gueule tonitruant mais la B, "Boogie In The Park", une vraie pièce de rock'n'roll primitif, un débraillé de guitare et de grosse caisse sur lequel vole un harmonica aux aigreurs joviales, très leste malgré les limites du collier, de quoi justifier la réclame qu'en donne Sam sur l'étiquette : *"It's the Phillips hottest thing in the country."*
Lester Hill avait reçu, à l'adolescence, le surnom de *Joe Hill Louis*, boxeur champion du monde des lourds, à cause de ses poings effaceurs de sourires. Il entre chez les Canale, famille influente de Memphis dont le fils Drew deviendra un jour sénateur du comté de Shelby. Joe reste leur domestique jusqu'à sa mort. Drew Canale est une sorte de protecteur. Il emmène son factotum à Nashville pour qu'il enregistre ses premiers 78 tours en 1949, avant Sam Phillips. Drew démarche Columbia qui presse deux disques pêchus ("Joe's Jump"). Ces chansons molardent moins que chez Phillips, Joe ne joue pas encore amplifié.
Cette année-là Lester Hill, *alias* Joe Hill Louis, *alias* Be-Bop Boy, incendiaire de Beale Street, de Handy Park et de tous les routiers en périphérie de Memphis, a son rayon de gloire par la WDIA. Dans son quart d'heure de midi, *Wheelin' On Beale Street*, Joe fait la retape du Pepticon, un élixir qui permet de se murger sur alibi médical. Le DJ fou Dewey Phillips (aucun lien de parenté avec Sam) adore Joe. Quand Sam Phillips (rien à voir avec Dewey) monte sa maison de disques — le singulier s'impose, Dewey lui recommande la furie multi-instrumentiste de la station.
Son épouse et ses fiancées trouveront sans doute à redire, mais Joe est un homme réglo et rigolo. Sur la peau de sa grosse caisse, on lit : *"Be-Bop Boy and his one man band"*. Bon guitariste, grand harmoniciste, il sait faire bicher un club de Beale Street comme le Big House, mais le concept est trop moderne pour surnager longtemps dans la cire et fracasser les hit-parades. Son disque se vend comme de la crotte. Sam, qui apprend le métier, comprend que, pour ce qui est de rentrer de la galette, il a misé sur un tocard, et refourgue son tout premier poulain aux frères Bihari de Los Angeles, lesquels récupèrent des perles comme "I Feel Like A Million", "Chocolate Blonde", et "Western Union Man" dont la ligne d'harmo évoque celle du premier Sonny Boy. Sur le macaron d'ailleurs, Joe est devenu *Chicago Sunny Boy*, histoire d'entretenir la confusion. Il continue de fréquenter assidûment le Memphis Recording Service, enregistrant derrière Walter Horton ou Rufus Thomas. En mars 1952, Sam fonde Sun. Joe signe le cinquième single du catalogue : "We All Gotta Go Sometime". Sam s'en tient pour quitte avec lui, mais il fourgue toujours son tueur à la concurrence, Checker ("When I Am Gone"), Meteor ("Western Union Man") ou Big Town ("Hydramatic Woman"). De nombreuses matrices ne seront pas publiées avant dix, vingt, trente ans ("Tiger Man"). Dans cette discographie effilochée, Joe s'appelle aussi *Les Vendor*, et s'illustre sur l'improbable label Vendor Recording.
Chemin faisant, la prise de son se détend. Be-Bop Boy est maintenant épaulé par des batteurs (Willie Nix), pianistes (Albert Williams, Mose Vinson), harmonicistes (Horton) et contrebassistes. Il porte son meilleur coup en biais, coécrivant le "Bear Cat" de Rufus Thomas (Sun) qu'il accompagne à la guitare. Le titre prend la troisième place des charts R&B.
Joe merde comme un chef au rayon disques. Il fait pourtant vraiment sensation dans le ghetto et sur la couronne de Memphis avec ses boogies ravageurs. Avant Ike Turner, il dicte le son de la ville, celui de Howlin' Wolf et des losers du rockabilly. Il a démarré le rock'n'roll avant Brenston/ Turner, Howlin' Wolf, Charlie Feathers... et Elvis. En 1950, Joe mettait quinze ans dans la vue des jeunes Blancs du garage, il mettait 55 ans dans celle des one-man bands du blunk et de la pounktry, qui grouillent aujourd'hui dans tous les festivals de la *dirty-foot family*.
Un jour qu'il répandait de l'engrais dans le parc des Canale, il s'entailla le pouce et contracta le tétanos. Quelques soleils passèrent, il s'effondra dans le seul endroit du monde où il était vraiment connu : Beale Street. Il mourut à 35 ans dans d'atroces souffrances. ☙

Photo Gilles Pétard Collection/ Getty Images

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

De gauche à droite : Simon Kirke, Paul Kossoff, Paul Rodgers, en arrière-plan Andy Fraser Collection VP

Sale temps pour les bassistes anglais légendaires. Après Jack Bruce en octobre dernier, ANDY FRASER est mort le 16 mars probablement des effets combinés du sida et du sarcome de Kaposi. Dans le R&F 560, sa carrière avait déjà été évoquée mais, vu l'importance du musicien et de son influence, avec Free, dans l'histoire du rock, voici une sélection des meilleurs titres où ses qualités de bassiste et de compositeur font merveille.

Après un apprentissage classique du piano, **Andy Fraser** (né le 3 juillet 1952), se met à la guitare à 12 ans. Il ne passe à la basse qu'un peu plus tard, voyant que cet instrument était délaissé par ses camarades. Il dira plus tard que peu lui importe qui joue quoi, mais que le principal, c'est la qualité et l'homogénéité d'un groupe. Et, il a toujours tenu cette position dans Free jusqu'à son départ, celle d'une force motrice indispensable, sans jamais verser dans la démonstration. Fraser n'a pas encore 16 ans en 1968 quand il forme Free avec le chanteur Paul Rodgers, le guitariste Paul Kossoff et le batteur Simon Kirke, trois musiciens à peine plus âgés que lui. Reflet du répertoire des premiers concerts proposant une alternance de compositions originales et de reprises, "Tons Of Sobs" (Island UK 1969) est un début fracassant avec une approche novatrice du blues. Free pose ainsi les bases d'un heavy rock encore teinté de psychédélisme dans un registre différent de celui de Cream. Fraser y démontre déjà toute l'étendue de son talent, combinant une puissance, phénoménale mais jamais envahissante, à un doigté tout en souplesse et en fluidité, épousant ou orientant à la perfection les variations rythmiques de Kirke et de Kossoff. Il est le lien vital entre les instrumentistes, l'assise et le poumon du groupe.
Une évidence sur "Walk In My Shadow", "Moonshine" préfigurant Black Sabbath, "Goin' Down Slow", et les deux compositions signées Rodgers/ Fraser, "Wild Indian Woman" et surtout "I'm A Mover" qui, suivi par la reprise de "The Hunter", caractérise au mieux la force et l'impact de Free. Pour "Free" (Island UK 69), huit des neuf titres sont l'œuvre du duo Fraser/ Rodgers, dans la veine du précédent, la basse étant toutefois mixée plus en avant : "I'll Be Creepin' ", "Woman", "Mourning Sad Morning", "Lying In The Sunshine", "Songs Of Yesterday" et "Free Me". 1970 est la grande année du groupe, celle de la reconnaissance internationale avec un passage remarqué au festival de Wight, un hit mondial, "All Right Now" écrit en quelques minutes par Fraser, puis finalisé avec Rodgers, et un album, "Fire And Water" (Island UK 70) dans les sommets des hit-parades. Outre "All Right Now", succès que la formation londonienne trouvait trop simpliste, trop réducteur, mais qui s'ouvre sur un riff imparable, l'album contient un autre titre majeur de sa discographie, "Mr Big", avec un mémorable solo de basse, inventif et influent, sans oublier "Heavy Load" avec Fraser au piano, et "Oh I Wept". Sous-estimé, "Highway" (Island UK 70) reste un bel album avec des morceaux notables comme "The Stealer", "Be My Friend", "Ride On Pony". En raison des tensions entre Rodgers et Fraser et des addictions de Kossoff, Free se sépare en 1971, malgré un deuxième hit avec le single "My Brother Jack". Island sort alors un live regroupant les morceaux les plus connus dont des versions furieuses de "Mr Big", de "The Hunter" et d'"All Right Now", "Free Live !" (Island UK 71). Free se reforme brièvement en 1972, essentiellement en soutien de Paul Kossoff. L'album qui s'ensuit est une nouvelle fois excellent, tous les titres étant cette fois-ci signés collectivement : "Free At Last" (Island UK 72) avec "Soldier Boy", "Magic Ship", "Little Bit Of Love", un succès en Grande-Bretagne, et "Child". Peu après, Andy Fraser quitte définitivement ses camarades pour s'associer avec le guitariste Chris Spedding, le chanteur Snips, s'époumonant dans un registre proche de celui de Paul Rodgers, et le batteur Marty Simon dans Sharks. Cette formation enregistre deux albums, mais Fraser ne participe qu'au premier intitulé "First Water" (Island UK 73) incluant plusieurs petites pépites bien rugueuses telles que "World Park Junkies", "Snakes And Swallowtails" et deux compositions de Fraser, "Driving Sideways" et "Doctor Love". En 1975, apparaît l'Andy Fraser Band dans lequel il prend en charge les parties vocales et la basse : "Andy Fraser Band" (CBS UK 75), puis simplement Andy Fraser, "... In Your Eyes" (CBS UK 75). Plusieurs bons morceaux, "Changed Man", "Ain't Gonna Worry", "Keep On Loving You", "Listen To The Rain" mais les absences d'un grand chanteur et d'un grand guitariste se font sentir. Changeant d'activité en déménageant en Californie, il se consacre dorénavant à l'écriture de chansons, avec succès : "A Fool In Love", "Don't Stop", "On My Way" pour Frankie Miller ; "Every Kinda People" pour Robert Palmer, reprise de multiples fois ; "Any Old Sunday" pour Chaka Khan ; "Be Good To Yourself" ; "Sweet Little Woman" pour Joe Cocker ; "Knockin' At Your Back Door" pour Ted Nugent... Il prend également le temps de réaliser deux albums, "Fine Fine Line" (Island US 84) et "Naked... And Finally Free" (Mc Trax US 05) et, en 2008, il compose une chanson intitulée "Obama (Yes We Can)" en soutien de Barack Obama lors de sa campagne présidentielle. Ces dernières années, Andy Fraser était remonté sur scène, par exemple, en 2013 avec Chris Spedding et Tobi Earnshaw.❑

Erudit, j'aimerais connaître la discographie de KEVIN PARKER avec TAME IMPALA et avec ses différents projets parallèles.

■ PIERRE, La Roche-sur-Yon (85)

Né le 20 janvier 1986 à Sydney (Australie), le guitariste multi-instrumentiste et chanteur **Kevin Richard Parker** est un boulimique des studios et de la scène, multipliant les projets et, comme ses alter ego américains, Ty Segall, Mikal Cronin et Ben Chasny, il possède déjà une discographie bien fournie. Voici ses principales réalisations ou participations. En 2005, il fonde The Dee Dee Dums puis, en 2007, avec Nick Allbrook (chant et guitare), Mink Mussel Creek sortant un EP partagé avec Cease sur Eerie Stratum et un album en 2014, "Mink Mussel Manticore" (Spinning Top Music Austr 014). C'est en 2008 que Parker forme **Tame Impala**, sa formation de référence, avec le batteur Jay Watson et le bassiste Dominic Simper. Deux EP sortent en 2008 : "Tame Impala", avec des remix (Hole In The Sky Austr 08) et "Tame Impala" avec "Desire Be Desire Go" (Modular Austr 08). S'ensuivront deux albums studio : "Innerspeaker" (Modular Austr 010) et, sans Simper, "Lonerism", au psychédélisme influencé par Todd Rundgren et un succès international (Modular Austr 012) ; ainsi que deux live, l'un disponible en version numérique, bonus du premier album, "Live At The Corner", et "Live Versions" (Modular Austr 014). Un nouvel album, dont un titre est déjà disponible en téléchargement, est prévu pour 2015. Jay Watson et Nick Allbrook créent Pond en 2008, un autre détonnant adepte du psychédélisme. Kevin Parker mixe les albums "Beard, Wives, Denim" (Modular Austr 012), "Hobo Rocket" (Modular Austr 013) et "Man It Feels Like Space Again" (Universal Austr 015). En 2012, il a joué, produit et mixé le disque de la Française Melody Prochet, "Melody's Echo Chamber" (Fat Possum/Weird World US/Europe 012). Un deuxième album de Melody's Echo Chamber est attendu pour le printemps. Il a également mixé le premier EP du groupe français Moodoïd, "Je Suis La Montagne" (Sony F 014) et chanté sur le single du groupe electro Aydin, "Discodeine". Dernièrement, il a participé à trois morceaux du disque du producteur Mark Ronson "Uptown Special" (Sony US 015). ❑

Photo DR

CULTURE FACTORY STORE

CD VINYL REPLICAS
VINYLES IMPORT US
PLATINES ACCESSOIRES
T-SHIRTS
LIVRES GOODIES
COLLECTORS...
DISTRIBUTEUR OFFICIEL
ELVIS MY HAPPINESS

LE NOUVEAU DISQUAIRE PARISIEN

NOUVEAUTÉS DU MOIS

in Compact-Disc deluxe™ Vinyl Replicas

EDITION CD COLLECTOR LIMITÉE 3000 EXEMPLAIRES

REMASTERING HAUTE DEFINITION 96 KHZ / 24-BIT

Chaque CD est une miniaturisation à l'identique (dimension 13,5 x 13,5 cm) en format CD du support 33T original : Pochette en carton épais, sous-pochette, CD noir donnant l'impression de retrouver le vinyle avec son étiquette d'origine.

SÉLÉCTION DE QUELQUES ALBUMS DE NOTRE CATALOGUE DE PLUS DE 150 TITRES

27 RUE DE L'ARMORIQUE
75015 PARIS (METRO PASTEUR)
HORAIRES D'OUVERTURE :
Du lundi au vendredi de 10h00 à 18h30 sans interruption.
Le samedi de 10h30 à 13h00 et de 14h00 à 19h30.
OU SUR WWW.CULTUREFACTORY.FR

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Méga-tsunami

Fast & Furious 7 DE JAMES WAN

A l'heure où on lira ces lignes, le dernier opus de "Fast & Furious" sera probablement entré au forceps dans le top 10 des plus gros démarrages de tous les temps. Et pour cause puisque ce blockbuster peu doux (un vrai cauchemar pour les fans d'Eric Rohmer) a été conçu pour faire un méga-tsunami assuré au box-office. Avec plus de moteurs en surchauffe, plus de crissement de pneus sur le bitume, plus de voitures concassées dans tous les sens, plus de bastons hargneuses, plus d'effets pyrotechniques démesurés... et plus de stars au casting façon "Expendables". Car, en plus de la bande à Vin Diesel (The Rock compris, nouveau venu depuis les deux précédents opus), on a droit en bonus à Tony Jaa (le Bruce Lee thaïlandais) et, surtout, au génial Jason Statham qui, en méchant de service, arrache littéralement toutes les scènes. Soit à peu près 873 kilos de biceps bien tendus si on fait l'addition de tous ces acteurs à la testostérone appliquée. Le réalisateur James Wan, qui créa la série ultra gore des "Saw" et signa une incroyable série B en hommage aux films d'auto-défense à la Charles Bronson (le très méchant "Death Sentence"), avait promis, lors du tournage, que cet opus 7 fleurerait bon les films de bagnole des années 70. Genre la série des "Cours Après Moi Shérif" avec Burt Reynolds. Mais monsieur Wan s'est quand même fait rattraper (certainement par contrat) par l'implacable charte visuelle des "Fast & Furious". A savoir un montage ultra syncopé, des pétasses en string dandinant leur popotin plein cadre toutes les 20 minutes, des vannes beaufs dans les dialogues et un filmage au look de clips de MTV mâtiné de pubs Hollywood Chewing-Gum. Si on fait abstraction de ce gras ambiant visuel parfois insupportable, on reste fasciné et admiratif par l'alignement de séquences destroy à faire pâlir Terminator et Rambo de jalousie : une bagnole qui traverse trois immeubles à Abu Dhabi (dont l'un avait été escaladé par Tom Cruise dans le dernier "Mission Impossible"), Paul Walker se tenant d'une main au pare-chocs d'un camion en équilibre au-dessus d'un ravin d'enfer, des voitures parachutées d'un avion et — limite Tex Avery, la séquence — Vin Diesel tentant d'exploser un hélicoptère en plein vol avec sa bagnole chromée fonçant à vive allure dans le ciel. Du vrai non-sens cartoonesque ! Mais il y a aussi quelques combats au corps à corps bien furibards. Dont le premier, entre Jason Statham et Dwayne *The Rock* Johnson, est boosté par un magnifique effet de mise en scène, quand la caméra de James Wan se retourne en biais en suivant au millimètre près le buste de The Rock sèchement plaqué à terre. En son dolby et grand écran, l'effet est terriblement dévastateur pour les tripes du spectateur. Si on se fiche du scénario — c'est simple : il n'y en a pas ! — si on se moque du jeu bovin de son principal acteur/ producteur (Vin Diesel dont la tête ressemble de plus en plus à une couille géante sur lequel on aurait greffé un visage), si on a accepté que le film ne soit qu'un gigantesque produit commercial (... et qui ne sera jamais nommé aux Oscar 2016, comme semble le croire Vin Diesel dans ses interviews promo), "Fast & Furious 7" est plus proche d'un gigantesque tour dans un roller-coaster que d'un film foncièrement élégant. Certes un peu épuisant sur la longueur — il dure tout de même 2 h 20 — mais terriblement fun par moments. Qui plus est, le final rend un hommage émouvant et quasi poétique à Paul Walker décédé d'un accident de voiture (ça ne s'invente pas !) alors que le tournage n'était pas terminé. Avec un plan final magnifique filmé d'hélicoptère où, à une bifurcation de route, la voiture de Walker et celle de Diesel se séparent, chacun traçant son chemin. Vin vers un nouveau "Fast & Furious" et Paul vers le paradis puisque la caméra termine le plan en remontant vers le ciel. Qui aurait pu prédire un jour qu'un "Fast & Furious" nous ferait pleurer d'émotion *(actuellement en salles)* ? ❑

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros + le CD+DVD Digipack de Bob Marley and The Wailers *"Easy Skanking in Boston 78"*

71 € seulement
au lieu de ~~109,75 €~~
soit **35%** de remise

Le Live inédit !

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK & FOLK** - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP155A

❑ **OPTION 1** 1 an - 12 n° pour **62 €** au lieu de 75,60 € soit près de **18 % de remise.**

❑ **OPTION 2** 1 an - 12 n° + le CD+DVD Digipack de Bob Marley and The Wailers "Easy Skanking in Boston 78" pour **71 €** au lieu de 109,75 € soit **35% de remise**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France Métropolitaine 2015**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 30/06/2015 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,30€, et le CD+DVD pour 34.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Gros choc

Les Enquêtes Du Département V : Profanation

Les Enquêtes Du Département V : Profanation

Ce thriller danois marque le début d'un nouveau mode d'exploitation de films en faisant partie d'une série de quatre polars ("Les Enquêtes Du Département V") dont deux on déjà été réalisés. Le premier ("Miséricorde") étant disponible en E-cinéma depuis mars (par exemple sur http://www.filmotv.fr, le meilleur site de films en VOD) tandis que le second ("Profanation") débarque dans les salles. Point commun entre les films assez interactifs (mais que l'on peut voir séparément) : des enquêtes harassantes et tendues menées par deux flics qui tentent de résoudre de vieux crimes non résolus. Ici, un double meurtre commis dans un internat 20 ans auparavant. Entre enquête minutieuse, atmosphère putride, love story glauque et vengeance sur le tard, "Profanation" retrouve l'ambiance sombre des meilleurs polars scandinaves post-"Millenium" *(actuellement en salles)*.

Lost River

La Semaine Du Cinéma Belge Flamand

Les Flamands osent ! **Si le jeu de mots est pourri (convenons-en), ces trois mots ainsi alignés résument bien l'inventivité du cinéma flamand tel qu'on a pu s'en rendre compte au festival qui vient de lui être consacré à Strasbourg. Avec des films navigant dans tous les genres à... l'intérieur même des genres ! Comme la comédie sociale romantique avec "Marry Me" de Kadir Balci (un Flamand veut épouser une Turque, d'où confrontations familiales), le thriller touristique rédempteur avec "Wasteland" de Pieter van Hees (un flic enquête sur un meurtre dans les bas fonds de Bruxelles, d'où confrontations avec lui-même — actuellement en salles) ou encore l'horreur ironique post-"Vendredi 13" avec "Cub" de Jonas Govaerts (des scouts face à un psychopathe dans une forêt, d'ou confrontations avec le croquemitaine). Des films qui ont pour point commun de traiter — en sourdine ou frontalement — des crises d'identité du Plat pays comme en témoigne "L'Incertitude Des Choses", excellent documentaire d'Yves Montmayeur, point d'orgue de cette première édition.**

Lost River

Star hype et symbole sexuel depuis sa prestation glamour dans le "Drive" de Nicolas Winding Refn, Ryan Gosling a le vent en poupe. Ce qui lui a permis de réaliser un premier long métrage hors norme... du hors norme ! Un trip cauchemardesque où l'acteur case dans chacun de ses plans ses influences cinéphiliques pour raconter les vicissitudes d'une mère célibataire dans un Detroit désert et de son fils aîné qui essaie de se raccommoder l'âme en partant à la recherche d'une ville engloutie. On pense beaucoup à David Lynch pour cette atmosphère de fin de temps où errent d'étranges personnages, mais aussi au giallo italien à la Dario Argento/ Mario Bava via la splendide photo colorée de Benoît Debie, un des meilleurs chefs opérateurs du monde. Visuellement, "Lost River" est donc une tuerie. Mais, côté sensitif, c'est une autre paire de manches... Gosling tente — généreusement, mais sans jamais vraiment y parvenir — de projeter le spectateur dans une sorte de dimension irréelle. Si le film peine à intriguer dans sa bizarrerie, on est tout de même content de retrouver dans un rôle court et muet la magnifique Barbara Steele, grande prêtresse du cinéma fantastique gothique italien des sixties que Gosling iconise le temps de quelques plans superbes *(actuellement en salles)*.

Good Kill

Good Kill

Grand manitou du cinéma d'anticipation *orwellien* ("Bienvenue A Gattaca", "Simone", "Time Out"), Andrew Niccol est également doué dans la dénonciation des conflits guerriers. Ainsi, dix ans après avoir fait de Nicolas Cage un trafiquant d'armes vicelard dans son impressionnant "Lord Of War", il offre à son comédien fétiche Ethan Hawke le rôle d'un pro de *la nouvelle guerre* dans "Good Kill". Celle où les drones meurtriers remplacent les soldats sur le terrain. Pilote de chasse reconverti en pilote de drones, Ethan Hawke dégomme donc du taliban à distance en envoyant des missiles... à 12 000 km de là, tout planqué qu'il est dans une caserne militaire situé en plein désert du côté de Vegas. Une guerre au look de jeu vidéo où le réalisateur pose avec subtilité des tonnes de questions inhérentes à la violence, au non-sens d'un conflit et au sentiment de culpabilité. Plus psychologique que franchement guerrier (un anti-"Rambo" en quelque sorte), "Good Kill" repose surtout sur le jeu angoissé d'Ethan Hawke qui découvre peu à peu l'horreur de son métier. Car tuer son prochain peut aussi être un métier *(en salles le 22 avril)*...

Good Night Mommy

Gros choc du dernier festival de Gérardmer, "Good Night Mommy" des Autrichiens Severin Fiala et Veronika Franz est un huis clos étouffant, étrange et traumatisant où deux jumeaux pré-ados et leur mère s'affrontent dans une maison bourgeoise planquée au milieu de la campagne. Les enfants se posant sans cesse une question lancinante qui stagne pendant une bonne partie du film : et si leur génitrice, qui a le visage fraîchement recouvert d'un bandage, n'était pas vraiment leur mère ?
Le pétage de plomb se met à gangréner ces trois personnages dont les âmes flirtent progressivement avec les flammes de l'enfer. Comme un conte de Kafka qui virerait peu à peu vers le torture-porn. Avec un passé sordide qui revient à la surface comme un cadavre surgissant des eaux, des non-dits dont on devine avec horreur ce qu'ils peuvent signifier et une froideur ambiante généralisée où les deux mômes, glaçants, semblent être les clones de ceux du "Village Des Damnés", classique du cinéma fantastique des années 60 *(en salles le 22 avril)*. ❑

Good Night Mommy

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

A l'arrache

Interstellar

Warner

Rares sont les cinéastes américains d'aujourd'hui bénéficiant d'une aura à la Stanley Kubrick. Ceux qui peuvent se permettre de faire les films qu'ils veulent, aux budgets appropriés et avec final-cut en fin de montage. C'est le cas de Paul Thomas Anderson (dernier film en date, "Inherent Vice"), David Fincher (dernier film en date, "Gone Girl"), Terrence Malick (dernier film en date, "A La Merveille") et Christopher Nolan. Réputé pour ses trois "Batman" un brin auteurisant qui ont battu des records de recette au box-office et d'un film de science-fiction métaphysique et existentialiste ("Inception"), Nolan est également un cinéaste un peu froid. Doué, certes, mais glaçant aux entournures. Où son cerveau semble plus en action que ses tripes. Mais avec "Interstellar", il réussit son premier blockbuster... sympathique ! Malgré un budget pharaonique (165 millions de dollars) et un voyage tripal narguant les dieux, "Interstellar" réussit à rester à hauteur d'homme et de cœur. En mixant vie, mort et amour infini, les péripéties spatiales d'un cosmonaute (Matthew McConaughey, génial) allant se balader de l'autre côté de la galaxie plongent le spectateur dans une émotion non feinte et quasi pure. Ce qui n'était d'ailleurs pas trop le cas des autres Nolan (parce les états d'âme de Batman, franchement...). Mais ce qui fait aussi la force émotionnelle du film, c'est qu'il n'use pas d'effets numériques de façon outrancière. Les circulations troubles entre le temps et les étoiles semblant alors bien réelles.

L'Espion Qui Venait Du Surgelé

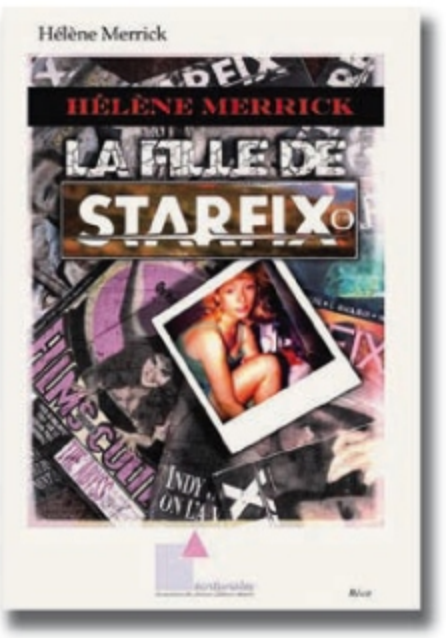
Artus

Soyons honnête : "L'Espion Qui Venait Du Surgelé" (quel titre !) est loin d'être le meilleur Mario Bava. Un maître absolu du cinéma fantastique et du thriller italien qui — en 1966 et alors qu'il était en manque grave de travail — s'est mis en mode mercenaire pour réaliser ce film de commande destiné à servir les gags navrants de Franco et Ciccio, duo de comiques italiens, vague clones gênants de Jerry Lewis et Dean Martin. Mais qui, pourtant, cartonnaient dans l'Italie des sixties/ seventies à coups de comédies poussives parodiant tous les genres et les succès du moment. Soit, ici, une parodie de James Bond mixée à une ambiance de *beach movie*, autre genre très en vogue à l'époque. Franco et Ciccio jouent, tout en grimaces pénibles et gesticulations insensées, deux portiers gaffeurs devenus agents secrets malgré eux et qui vont tenter de venir à bout d'un savant fou (Vincent Price), inventeur de femmes robots parfaites. Mais qui explosent dès qu'on les embrasse sur la bouche ! Versant dans le *n'importe nawak* à tout bout de champ, le film a pour lui quelques belles séquences très *pop style* que Bava affinera deux ans plus tard dans son chef-d'œuvre "Danger Diabolik". Les conditions de tournage et de production, houleuses et compliquées, sont racontées dans un bonus fascinant par l'ultra cinéphage Eric Peretti. Des anecdotes si dingues qu'il est conseiller de les entendre avant de regarder le film, histoire de mieux apprécier ce qu'il se passe hors champ dans le bordel ambiant.

Spécial ID

Wild Side

Dans l'inconscient collectif, Bruce Lee et Jackie Chan restent les deux stars mythiques du cinéma d'action de Hong Kong. Sauf que Bruce *is dead* et que Jackie n'a plus les os aussi élastiques qu'antan. Il reste pourtant en Chine d'autres stars aussi impressionnantes qu'eux mais moins connues du grand public occidental. Donnie Yen par exemple. Depuis plus de vingt-cinq ans, l'acteur a mis son art du Tai-chi au service d'une cinquantaine de films percutants dont la série très populaire (du moins en Asie) des "IP Man", inspirée de la vie d'un maître chinois qui initia Bruce Lee aux arts martiaux. Comme Jackie et Bruce, Donnie Yen a une obsession principale : innover au maximum ses séquences de combats. Dans l'impressionnant "Special ID" de Clarence Ford, il joue un flic qui infiltre à l'arrache une bande de caïds ultra violents. Propos classique usité mille fois dans les polars de Hong Kong, mais transcendé ici par des corps-à-corps particulièrement bestiaux où Donnie Yen, selon ses dires dans un court bonus du DVD, mixe plusieurs arts martiaux. Tout cela pour aboutir à du *free fight* teigneux dont les coups portés naviguent entre réalisme brut et pur délire cartoonesque. On laissera donc de côté l'humour ambiant un peu gras (autre constante dans beaucoup de films d'action made in Hong Kong) et le jeu un peu trop frime de Donnie Yen pour rester fasciné par ses jeux de jambes et ses pirouettes kamikazes qui, n'en doutons pas, devraient lui permettre de se retrouver un jour dans un éventuel "Expendables".



La Fille De Starfix

Hélène Merrick

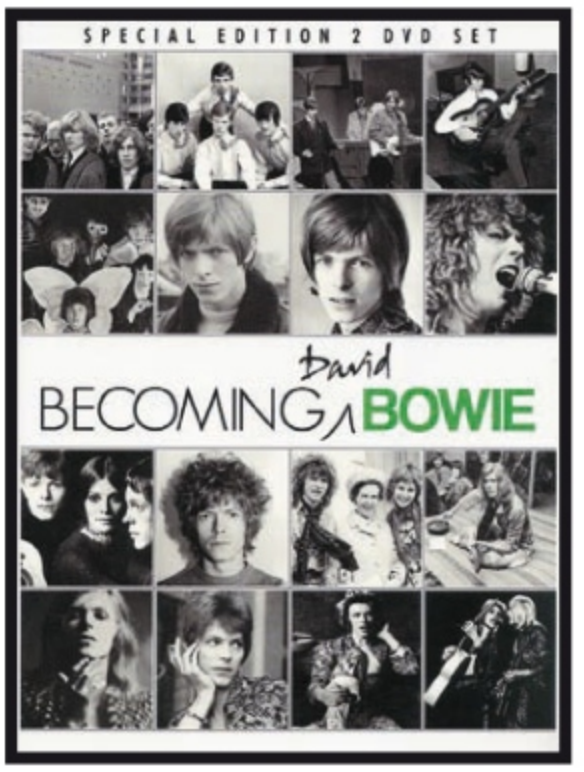
Ecrituriales

Exceptionnellement dans cette rubrique, un bouquin ! Ecrit et autoédité par une journaliste de cinéma qui, depuis trois décennies, a posé sa prose passionnée dans des tonnes de revues mais dont l'une l'aura marquée à tout jamais : Starfix. Elle évoque, tout en souvenirs amusés, ses nombreux passages à la rédaction de ce mensuel culte des eighties (1983-1990) où officia une bande de cinéphages allumés devenus depuis réalisateur (Christophe Gans, Nicolas Boukhrief, Doug Headline) ou producteur (François Cognard), alors que d'autres ont continué leurs écrits dans la presse (Frédéric Albert Levy et l'auteur de ces lignes). Hélène Merrick fut donc la seule fille (d'où le titre de son livre) à avoir officié de façon quasi régulière à Starfix dont les goûts, très éclectiques, défendaient aussi bien le cinéma d'Alain Cavalier et de John Carpenter que le cinéma bis déviant italien. A travers les projections de presse, les festivals, les conférences de rédaction cartoonesques, les interviews folledingues avec des stars du cinéma d'action (dont Chuck Norris et Van Damme, ses deux chouchous) et autres, Hélène retrace également en biais ce cinéma populaire des années 80. Des films traités dans le magazine avec le même esprit rock que Métal Hurlant où la miss commença sa carrière de journaliste après avoir été parrainée par un certain Philippe Manœuvre, également évoqué avec nostalgie. Pour se le procurer, soit à la boutique Métaluna (7 rue Dante, Paris 5e), soit sur le compte Facebook de l'intéressée. ❑

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Et réciproquement

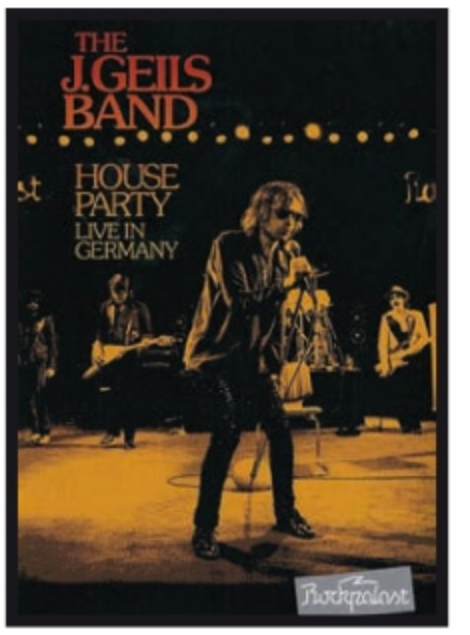


David Bowie
"BECOMING..."
Pride

"THE THIN WHITE DUKE *VS* THE KING OF NEW YORK"
Smokin'

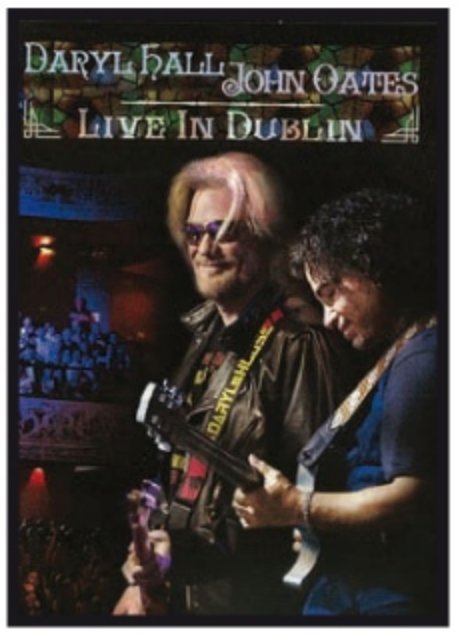
"Becoming David Bowie" et "The Thin White Duke *vs* The King Of New York" sont des galettes qu'on peut qualifier d'officieuses, puisqu'elles ne sont pas approuvées par leur sujet, mais pas interdites non plus. Elles n'enfreignent aucune loi. Importés pour la plupart, ces DVD sont généralement passés sous silence par cette rubrique car leur qualité repose avant tout sur celle des intervenants : des journalistes qui, souvent, ne gagnent pas à être davantage connus, et des acteurs de troisième ou quatrième plan de l'histoire du rock. C'est marqué dessus, le double "Becoming Bowie" s'intéresse à ses années formatrices, de 1964 à 1972, et cette évocation tient plutôt bien debout puisque la parole y est donnée à des musiciens qui ont effectivement joué avec Bowie durant cette période. Ainsi, les propos du batteur John Cambridge (prédécesseur de Woody Woodmansey) ou du guitariste Keith Christmas sont renforcés par ceux de journalistes anglais éminents respectables parmi lesquels Paolo Hewitt et le regretté John Peel. Le second DVD de "Becoming Bowie" est parfois drôle et riche d'enseignements puisqu'il compile des interviews télévisées de Bowie (dont certaines remontent aux années 70) et que lorsqu'il ne plaisante pas, entre deux éclats de rires de stupéfaction en réaction à l'incongruité de certaines questions, ce qu'il a à dire est passionnant. Dans une interview de 1978 par exemple, donnée sur un court couvert de tennis (!), le musicien confesse tout de go que "Fame" est une chanson adressée à son manager de l'époque, Tony Defries, dont il essayait alors de s'extirper des griffes. Un autre temps fort de cette rondelle est l'interview française de 1977 diffusée dans les Rendez-vous Du Dimanche. Sympathique, cet extrait de l'émission doit son caractère surréaliste à la traduction simultanée et singulièrement approximative de Michel Drucker qui, en préambule, a toutes les peines du monde à écarter de son plateau les photographes qui l'envahissent. Dans une interview plus récente (2003), Bowie raconte qu'il avait manqué de dire à son fils adolescent et désireux d'aller voir un concert de PiL avec son père (le gamin s'était habillé en punk aux cheveux peroxydés pour l'occasion) : *"Tu ne crois tout de même pas que tu vas sortir comme ça !"* Songeant aux tenues excentriques qu'il avait portées lui-même pendant ses années les plus folles, il s'était finalement ravisé.

Attribué à David Bowie et Lou Reed, le DVD (simple) édité par Smokin' revient sur la relation entre les deux hommes ainsi que sur la collaboration de l'Anglais avec son autre *ami américain* : Iggy Pop. L'influence du Velvet Underground sur le futur-Ziggy Stardust, celle d'Iggy sur son jeu de scène et les paroles de certaines de ses chansons emblématiques ("Moonage Daydream") sont copieusement discutées ici par une galaxie de personnages qui, à défaut d'être les plus connus, ont indéniablement impacté ces années-là et adorent s'en souvenir. La plus bavarde ici, et réputée impossible à contenir et à cadrer, est indiscutablement Angie Bowie. Impeccable à sa façon, elle raconte, précise, argumente et s'emporte, non pas comme si elle était responsable de l'éclosion de la métamorphose de son mari (d'alors) en star, mais avec une passion que seuls peuvent partager ceux qui en ont été les témoins privilégiés. Pas du genre à laisser leur langue dans leur poche et encore moins à trop la faire tourner dans la bouche avant de parler, Leee Black Childers, Jayne County et Cherry Vanilla (la partie immergée du staff de MainMan) y vont de leur point de vue sur l'influence des uns sur l'autre (et réciproquement) et notamment sur la mission de secours entreprise par Bowie pour venir en aide à ses idoles via ses contributions, de nature différente certes, à "Transformer" et "Raw Power". Incontournables dès qu'il s'agit de se souvenir du New York du début des années 70, Victor Bockris, Danny Fields et Jayne County frisent parfois le révisionnisme, mais ont bien connu Lou lorsqu'il a fui la bergerie de Warhol, ce qui excuse tous leurs excès. Dans les deux DVD, et même s'ils ne sont pas l'essentiel, les extraits musicaux illustrent intelligemment le propos et certains sont mêmes rares, ce qui contribue au plaisir du visionnage.
A l'heure où la vague médiatique déclenchée par l'exposition *David Bowie Is* n'est plus que flaque, cette rubrique continue de jouer son rôle et de signaler, à ceux que les concerts filmés et l'histoire de la musique qu'on aime passionnent, la parution de ce qui peut l'enrichir. Car comme le disait David Bowie dès 1970 : *"La vérité, au fond, est qu'il n'est pas réellement question de voyage. Nous arrivons et partons au même moment."*



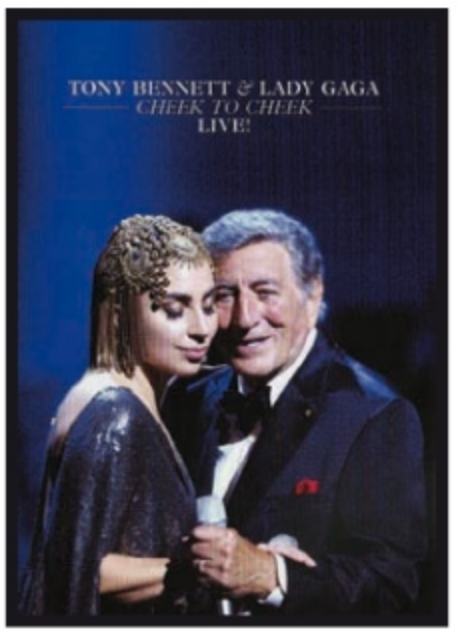
The J Geils Band
"HOUSE PARTY – LIVE IN GERMANY"
Eagle

Aussi dingue que celui-là puisse sembler, "House Party – Live In Germany" est bien le premier DVD officiellement distribué en France de ce groupe blues-rock américain formé en 1967 et qui est toujours en activité. Comme de nombreuses formations de sa génération, le J Geils Band a connu des arrêts de jeu, et J Geils, le guitariste qui a fondé le groupe, ne fait pas partie de la mouture qui tourne encore actuellement. Filmé et enregistré pour l'émission Rockpalast (ce DVD est également disponible en version DVD+CD), le concert donné en avril 1979 à Essen est une bonne entrée en matière pour ceux qui ne connaissent pas ces musiciens et devrait combler ses amateurs historiques. Car si le J Geils Band a bien bénéficié de l'explosion de MTV dans les années 80, sa grande heure, pour beaucoup remonte à la parution de "Sanctuary", en 1978. Et c'est justement cet album produit par l'excellentissime Joe Wissert (The Turtles, Earth Wind & Fire, Boz Scaggs...) que les Américains ont si bien défendu, l'année suivante, en Allemagne. Et si, bien sûr, le groupe déménage comme il se doit sur les titres les plus rock de l'album (auquel la première partie du concert est consacrée), il est également impressionnant sur la ballade "Teresa", un classique signé Peter Wolf (chant) et Seth Justman (claviers). La seconde partie du show est dédiée aux titres étendards de la formation à l'époque ("Wildman", "Looking For A Love", "Ain't Nothing But A House Party", "Where Did Our Love Go") et permettent d'apprécier le boulot de Magic Dick, l'harmoniciste qui contribue amplement à l'originalité de ce sextuor apparemment increvable même si son dernier album studio date de 1984.



Daryl Hall & John Oates
"UPRISING LIVE"
Eagle

On le sait, on le constate, on le déplore : le secret de la musique de ces gens-là mourra avec eux. Un jour prochain. Oh, on n'est pas pressés que ça arrive, mais c'est inéluctable. Pourquoi ? Eh bien parce que personne ne sait vraiment comment, depuis les années 70, Daryl Hall et John Oates sont parvenus à concocter un cocktail de cette qualité. Inutile de se leurrer, ils n'ont jamais été aussi bons, dans leur genre et sur la distance, que dans les années 70 et 80. Et s'ils n'avaient pas publié l'excellent et sans ambiguïté "Do It For Love" en 2003, on aurait eu vite fait d'écrire qu'ils appartenaient au passé. Surtout en France. Où la blue-eyed music (pop, rock, soul ou les trois réunis dans leur cas...) n'a jamais réellement fait recette et a toujours exaspéré les embusqués à plume vache trempée dans l'encre antipathique. Mais voilà, Hall & Oates qu'on a souvent eu tort d'associer au rock californien puisqu'ils sont de Philadelphie, volent bien plus haut, comme ceux qui les écoutent et les découvrent encore (on en connaît...), que les intransigeants de service. La quinzaine de titres joués ici comptent parmi les meilleurs écrits par la paire, ensemble, séparément ou avec d'autres, et sont interprétés aux petits oignons par des musiciens qui savent que leur jeu en vaut la peine. Au point qu'on conseillera, pour apprécier "Kiss On My List" et les autres, de faire l'acquisition du Blu-ray plutôt que du DVD (également disponible avec un double CD), histoire de bénéficier, en plus d'une image 16:9, d'un son DTS. En bonus ici, une interview au cours de laquelle Hall & Oates rendent hommage à leurs musiciens et au public de Dublin devant lequel, ce 15 juillet 2014, ils se produisaient pour la première fois.



Tony Bennett & Lady Gaga
"CHEEK TO CHEEK LIVE"
Polydor

OK, il n'y a pas mort d'homme, ni de femme en l'occurrence, et il y a plus grave, plus triste et plus affligeant qu'un album en duo avec un vieux crooner et une star de la pop moderne (argh !). Le comble, ce serait que McCartney s'acoquine avec Kanye West et Rihanna pour un trio infernal, que l'ancien se cramponne aux nouveaux faiseurs de fric dont la conception de la musique est pourtant à des siècles-lumière de la sienne. Là, on aurait vraiment les boules. D'ailleurs, on les a. Officiellement. La prestation de Macca et des deux autres aux Grammy Awards faisait tellement de peine à voir que, en comparaison et si on s'écoutait, on n'hésiterait pas à qualifier de grandiose ce concert de Tony Bennett et Lady Gaga saisi au prestigieux Lincoln Center de New York. Pour la petite histoire (faut pas en rajouter non plus...), on rappelle que le chanteur américain toujours gaillard malgré son âge (il avait déjà huit ans lorsque Leonard Cohen est né...) aurait eu l'idée d'enregistrer un album entier avec la diva de Prisu new-yorkaise après que cette dernière eut participé à "Duets II", l'album de duos qu'il a publié en 2011. Elle y chantait avec lui — et elle sait de quoi elle parle — "The Lady Is A Tramp". Curieusement, cette immortelle ne figure pas au menu de ce show irréprochable sur le plan musical qui renvoie aux grandes heures du Great American Songbook, un répertoire magnifique et magnifié par d'autres avant eux. Egal à lui-même, Bennett se contente d'assurer juste ce qu'il faut et cette économie de moyens (mais pas de sourires benêts) joue en sa faveur. Quant à Gaga, quoi qu'on en pense, elle sait chanter. Le problème, depuis qu'elle nous gonfle, c'est plutôt le matériau qu'elle beugle. ❑

FOO FIGHTERS

La série documentaire
SONIC HIGHWAYS
réalisée par Dave Grohl

8 villes
8 facettes de
la musique américaine
8 documentaires

DISPONIBLE
EN COFFRET
4 DVD et
3 BLU RAY

foofighters.com

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Cabriolet

Triumph Spitfire

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

Souvent raillé par les rockers, qui ne voyaient là qu'une "voiture de minets" et préféraient les grosses américaines, ce petit cabriolet a su traverser les décennies sans perdre de son charme.

La Triumph Motor Company, dont l'activité remonte à 1885 *(cf R&F 516),* produit des bicyclettes, des motos et des automobiles à Coventry, en Angleterre. Après le krach boursier de 1929, la société fondée par Siegfried Bettmann connaît de sérieuses difficultés financières entraînant la vente de la branche bicyclettes, le limogeage de Bettmann en 1932 et, enfin, la vente de la production de motos en 1936. La production automobile perdure tant bien que mal, avec quelques modèles comme les *Gloria* et *Dolomite*, et la société est finalement sauvée par Thos W Ward Ltd, gros groupe de métallurgie, en 1939. Mais la Seconde Guerre mondiale éclate et l'usine est entièrement détruite durant le Blitz, en novembre 1940. En 1944, la Standard Motor Company, basée à Canley, au sud-ouest de Coventry, rachète la marque Triumph et l'intègre en tant que filiale désormais connue sous le nom de Standard-Triumph, dirigée par John Black (1895-1965). Les premiers modèles sortis après la guerre tentent de concurrencer les roadsters Jaguar de William Lyons (1901-1985). Au début des années 1950, on décide de produire les voitures de sport sous la marque Triumph, tandis que les berlines porteront le nom Standard. En 1953, le premier modèle *sport* est baptisé *TR2*. Destiné à concurrencer les petites MG et très inspiré par la ligne des Morgan (célèbre firme que sir John Black a vainement tenté d'acheter), le petit roadster, équipé d'un moteur 2 l alimenté par un double carburateur SU, atteint les 170 km/h. L'habitacle est très ramassé sur lui-même : on dit que Black, pour une taille de 1,80 m, avait de petites jambes, et les *TR* conçues sous sa direction offrent une assez grande *hauteur sous plafond*, comparé à la place laissée aux membres inférieurs. La petite anglaise obtient un beau succès aux Etats-Unis et sera fabriquée à plus de 8500 exemplaires jusqu'en 1955. Pendant les sept années suivantes, c'est la *TR3* qui lui succède et qui obtient encore plus de succès : 90 % de la production sont exportés, notamment outre-Atlantique. Plus longue que son aînée, cette TR3 offre un peu plus de confort, dispose d'un *hard-top* optionnel et sera même la première voiture de série équipée de freins à disque à l'avant, dès 1956. Ce petit bolide est capable de damer le pion aux Porsche 956 ou aux MGA et MGB. La fabrication des séries sportives *TR* va se poursuivre tout au long des années 1960 et 1970, passant au six cylindres de 2,5 l en ligne pour la *TR5* et s'achevant avec la *TR8*, version survitaminée de la *TR7*, produite entre 1978 et 1981, équipée d'un moteur V8 de 3,5 l et qui sera principalement commercialisée aux Etats-Unis.

En 1957, Triumph fait appel au talent de Giovanni Michelotti (1921-1980), un des designers automobiles les plus prolifiques du XX^{e} siècle, pour travailler sur un projet censé chasser sur les terres des Austin-Healey *Sprite*, ces petites barquettes spartiates et économiques qui connaissent un franc succès outre-Manche. Michelotti est également en train de plancher sur le modèle *Herald*, qui va ensuite servir de base mécanique pour la fabrication du futur modèle *Spitfire*. Finalement, la Triumph *Herald* sort en 1959 et le petit cabriolet est reporté à plus tard. En décembre 1960, la société Standard-Triumph, qui rencontre de lourdes difficultés économiques, est rachetée par Leyland Motors. Grâce à cette bouffée d'oxygène, on ressort le projet *Spitfire* des placards lorsque le prototype de Michelotti est retrouvé sous une bâche dans un coin de l'usine.

La première *Spitfire* sort en octobre 1962 et sa ligne générale arrondie, avec son long capot avant intégrant les ailes qui bascule entièrement vers l'avant comme sur une voiture de course, restera inchangée jusqu'à la fin de sa production. Ce cabriolet plutôt bon marché — commercialisé quelques mois avant le premier album des Beatles — semble avoir été conçu spécialement pour les jeunes. Avec son petit moteur de 1100 cm^3, ce n'est certes pas un bolide et il atteint à peine les 150 km/h en vitesse de pointe, mais son look est imparable et son succès ira grandissant. A la fin des années 1960, à l'instar de la bande du Drugstore ou de Brigitte Bardot, tous les jeunes gens *à la mode* de Saint-Germain-des-Prés ou d'ailleurs rêvent d'en posséder une. La Triumph *Spitfire* sera déclinée en cinq versions successives, dont le tout dernier exemplaire, un 1500, sort des chaînes de Canley en août 1980, juste avant la fermeture définitive de l'usine. ❑

Pour en savoir plus : www.triumphspitfire.nl

Combien ça coûtait ?

En 1970 : Triumph Spitfire MkIII (neuve) :
13 750 FF (2096 €)

SMIC mensuel brut en 1970 = 90 €

Combien ça coûte ?

En 2015 : Triumph Spitfire MkIII (en parfait état) :
environ 12 000 €

SMIC mensuel brut en 2015 = 1624 € (pour 169 heures), 1451 € (pour 151 heures)

Une Triumph *Spitfire* Mark III de 1969, équipée de jantes à fils.

Photo : Getty Images/ Rainer W Schlegelmilch

Montereau Confluences

MTV IDOL

Shaka Ponk
Parov Stelar
The Ting Tings
Puggy
Calogero
Black M
Corson

13€

+ de 30 concerts

5 & 6 juin 2015

et aussi ... Willy Rovelli / Waly Dia / Régis Mailhot / Elisabeth Buffet
Patrice Laffont / Desireless / Air Bag One ...

Coca-Cola · EVASION · Chante France · Brasseries Kronenbourg · Carrefour Spectacles · ROCK & FOLK · Le Parisien · MONTEREAU FAULT-YONNE "ville antique au confluent"

festivalmontereau.com

Instagram

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Castagne

Il existe des titres plus importants que d'autres dans l'inconscient des gamers. Des titres qui ont marqué au fer rouge les esprits. Né en 1992, héros des salles d'arcade, hymne à la baston hardcore et aux coups spéciaux définitifs, au départ conçu comme un hommage au film "Bloodsport", et après de nombreuses déclinaisons sur consoles, "Mortal Kombat" est enfin de retour. **"MORTAL KOMBAT X"**, chez Warner Bros Interactive Entertainment, pour PS 3 et 4, XboxOne et 360 et PC, risque de surprendre les millions de fans, pour le meilleur. Avec une direction artistique et un gameplay inédits, ce nouvel épisode bouleverse les habitudes et promet beaucoup. Les concepteurs proposent ici trois variations distinctes pour chacun des personnages. Et celle sélectionnée par le joueur influencera directement le style du combattant, sa stratégie, bref, sa façon d'appréhender la castagne. On retrouve évidemment les figures emblématiques qui ont contribué à la gloire de ce titre viril, comme Sub-Zero, Raiden, Scorpion ou encore Kano, ainsi que des petits nouveaux comme Kotal Kahn, Ferra-Torr ou Cassie Cage. Les combats sont époustouflants de brutalité, impressionnants de réalisme (s'il est possible de parler ici d'une quelconque réalité...) et hautement addictifs. Comme avant, on ne désire qu'une seule chose : gagner, écraser, annihiler et gagner encore. Pour être le plus fort. Et en plus, l'ensemble est vraiment classe, chaque menu, chaque animation ayant été soignés comme il faut. *Fight !*

"LEGO NINJAGO : L'OMBRE DE RONIN", chez Warner Bros Interactive Entertainment, pour la Nintendo 3DS et la PS Vita, offre la possibilité aux drogués du genre de replonger dans l'univers Lego. On retrouve ici les petits ninjas courageux prêts à tous les sacrifices pour stopper les plans machiavéliques de Ronin et sa bande. Ronin, accompagné de ses samouraïs indiscutablement belliqueux, a trouvé comment s'emparer des souvenirs des ninjas, grâce à une drôle de lame, le Glaive d'Obsidienne (la fumette n'est donc pas qu'un sport réservé aux rastas et aux rock-critics). Les héros devront donc aller à la guerre pour protéger leur monde, conduiront toutes sortes de véhicules, du vélo au dragon, et dévoileront des superpouvoirs carrément jubilatoires comme cette tornade de la création qui laisse peu de chances aux ennemis... Entre cartoon déjanté et promesse tenue, Lego poursuit sa conquête de la virtualité avec un sens du rythme et de l'aventure tout simplement irréprochable. Encore !

Dans un monde formaté, où tout semble se valoir, où un selfie idiot efface un tweet haineux, il se peut, parfois, que l'humanité retrouve sa dignité. Qu'elle accepte de s'élever, un peu... **"WHITE NIGHT"**, chez Osome Studio (un trio de créateurs français), disponible en numérique et sur PS4 et sur XboxOne, n'est certainement pas le jeu du millénaire, il n'en a probablement pas les moyens, mais ce jeu décalé, surprenant, à la fois sombre et poétique, travail indéniable d'artisan, a de quoi conquérir bien des cœurs, détruire bien des certitudes. C'est l'histoire d'un détective privé solitaire et alcoolique qui, histoire de faire simple, se retrouve à devoir enquêter dans un manoir flippant. Jusqu'ici, personne ne se rue pour saisir la manette. Oui mais. White Night, vêtu de noir et de blanc, évoque d'entrée Frank Miller et préfère, aux clichés du privé taciturne, une épopée macabre et magique où une terreur sourde grandit, minute après minute. On est ici entre "Resident Evil" et Hitchcock, entre Lovecraft et Matheson. Entre songe et cauchemar. Il faudra relever des défis, résoudre des énigmes et surtout, avancer à l'allumette. Ensuite, le débat est ouvert : les amateurs de grosses productions hurleront que ce jeu n'en est pas un. Les autres, les curieux, ceux qui savent encore que dans le noir se cachent des monstres et des portes à ouvrir, n'hésiteront pas. *La* bonne surprise du mois.

Mario ne s'est toujours pas rasé la moustache et n'a toujours pas pensé à la retraite.
Il est l'une des figures légendaires du jeu vidéo et certainement aussi l'une des plus blindées. Nintendo sort un **"MARIO PARTY 10"**, uniquement sur la Wii U, qui confirme qu'au royaume des plombiers, Mario est seul sur le trône... Il y a vingt ans sortait le premier numéro de cette saga dédiée à la fête et, après plus de 40 millions de titres écoulés, la marque nippone semble ne pas avoir encore tout dit... On peut encore incarner différents personnages cultes, pour des parties à 5 joueurs. Il y a même le vilain Bowser qui est enfin disponible. Et, comme d'habitude, 70 mini-jeux sont à la disposition de tous, famille, amis et, même si on a l'impression d'être déjà passé par là à maintes reprises, on refuse de céder son tour. ❑

SECRET PLACE

Home of Underground Rock - Montpellier

DIM 19 AVR
12€/ADH

THE PAUL COLLINS BEAT
ROCK/POWER POP - NY
+ FRANÇOIS POUSSEREAU TRIO
+ DAN BRODIE

MER 29 AVR
12€/ADH

PETER PAN SPEEDROCK
SPEEDROCK - PAYS-BAS
+ FRANCKIE IV FINGERS
+ UDDU

LUN 11 MAI
12€/ADH

GBH
PUNK ROCK - UK
+ TOTAL CHAOS
+ WOODWORK
+ THE LEGENDARY MUSSELMEN

VEN 12 JUIN
15€/ADH

NINE BELOW ZERO
BLUES - LONDON
+MR WHITE
+ DIDIER VARELA TRIO

WWW.TOUTAFOND.COM

* POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2013

SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 64 00 87 11

TOUT À FOND! TAF

BE FAST !!!

GROOVE ! PRODUCTION PRESENTE

DISCO FUNK
LEGEND FESTIVAL
JUIN 2015

50th ANNIVERSARY TOUR

KOOL & THE GANG

EARTH WIND & FIRE
EXPERIENCE
FEAT AL MCKAY

IMAGINATION

9. MARSEILLE
LE DOME

10. TOULOUSE
ZENITH

11. PARIS
ZENITH

12. LYON
AMPHITHEATRE 3000

16. BORDEAUX
PATINOIRE

17. NANTES
ZENITH

18. BREST
ARENA

20 GRENOBLE
STADE DES ALPES

23 AMIENS
ZENITH
19H30

Ô fnac ROCK&FOLK RFM 103.9

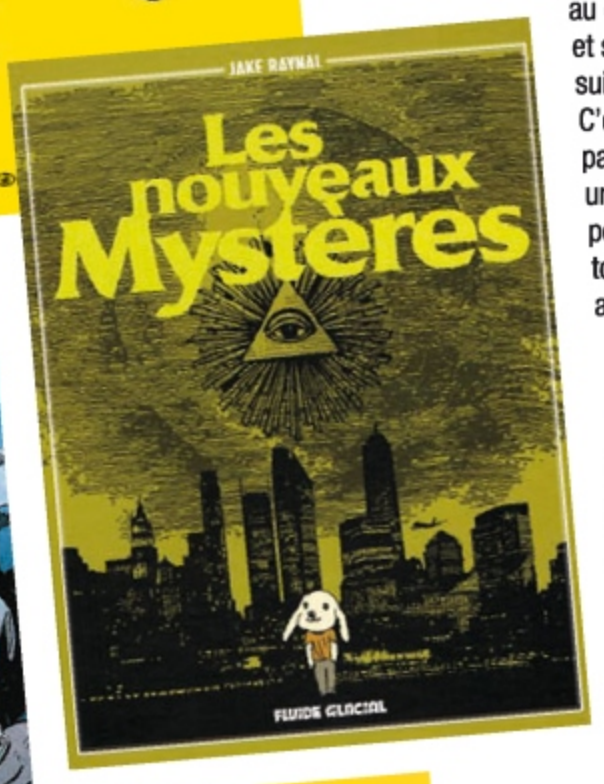
Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Sous acide

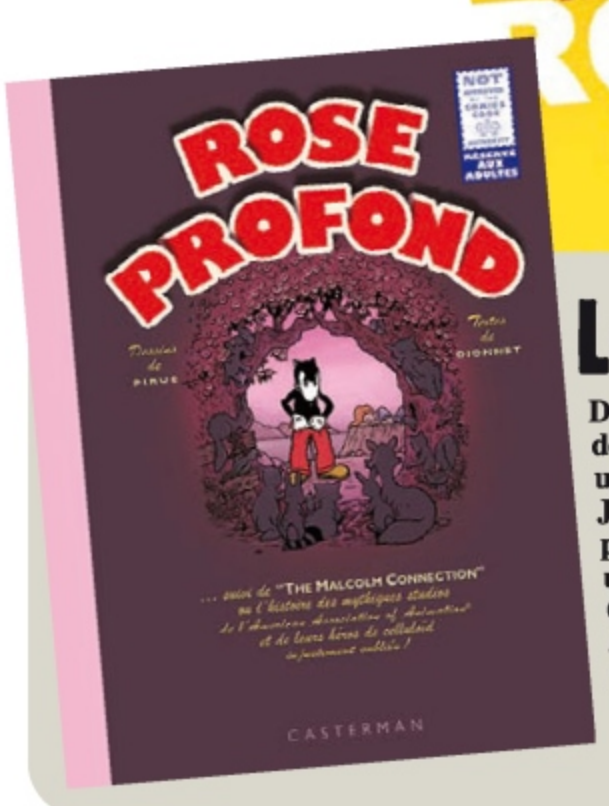
Des groupes marquants de l'alternatif des années quatre-vingt, seul Mano Negra reste indéboulonnable dans la tête de ses fans tant le retour raté des Bérus aura écorné le mythe. Adolescent au moment stratégique, Frantz Duchazeau revient sur l'époque à travers l'histoire de deux gamins dans un bled du Sud-Ouest qui décident de faire cent kilomètres en mobylette jusqu'à Bordeaux pour voir la Mano sur scène. Evidemment, à deux sur une pétrolette qui fait plus de bruit qu'elle n'avance, c'est loin d'être gagné. L'histoire en noir et blanc s'intitule **"La Main Heureuse"** (Professeur Cyclope) et sa lecture devrait rappeler pas mal de souvenirs plus ou moins agréables aux lecteurs quand ils étaient jeunes et prêts à tout pour aller voir leurs idoles.

Dans l'histoire du rock, toutes les villes sont associées à un lieu et il en est ainsi depuis le CBGB de New York, la Cavern de Liverpool et le Gibus Parisien. Eh bien, pour la Pologne et Varsovie, la place rock incontournable était le Fugazi, endroit improbable sorti de l'imagination et de la volonté de Waldemar *Waldek* Czapski en 1990 et baptisé ainsi en hommage au groupe anglais néo-prog Marillion (ce n'était pas gagné...), Waldek et ses amis organiseront tout un tas de concerts au cours des années suivantes dans des conditions nécessitant un moral à toute épreuve. C'est tout cela que le dessinateur Marcin Podolec a décidé de coucher sur papier avec l'incroyable **"Fugazi Music Club"** (Gallimard), une BD uniquement colorisée en bleu qui résume la situation des jeunes rockers polonais et, surtout, leur sens de l'improvisation quand les moyens sont totalement absents. Le lecteur restera admiratif devant la décontraction affichée par les protagonistes tout au long de l'aventure du club.



Dessinateur discret malgré un physique de troisième ligne, Jake Raynal est certainement un des derniers représentants encore actif de la génération Monty Python, Mad et collège de pataphysique réunis. Chez lui, le monde est loufoque, les situations forcément absurdes et son sens de la dernière case est d'une logique obligatoirement abstraite. Sachant cela, le lecteur se précipitera sur **"Les Nouveaux Mystères"** (Fluide Glacial) et tâchera d'apprécier à leur juste valeur les seize histoires compilées et présentées un peu à la manière d'un oncle Paul sous acide lysergique. Attention cependant à ne pas faire lire cette BD à des personnes adeptes de la théorie du complot car les conséquences de la lecture du chapitre "La Fabrique Du Climat" pourraient leur être fatales. Sinon, les amateurs d'humour pince-sans-rire vont adorer le passage sur les Mercuriales de la porte de Bagnolet et le World Trade Center.

Avant de devenir un dessinateur confirmé, Eric Cartier a bien vécu ses vingt ans en allant les brûler aux Etats-Unis dans un voyage initiatique qu'il raconte de fort belle façon dans **"Route 78"** (Delcourt/ Mirages). Nous sommes en 1978 et Cartier et sa copine Pat décident de partir à la rencontre des hippies de San Francisco en y allant en auto-stop à partir de New York. Là, c'est ce qui est prévu sur le papier pour un trip de quelques jours. Au final, le voyage va durer deux mois dans des conditions pas forcément cinq étoiles et Cartier mettra à peu près trente six ans avant de raconter l'aventure à la scénariste Audrey Alwett qui va alors lui apporter l'aide nécessaire pour faire jaillir les planches. A la lecture de certains chapitres, on peut comprendre le délai de réflexion car certaines situations vécues semblent ne pas être entièrement digérées. Pour le reste, l'ambiance est présente à chaque case et "Route 78" est le genre de BD d'aventure qui incite ses lecteurs à faire pareil. ❑



Le gros plan du Géant

Déjà, dès sa sortie initiale dans l'Echo des Savanes dès 1988, "Rose Profond" avait fait se poser tout un tas de questions à ses lecteurs. Déjà, l'association Jean-Pierre Dionnet et Michel Pirus en effrayait plus d'un. Avec un scénariste tête dans les étoiles, un dessinateur zigzaguant entre le royaume de Calvo et le monde de Walt Disney et un éditeur aimant la fesse, le cocktail risquait d'être particulièrement explosif. Eh bien, ce fut le cas ! Le dessin de "Rose Profond" est exceptionnel et le bestiaire proposé est simplement magique tant ses personnages semblent frappés par une sorte de schizophrénie quand ils évoluent entre le pays rose et le pays gris. Certes, il y a quelques scènes un brin lestes, violentes, surprenantes, mais "Rose Profond" demeure une BD d'exception qui a sans doute eu le tort de cibler un public trop large. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle édition grand format réalisée par Casterman fait oublier toutes les versions précédentes de par sa qualité et rend également hommage au travail de coloriste de Véronique Dorey.

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK EN SEINE

28
29 AOÛT 2015
30

THE CHEMICAL BROTHERS • THE LIBERTINES
KASABIAN • FFS (FRANZ FERDINAND & SPARKS)
ALT-J • THE OFFSPRING • TAME IMPALA • HOT CHIP
ETIENNE DAHO • FAUVE • INTERPOL • GRAMATIK
HANDBRAEKES (BOYS NOIZE & MR OIZO) • JUNGLE
RAPHAEL SAADIQ • JOHN BUTLER TRIO • SON LUX
RODRIGO Y GABRIELA • BENJAMIN CLEMENTINE
MARK LANEGAN BAND • MARINA AND THE DIAMONDS
BEN HOWARD • JAMIE XX • RUN THE JEWELS • FUZZ
THE MACCABEES • MY MORNING JACKET • POND...

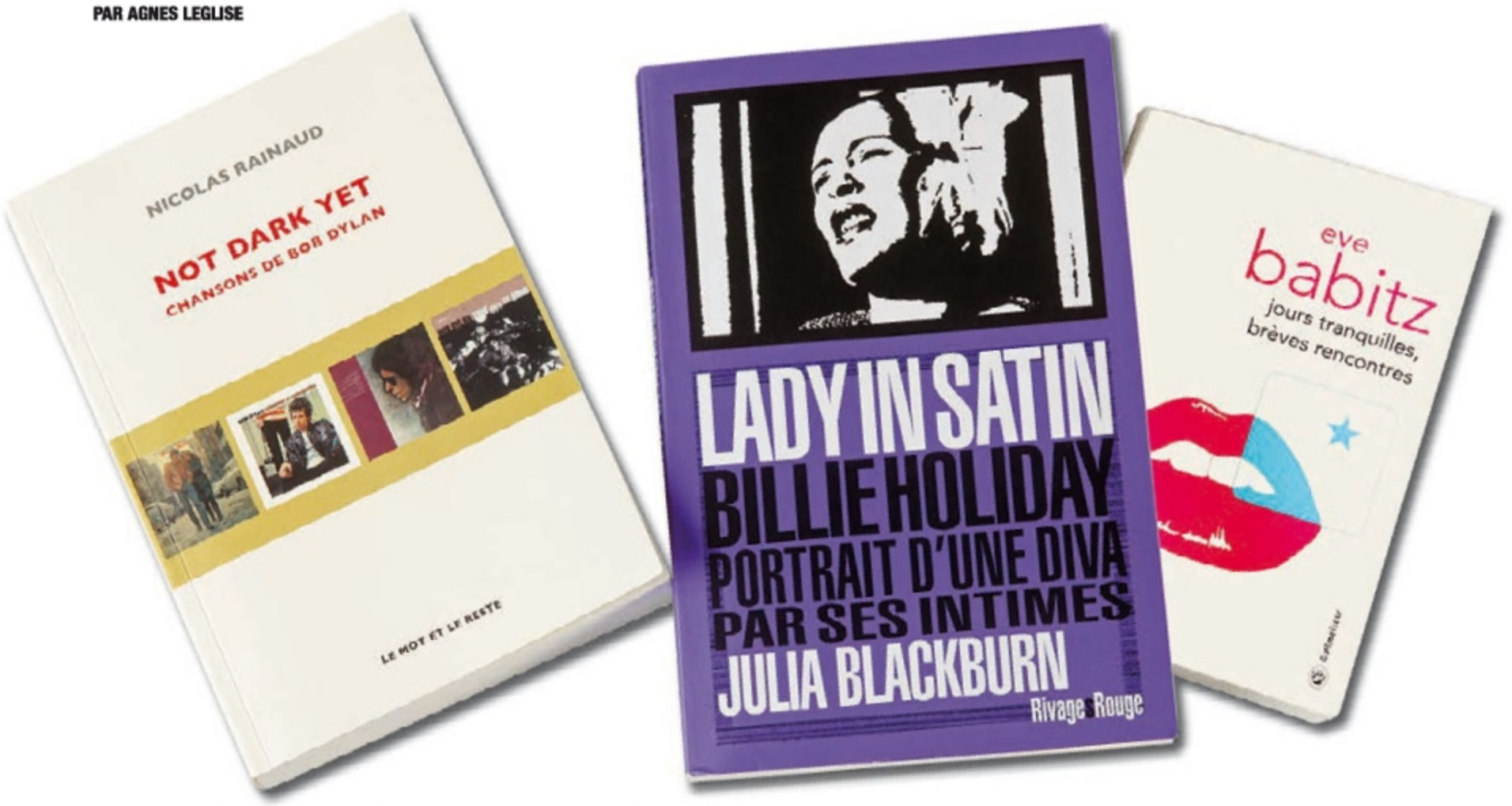
LOCATION SUR **ROCKENSEINE.COM**
AUX PORTES DE PARIS · **MÉTRO** ⑩ BOULOGNE PONT DE SAINT-CLOUD

LICENCES N°2 - 1033127 - N°3 - 1033128 - CRÉATION ET ILLUSTRATION : RAMEL

RATP · KONDINI · SFR · îledeFrance · Kronenbourg SAS · SNCF · 20 minutes · 4 · CULTUREBOX francetélévisions · Spotify · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · SAINT-CLOUD · Crédit Mutuel · France Inter

Livres

PAR AGNES LEGLISE



Avec drogues et explorations sexuelles

Lady In Satin Billie Holiday Portrait D'Une Diva Par Ses Intimes

JULIA BLACKBURN

Rivages Rouge

Parfois, les livres eux-mêmes ont des histoires largement aussi romanesques que les textes qu'ils renferment. "Lady In Satin" est un cas pas banal de livre habité par deux fantômes, celui de Billie Holiday, l'inspiratrice et le sujet de ce portrait, et celui de Linda Kuehl, l'instigatrice et la cheville ouvrière de ce projet. On sait peu de choses sur cette jeune femme qui avait entrepris dans les années 70 d'interviewer tous les survivants proches de Billie Holiday et de collecter les moindres photos, listes, lettres, papiers de toutes sortes sur lesquels elle a pu mettre la main et qui engrangea ainsi un exceptionnel matériel biographique sur Billie Holiday. Hélas, sans que l'on sache pourquoi et si la complexité de l'écriture de son livre dans lequel elle semblait un peu perdue y est pour quelque chose, elle se suicida en 1979 et le projet s'arrêta pendant 20 ans, jusqu'à la vente de ce véritable trésor à un collectionneur. C'est lui qui a permis à Julia Blackburn, troisième femme de l'histoire, de consulter les documents et d'en tirer ce chouettissime bouquin. Chouettissime parce que Linda Kuehl avait l'art et la manière d'interviewer et a obtenu ainsi toutes sortes de confidences et aussi parce que Julia Blackburn a intelligemment choisi de laisser les entretiens quasiment bruts constituer le cœur du texte et que ce parti pris transforme ce qui aurait pu être une classique biographie en une véritable re-création d'un monde disparu. Amis d'enfance, ex-maris, voisines, musiciens, agent des narcotiques, souteneurs, copains de fiestas, ils parlèrent tous avec confiance et liberté à Linda Kuehl et leurs récits sont absolument savoureux, instructifs et souvent contradictoires car les souvenirs varient selon le temps écoulé, les intérêts personnels, la quantité d'alcool ou de drogue ingérées alors et depuis. C'est précisément cette abondance, ces voix multiples qui redonnent vie ici à toute une foule ultra pittoresque et qui dessinent un portrait complet et complexe de Billie Holiday. Car Billie Holiday apparaît ici bien plus subtilement décrite que par les habituels quasi clichés et malgré l'enfance ballotée, la prostitution, la drogue, la prison et tous les calamiteux choix amoureux, on devine aussi la belle fille bonne copine qui aimait faire la fête, pousser la chansonnette avec ses amis musiciens, cette fille adorable dont ils se souviennent tous avec affection. S'ils s'appliquent tous à peindre l'amie, la voisine, la collègue qu'elle était, le livre ne raconte pas du tout son histoire comme un musicologue pourrait le faire, partant sans doute du principe que quiconque lira ce livre est déjà un amateur confirmé de Bille Holiday et si ce n'est donc qu'accessoirement que les témoins racontent la carrière musicale de Lady Day, ce parti pris est aussi des raisons de la grâce de cette lecture. Bien sûr l'histoire racontée là est aussi une plus large tragédie, celle de la pauvreté, celle de tout un peuple discriminé et celle d'une femme avilie par le sexisme le plus crasseux. Pas étonnant donc que le rossignol qui chantait dans sa gorge ait pu sembler à la jeune Eleanora Fagan être non seulement magique mais la seule voie possible. Usée par les abus, persécutée par la police, utilisée par tous ou presque, Lady Day s'est éteinte sous étroite surveillance policière, quelques mois après son cher Lester Young. *"Lady Day at forty-four/ Couldn't make it anymore"*, disait un graffiti de Harlem après sa mort mais ce portrait chaleureux et émouvant contribue éloquemment à rendre encore plus inoubliable ce personnage bouleversant et l'immortelle émotion de sa voix.

Jours Tranquilles, Brèves Rencontres

EVE BABITZ

Gallmeister

L'était un temps où les égéries n'étaient pas des youtubeuses ou des blogueuses make up et où seules quelques créatures exceptionnelles pouvaient se vanter de tourner les têtes, bouleverser des carrières et inspirer des artistes. Eve Babitz a fait encore mieux. Elevée dans un Hollywood bohémien d'artistes de talent avec Stravinsky comme parrain, elle a, aussitôt l'adolescence, cherché aussi son propre chemin artistique. Eternelle à vingt ans grâce à une fameuse photo avec un Marcel Duchamp vieillissant qu'elle défie nue aux échecs, elle a dès lors vécu une vie aventureuse, artistique et inspirée, tout à fait digne des seventies libérées. Quand certains voyaient en elle la *Edie Sedgwick de la côte Ouest* car elle fréquentait les milieux les plus à la mode et fut la petite amie de plein d'artistes, de Jim Morrison, de Steve Martin ou Harrison Ford, elle ne s'en est jamais contentée et elle conçut des pochettes d'albums pour Linda Ronstadt ou Buffalo Springfield avant de se mettre à écrire des articles, nouvelles et textes hybrides dont ce "Jours Tranquilles, Brèves Rencontres" qui sort enfin en français quarante ans après sa sortie américaine. Tranches de vie sous le permanent soleil californien, saynètes hollywoodiennes où des beautés mystérieuses bavardent avec Marlon Brando comme si c'était banal, intermèdes super seventies avec drogues et explorations sexuelles, séquences chez les branchés, c'est en fait la ville elle-même qui les réunit tous sous la juste plume de Babitz et c'est peut-être bien en portraitiste impavide de Los Angeles que l'élégante et ironique Babitz deviendra, c'est pas donné à tout le monde, éternelle pour la seconde fois.

Not Dark Yet Chansons De Bob Dylan

NICOLAS RAINAUD

Le Mot Et Le Reste

Si les parents indignés de ma classe de seconde à Bayonne avaient pu se douter que des décennies plus tard, l'auteur dont ils contestaient l'étude des chansons en cours d'anglais finirait médaillé de la légion d'Honneur et jugé digne d'études approfondies par de minutieux auteurs chez de respectables maison d'édition, ils en auraient avalé leurs bérets. Et pourtant, depuis la sortie de son premier album il y a plus de cinquante ans, Bob Dylan et son art sophistiqué du songwriting n'ont jamais cessé d'impressionner et d'enthousiasmer non seulement ses fans bien sûr mais aussi tous ceux qui, comme cette prof d'anglais, découvraient avec lui un style et une langue dignes des plus grands auteurs de littérature. Il était donc temps que Nicolas Rainaud, déjà auteur de "Figures De Dylan", s'attèle à la lourde tâche d'en recenser tous les titres et de rédiger pour chacun de ces près de sept cents morceaux une notice qui réussit à chaque fois l'exploit d'être aussi concise que complète : histoire de l'origine de l'inspiration à l'écriture elle-même, de son contexte, lieu et date de l'enregistrement, critique musicale lucide et donc parfois acerbe, éclairage érudit sur les paroles elles-mêmes, topo sur les versions sur scène et les reprises etc. Nicolas Rainaud offre là aux amateurs et aux curieux un indispensable outil pour mieux pénétrer et appréhender les multiples facettes de l'œuvre du génial facteur — *"je suis le facteur. Je livre les chansons"*, dit Dylan — et dresse ainsi les fondations que le monument mérite. ❑

Photo Bruno Berbessou

3.4.5 JUILLET • BELFORT 2015

LES EUROCKÉENNES

1 PRESQU'ÎLE • 3 JOURS • 60 CONCERTS

THE CHEMICAL BROTHERS • STING
BEN HARPER & THE INNOCENT CRIMINALS
DIE ANTWOORD • FLUME
ETIENNE DAHO • SKIP THE USE & FRIENDS
CHRISTINE AND THE QUEENS
DAMIAN "JR.GONG" MARLEY • THE DØ
ROYAL BLOOD • FOXYGEN • JAMES BLAKE
ST.PAUL & THE BROKEN BONES
TODD TERJE & THE OLSENS • KEVIN GATES
EAGLES OF DEATH METAL • PARKWAY DRIVE
PUSHA T • SEASICK STEVE...

WWW.EUROCKEENNES.FR

© DESIGN BY TASTE / lagency / Territoire de Musiques / Licences 1-1057054 2-1040099 3-1040100

Absolutely live

Bombe acoustique

Hanni El Khatib
4 MARS, GAITE LYRIQUE (PARIS)

Retour gagnant pour Hanni El Khatib, la Gaîté Lyrique affiche complet. Le duo anglais (guitare/ batterie) Gallery Circus ouvre les hostilités, totalement dans la lignée des White Stripes pour un set carré. Hanni entre sur scène au son du Wu-Tang Clan, introduction parfaite pour le premier titre du concert, "Moonlight" (tiré du nouvel album) très rap dans sa forme. Les 70 minutes restantes, bien que sans surprise, sont de haut vol. Les titres, directs et sans fioritures, s'enchaînent sans temps mort, tout juste le temps de demander à quelques crétins de se calmer et Hanni de poursuivre avec quelques soli ravageurs, tel un Neil Young au meilleur de sa forme, dont un au milieu d'un public attentif mais chaud, en grande partie féminin.

PATRICE GUINO

Noel Gallagher

Photo Marion Ruszniewski

Meatbodies
4 MARS, POINT EPHEMERE (PARIS)

On attendait les Meatbodies au tournant après la publication de leur excellent (mais parfois dérivatif) premier album. Si on a parfois eu l'impression d'entendre des chutes de "Slaughterhouse", le bon Chad Ubovitch a manifesté tout au long de la soirée un enthousiasme communicatif. Porté par un batteur explosif et quelques solos étincelants, le groupe a frappé les esprits et envoyé quelques tubes en puissance ("Wahoo", "Disorder") devant l'œil appréciatif de Mikal Cronin, de passage promo à Paris.

ERIC DELSART

Oblivians
11 MARS, THE TOTE (MELBOURNE)

Quelques vingt ans plus tard, le rock'n'roll trash d'Oblivians n'a pas bougé et résonne aujourd'hui un peu partout, de Jay Reatard aux Black Lips en passant par Ty Segall. Pour la première fois en Australie, Greg, Eric et Jack Oblivian viennent conter leurs récits édifiants pour jeunes gens, occupant trois soirs de suite l'emblématique club de Melbourne avec la crème postpunk locale, Feedtime, UV Race ou Ausmuteants. La setlist fluctue, le trio vénéré et vénère de Memphis aussi, qui passe de guitares en batterie, tandis que chacun apporte sa sensibilité au micro et demande ce qu'il doit jouer. Entre "No Reason To Live" et "Guitar Shop Asshole", "Bad Man" fait l'affaire. Réentendre les classiques soul punk rappelle combien Oblivians reste, aux côtés des Gories et Mummies, l'un des groupes live les plus frénétiques de la planète garage-rock. Le temps ne fait rien à l'affaire, l'expérience si.

VINCENT HANON

Noel Gallagher's High Flying Birds
13 MARS, ZENITH (PARIS)

"*Il y a un saxophone sur le prochain morceau, que personne ne panique !*" S'il ne semble pas encore assumer pleinement son passage en mode *classic rock*, Noel Gallagher n'a pas perdu son sens de l'humour. Devant une foule multi-générationnelle, l'idole n'a pas eu besoin de sortir les classiques pour se mettre le public en poche : un trio de titres de son premier album — "Do The Damage", "(Stranded On) The Wrong Beach", "Everybody's On The Run" — a suffi à faire chanter tout ce beau monde. Les extraits de "Chasing Yesterday" ont moins convaincu, plombant un peu le milieu du concert, à l'exception notable de "The Riverman" (la chanson au saxo). Noel a ensuite repris la main en alignant les tubes d'Oasis : "Fade Away", "The Masterplan", la grande messe "Don't Look Back In Anger" et même "Champagne Supernova" et "Digsy's Dinner", grands moments de nostalgie pour tous les trentenaires présents dans la salle.

ERIC DELSART

The Struts
16 MARS, LA MAROQUINERIE (PARIS)

Quand on s'appelle *The Struts*, il est de bon ton de montrer qu'on en a dans le ventre, histoire de ne pas se pavaner pour rien. Ce lundi, le quatuor de Derby a intérêt à faire ses preuves face à une Maroquinerie bondée et bouillante. Démarche de grande gueule et fringues de geisha, Luke Spiller n'en a pas moins une voix tonitruante : le groupe enchaîne les morceaux, repris en chœur par un public conquis. On navigue entre Bolan (auquel il rend hommage sur un "Get It On" aussi convenu qu'efficace) et Mercury avec une arrogance méritée. Solidité rythmique, guitariste virtuose mais pas trop et frontman parfait : il n'y a plus qu'à espérer que The Struts tiennent la durée et que l'on s'en souvienne encore dans deux ans.

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

Selah Sue
19 MARS, ESPACE CLACQUESIN (MALAKOFF)

Pour la soirée de lancement d'un traditionnel tremplin Kronenbourg pour jeunes sous pression, les organisateurs ont eu l'excellente idée de louer une ancienne distillerie classée monument historique pas très loin de la porte d'Orléans pour accueillir Selah Sue, bombe acoustique venue de Belgique, pour servir de marraine à l'événement. Entourée d'un groupe désormais assez consistant, la chanteuse du Brabant flamand s'en est magistralement bien sortie face à un public très décidé à faire la fête à tout prix au milieu des alambics géants qui parsèment les lieux. Au final, ce pince-fesse chez Clacquesin dans un lieu digne de Léo Mallet devrait inciter plus d'un groupe à s'inscrire pour l'édition 2015 si chaque tremplin est aussi festif que cette soirée inaugurale.

GEANT VERT

Sleater-Kinney
20 MARS, LA CIGALE (PARIS)

Est-ce parce qu'on l'a trop anticipé que le retour sur scène de Sleater-Kinney commence par décevoir ? Le trio — et une musicienne à tout faire qu'on n'entend pas vraiment — fait chacun son truc de son côté, bien proprement. Alors qu'on étouffe un bâillement, les filles nous retournent avec "Bury Our Friends", tiré du nouvel album, joué comme avant. Corin se lâche vocalement, fait un duel de manches avec Carrie, tandis que Janet cogne enfin plus dur. La suite ? Un concert où le plaisir monte crescendo, où l'alchimie du trio renaît. Le premier rappel est un bonheur, suivi d'un second, qui se conclut sur un "I Wanna Be Your Joey Ramone" échevelé. OK, les riot grrrls ont vieilli. Pour devenir des *riot women* qui en ont encore sous le pied.

ISABELLE CHELLEY

Art Garfunkel
21 MARS, CIGALE (PARIS)

Trois jours seulement après la venue de James Taylor à l'Olympia, c'est au tour d'une autre légende de la musique américaine de nous rendre visite. Pour l'occasion, Art Garfunkel est seulement accompagné par un guitariste acoustique pour proposer dans des versions réduites à l'essentiel une grande majorité de titres écrits par Paul Simon pour le duo ("The Boxer", "A Heart In New York", "Homeward Bound"...) agrémentés de quelques titres de Randy Newman ("Real Emotional Girl"), Jimmy Webb et d'une étonnante version du "Corcovado" de Antônio Carlos Jobim ainsi qu'une interprétation émouvante du "Let It Be Me" écrite par notre Gilbert Bécaud et popularisée par les Everly Brothers. Art a beau avoir perdu sa belle crinière blonde, il n'a rien perdu de sa voix cristalline, qu'il doit tout de même préserver en nous racontant moult anecdotes entre les morceaux, et a enchanté le public venu en nombre tout au long de ces deux sets de 40 minutes que l'on aurait aimés bien plus longs.

PATRICE GUINO

Photo Marion Ruszniewski

Sleater-Kinney

The Who

Photo Brian Rasic/ Rex/ Dalle

The Who
22 MARS, O2 ARENA (LONDRES)

Pete Townshend ne démolit plus les guitares électriques mais il continue de plaquer des accords magistraux et de mouliner plus fébrilement que jamais. Quand il frotte son médiator sur les cordes de sa Fender durant un solo éblouissant à la hauteur des riffs vertigineux de "I Can See For Miles", leur hit psychédélique de 1967, les Who font honneur à leur légende. Roger Daltrey, qui avait perdu sa voix en décembre, est en bonne forme vocale pour ce concert de rattrapage. Sur scène pendant plus de deux heures, entourés de six musiciens, leur répertoire correspond à l'affiche et à la compile "The Who Hits 50 !" avec néanmoins quelques pépites inattendues comme "Slip Kid" (de "The Who By Numbers", l'album de 1975) et le mini-opéra "A Quick One (While He's Away)". Le regretté Keith Moon — remplacé par son *disciple* Zak Starkey, fils de Ringo Starr, derrière les fûts — apparaît sur l'écran vidéo vêtu d'un bustier durant un autre classique de 1967, "Pictures Of Lily", tandis que John Entwistle — remplacé à la basse par Pino Palladino — s'avère une présence fantomatique et virtuelle durant le montage photo qui accompagne "So Sad About Us". Les trois générations de spectateurs mod qui brandissent des Union Jack reprennent avec plaisir "The Kids Are Alright" et les deux extraits de "Quadrophenia" avant un final grandiose extrait des classiques que demeurent "Tommy" et "Who's Next". Difficile de croire qu'il s'agit vraiment là de la tournée d'adieux des Who mais une raison de plus d'aller les voir à Bercy au mois de juin.

PIERRE PERRONE

The Dandy Warhols
24 MARS, LE TETRIS (LE HAVRE)

Chouette étape que celle des Dandy Warhols au Tétris, salle rock du Havre dont ils ont autant apprécié l'hospitalité (Courtney Taylor-Taylor butinant d'une bonne bouteille à l'autre avant et pendant le repas) que l'acoustique. Le son était juste parfait pour apprécier un set reposant sur les premiers albums — de rares emprunts aux deux derniers — et mis en lumière hâve comme ces Américains l'aiment. Post-rock comme jamais, les Dandys ont quelque peu décontenancé un public local plus favorable aux virulences brèves qu'aux extases délayées. Légèrement déconcerté par cette réception tiède comparée à celle au Trianon de Paris dix jours plus tôt, le groupe est resté réservé sur le plan de la parlotte mais a, comme d'habitude, lâché ses chevaux-vapeur sur les tubes de la fin ("We Used To Be Friends" et "Bohemian Like You" bombardés dans le dernier quart d'heure).

JEROME SOLIGNY

The Vaccines
25 MARS, LA FLECHE D'OR (PARIS)

Première date parisienne des Londoniens à l'occasion de la sortie de leur troisième opus, bien entendu dans une Flèche d'Or en surchauffe, à guichets fermés. On s'attendait à un concert de présentation d'album, pas tout à fait. Le groupe et son chanteur Justin Young en chemise texane ouvrent les hostilités avec "Teenage Icon", hit du deuxième disque immédiatement suivi de leur single inaugural, le fabuleux "Wreckin' Bar (Ra Ra Ra)". Ils en ont dans leur manche, des mini-déflagrations à la Ramones. Le déjà ancien "Blow It Up", plus calme, laisse pantois. Par comparaison, il est vrai que les nouveautés comme "Dream Lover" et "Want You So Bad" paraissent quelque peu sirupeuses. Ah, Justin... pourquoi est-il si gentil ? Les fans, cela dit, sont ravis.

BUSTY

Courtney Barnett Sallie Ford
25 MARS, DIVAN DU MONDE (PARIS)

Double affiche de rêve ce soir au festival Les Femmes S'En Mêlent. Courtney Barnett, en trio, ouvre les hostilités. Depuis son dernier passage ici, elle n'a pas cessé de tourner, a pris de l'assurance, mais gardé son air de slacker, interprétant sans effort des chansons plus complexes qu'elles n'y paraissent. Chanteuse pleine de charme, guitariste douée, elle conclut son set par un "Pedestrian At Best" d'humeur punk. Puis on découvre une Sallie Ford désormais blonde, tatouée, en robe à paillettes, entourée de trois musiciennes, avec lesquelles elle se lance dans l'intro a capella de "Slap Back". Musicalement, le trio ne vaut pas The Sound Outside, mais ses harmonies vocales donnent une couleur girl group au répertoire rock'n'roll de l'Américaine qui pioche dans ses trois albums pour en tirer le meilleur, de "I Swear" à "Could Been". En rappel, une reprise de "About A Girl" (Nirvana), et c'en est fini de cette soirée forte en — *fuck* l'orthographe — *décibelles*.

ISABELLE CHELLEY

Sean Rowe
27 MARS, LE POINT EPHEMERE (PARIS)

A en juger par la petite centaine de spectateurs disséminés dans la pénombre du Point Ephémère, les talents de Sean Rowe restent un secret un peu trop bien gardé. Le ténébreux Américain, mi-songwriter mi-homme des bois, se produit avec sa seule guitare acoustique — la logique économique est implacable — mais rassure très vite : même sans la luxuriance instrumentale du studio, les chansons de son petit dernier, "Madman", sonnent du feu de Dieu. Le jeu de guitare n'oublie pas de faire sonner les basses (le groove irrésistible de "Desiree" est préservé) et la voix d'ours blessé demeure assez exceptionnelle. Influence assumée, Leonard Cohen fait l'objet d'une reprise ("Chelsea Hotel N° 2"), tout comme Howlin' Wolf ("Spoonful") ou, moins attendu, Edwyn Collins ("A Girl Like You"). De quoi redonner foi dans les concerts guitare/ voix.

BERTRAND BOUARD

LA SOURIS DEGLINGUEE

FÊTE SES 35 ANS DE PUNKABILLY BOOGIE

SAMEDI 09 MAI 2015

INVITÉS EN PREMIÈRE PARTIE :

:C: P:R:S SHERE KHAN & LOOLIE

:LL:G:L PR:C:SS CHARLIE

K:M:NT:RN S:CT CARL

L:: SIT & MATTHIEU D.B.

L::N'S L:W VICTOR

M:L:D:: SPIROU

:L:V:NST::NS GILLES & VINCENT

P:R:B:LL:M PATRICK

R.:.S. RÉMI, TAKI & XAVIER

R:CK:N' R:B:LS TONY MARLOW

SW:NG: P:RK::S MARCO, DENIS, NICO & LULU

V::RG:S ALAIN

W:MP:S DIDIER

W:R:M J:: PASCAL & NICUS

W:TCH:S' V:LL:Y KIM

A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX

Réservations: 0 892 68 33 68 (0,34€/mn)
www.olympiahall.com
et points de vente habituels

Nouvel album : La Souris Déglinguée *Les Toits du Palace*

ROCK&FOLK — OUI FM — Yellow Flag

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

AVRIL

★ 17 AVRIL

Godflesh, Extreme Precautions et Amédée de Murcia & Guillaume Mikolajczyk (Gaîté Lyrique) ● **Lord Ruby, Never Mind The Car et Niko Gamet** (Boule Noire) ● **Passion Pit** (Maroquinerie, *complet*) ● **Tenshun et Walter Gross** (Espace B) ● **The Twilight Sad** (Pop Up du Label) ● **David Yvar/ Black Yaya** (Café de la Danse)

★ 18 AVRIL

Antwon (Batofar) ● **Big Red** (Cabaret Sauvage) ● **Black Bomb A** (Trabendo) ● **Will Butler** (Maroquinerie) ● **Citizens!** (Gaîté Lyrique) ● **Lena Deluxe** (Bus Palladium) ● **The Froomees, Omar Lye-Fook et Martha High** (New Morning) ● **Daniel Lanois** (Cigale) ● **Ocean** (Théâtre de la Traversière) ● **Véronique Sanson** (Olympia)

★ 19 AVRIL

Scott H Biram, Dirge, Ufomammut et Conan (Glazart) ● **The Dali Thundering Concept et Upheval** (Batofar) ● **RA et Ascetic** (Mécanique Ondulatoire) ● **Véronique Sanson** (Olympia)

★ 20 AVRIL

Eric Bibb, Larry Crockett et JJ Milteau (Sunset) ● **Cancer Bats et While She Sleeps** (Petit Bain) ● **Floor et Minsk** (Espace B) ● **Gang Of Four** (La Machine du Moulin Rouge)

★ 21 AVRIL

Eric Bibb, Larry Crockett et JJ Milteau (Sunset) ● **Circa Waves et Sundara Karma** (Flèche d'Or) ● **Corpus Christii, The Stone et Muert** (Klub) ● **Adrien Gallo** (Gaîté Lyrique) ● **Lonely The Brave** (Point Ephémère) ● **The Pains Of Being Pure At Heart** (Maroquinerie) ● **We Are Bodies** (Divan du Monde) ● **Years & Years** (Trabendo, *complet*)

★ 22 AVRIL

Animali (Espace B) ● **Eric Bibb, Larry Crockett et JJ Milteau** (Sunset) ● **Blacksmith et Dan Mangan** (Batofar) ● **Corpus Christii, The Stone et Muert** (Klub) ● **Fanch** (Boule Noire) ● **FKJ** (Maroquinerie) ● **Fool's Gold** (Silencio) ● **Jacco Gardner** (Point Ephémère) ● **Godspeed You! Black Emperor et Xylouris White** (Bataclan, *complet*)

★ 23 AVRIL

Dafuniks et John Milk (Maroquinerie) ● **Departure Kids, Jeanne & Olivier et Entracte Twist** (Espace B) ● **Drenge et Happyness** (Flèche d'Or) ● **Godspeed You! Black Emperor et Xylouris White** (Bataclan) ● **Lo-Fang** (Café de la Danse) ● **Odesza** (Gaîté Lyrique) ● **Lisa Spada et Tismé** (New Morning) ● **Angus & Julia Stone** (Zénith) ● **Tove Styrke** (Les Etoiles) ● **April Was A Passenger** (Truskel)

★ 24 AVRIL

Arena (Divan du Monde) ● **Blurt et Patrick Vidal joue Marie et les Garçons** (Maroquinerie) ● **Bantam Lyons et Djokovic** (Espace B) ● **Goodbye Diana** (Klub) ● **Mo'Kalamity and the Wizards** (Cabaret Sauvage) ● **Joshua Radin** (Café de la Danse) ● **Sunset Sons** (Pop Up du Label) ● **These New Puritans** (Badaboum)

★ 25 AVRIL

Laurie Anderson (Philarmonie) ● **The Districts et Broncho** (Flèche d'Or) ● **The Greyguts** (Gibus Café) ● **Furs** (Espace B) ● **Kim** (La Loge) ● **Lynyrd Skynyrd** (palais des sports) ● **Pentatonix** (Zénith) ● **Rotator, Ruby My Dear, Gorrr et Panacea** (Petit Bain) ● **Lucas Santtana** (Maroquinerie) ● **Scandal** (Bataclan) ● **Sunset Sons** (Pop Up du Label)

★ 26 AVRIL

Laurie Anderson (Philarmonie) ● **Calexico et The Barr Brothers** (Trianon)

★ 27 AVRIL

Fred Chapellier et Joanne Shaw Taylor (New Morning) ● **Grieved, Out Of My Eyes et Above The Leviathan** (Klub) ● **Of Montreal et Buvette** (Café de la Danse) ● **SBTRKT** (Olympia) ● **Wooden Arms** (3 Baudets) ● **The Staves** (Point Ephémère) ● **Ryley Walker** (Espace B)

★ 28 AVRIL

A Toys Orchestra et Satellites (Espace B) ● **Dopethrone, Acid King et Black Cobra** (Glazart) ● **Fool's Gold** (Maroquinerie) ● **Jack Garratt** (Boule Noire) ● **Miraculous Mule** (International) ● **Tahiti 80, Le A et Shorebilly** (Café de la Danse) ● **Teenage Bottlerocket et Masked Intruder** (Batofar) ● **Terakaft** (New Morning) ● **Zhu** (La Machine du Moulin Rouge)

★ 29 AVRIL

Marc Collin *Bristol* feat **Jay Jay Johanson et Liset Alea** (Café de la Danse) ● **Lena Deluxe et Parlor Snakes** (Divan du Monde) ● **The Dodos** (New Morning) ● **Front 242** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Jo Harman** (Sunset) ● **Ben Howard** (Olympia, *complet*) ● **Other Lives, Kris Dane et BC Camplight** (Flèche d'Or) ● **The Pathfinders** (Balajo) ● **Pvris** (Backstage) ● **Social Distortion** (Bataclan) ● **Tiken Jah Fakoly** (Zénith)

★ 30 AVRIL

Fiodor Dream Dog (Point Ephémère) ● **Lorenza** (Entrepôt) ● **Freddie McGregor, Queen Omega et Nature** (New Morning) ● **Malevolence, The Ghost Inside, Suicide Silence, White Chapel, Comeback Kid, Obey The Brave, Carnifex, Kublai Khan, Adept et Walking Dead On Broadway** (Bataclan) ● **The Memories et Cannery Terror** (Espace B) ● **Kate Miller-Heidke** (Maroquinerie) ● **Narco Terror et Tim Vantol** (Petit Bain) ● **Thurston Moore (Sonic Youth) et Chelou** (Café de la Danse) ● **Sensible Soccers** (Divan du Monde)

MAI

★ 1er MAI

Kid North (Espace B) ● **Ultra Vomit et The Four Horsemen** (Divan du Monde)

★ 2 MAI

Dignan Porch et El Botcho (Espace B) ● **Tiga, Modeselektor, Busy P, A-Trak et Peaches** (Electric)

★ 3 MAI

Against Me! (Flèche d'Or) ● **The Early November** (Klub) ● **Orquesta Buena Vista Social Club** (Olympia) ● **Our Last Night, Palisades et Our Theory** (Petit Bain)

★ 4 MAI

And So I Watch You From Afar et Mylets (Flèche d'Or) ● **Albin De La Simone** (Philarmonie) ● **Horna, Fides Inversa et Tortorum** (Glazart) ● **Lower Than Atlantis** (Point Ephémère)

★ 5 MAI

Brigitte (Olympia, *complet*) ● **Daan** (Divan du Monde) ● **Albin De La Simone** (Philarmonie) ● **Dom La Nena** (Café de la Danse) ● **Zaza Fournier** (Européen) ● **Frenzal Rhomb, Off With Their Heads, Astpai et Broadcaster** (Glazart) ● **Gov't Mule** (Cigale) ● **Izia** (Trianon) ● **Kid Francescoli** (place Carrée du Forum des Halles) ● **Superpoze** (Maroquinerie)

★ 6 MAI

Brigitte (Olympia, *complet*) ● **Albin De La Simone** (Philarmonie) ● **D-Bangerz** (Point Ephémère) ● **Paul Kalkbrenner** (Trianon)) ● **Onyx** (Batofar)

★ 7 MAI

Piers Faccini, Jenny Lysander, Horsedreamer et Yelli Yelli (Café de la Danse) ● **Frnkiero And the Cellabration** (Backstage) ● **Snarky Puppy & Metropole Orkest** (Olympia) ● **Stick To Your Guns et Deez Nuts** (Glazart) ● **Title Fight et Ceremony** (Boule Noire) ● **We Are Shining** (Pop Up du Label)

★ 9 MAI

Chris Bergson (Entrepôt) ● **Xarah Dion** (Espace B) ● **Screaming Females** (Batofar) ● **La Souris Déglinguée** (Olympia)

★ 10 MAI

Joseph Cotton, Franc Jaro, Towakie, Ras Naya & Free Island et Staaz Sly (New Morning) ● **Laura Marling** (Trabendo) ● **Moumoon** (Boule Noire)

★ 11 MAI

Blues Power Band et Flyin' Saucers (New Morning) ● **Chassol** (Européen) ● **Echosmith** (Nouveau Casino) ● **The Hotelier et Emperor X** (Espace B) ● **Jethro Tull's Ian Anderson** (Olympia) ● **Songhoy Blues** (Boule Noire) ● **Texas** (Folies Bergère, *complet*)

★ 12 MAI

Bertrand Burgalat et AS Dragon (Européen) ● **Burning Heads, Berri Txarrak, The Rebel Assholes et Not Scientists** (Flèche d'Or) ● **Pat O May** (Boule Noire) ● **Perturbator et Das Mortal** (Batofar) ● **Set It Off, Decade et Brawlers** (Maroquinerie) ● **Cody Simpson** (Alhambra) ● **Soviet Suprem** (Bataclan) ● **Texas** (Folies Bergères, *complet*) ● **The Undertones** (Trabendo) ● **The Dave Weck Acoustic Band** (New Morning)

★ 13 MAI

Hugh Cornwell et Mathieu Boogaerts (Java) ● **Ghostpoet** (Point Ephémère) ● **A Grave With No Name et Marble Arch** (Espace B) ● **Phases Cachées et Dirty Zoo** (Divan du Monde) ● **Nadine Shah** (Flèche d'Or) ● **Tabou Combo** (Bataclan, *complet*) ● **Texas** (Folies Bergère, *complet*) ● **Patrick Watson** (Café de la Danse, *complet*)

PREVISIONS PARIS

Fauve : 26/5 (Zénith), **Ride :** 27/5 (Olympia), **Toto :** 28/5 (Zénith), **Jackson Browne :** 2/6 (Cigale), **Mark Knopfler :** 2 et 3/6 (Zénith), **Kool & the Gang, Earth Wind & Fire Experience** feat **Al McKay et Imagination :** 11/6 (Zénith), **Paul McCartney :** 11/6 (Stade de France), **Limp Bizkit :** 15/6 (Bataclan), **Kiss :** 16/6 (Zénith), **Judas Priest :** 17/6 (Zénith), **L7 :** 17/6 (Bataclan), **Billy Idol :** 22/6 (Zénith), **Neil Diamond :** 23/6 (Zénith), **Jackson Browne :** 25/6 (Cigale), **ZZ Top :** 26/6 (Zénith), **The Who :** 28 et 29/6 (Zénith), **Roger Hodgson :** 1er/7 (Olympia),

★ 14 MAI

Eaves (Pop Up du Label) ● **Erevan Tusk** (Pan Piper) ● **Protoje & the Indiggnation et Brahim** (Divan du Monde) ● **Jenny Wilson et Jennie Abrahamson** (Petit Bain)

★ 15 MAI

Anthony B & Bornfire Band et Vlad (Maroquinerie) ● **Beyond The Dust, Promethee, The Long Escape et Stomb** (Boule Noire) ● **Nils Frahm** (Trabendo) ● **Vlad** (Maroquinerie)

★ 16 MAI

Blackmail et Lonelady (Maroquinerie) ● **Carnival In Coal et 6:33** (Point Ephémère) ● **Chilly Gonzales & Kaiser Quartet** (Philarmonie) ● **Wang Wen et Mile Me Deaf** (Espace B)

Province

AVRIL

Abrahma : 18, Nice (Volume) ● **Agua Roja :** 17, Lille (Péniche) ● **Aqme, Tagada Jones, Les Shériff, Les Sales Majestés et Ultra Vomit :** 18, Les Herbiers (espace Herbauges) ● **Asaf Avidan :** 27, Bourges (W) ● **Baden Baden et Chapelier Fou :** 17, Mérignac (Krakatoa) ● **Balthazar :** 17, Nantes (Stérolux) • 18, Dijon (Vapeur) • 20, Marseille (Poste à Galène) ● **Barclay James Harvest** feat **Les Holroyd :** 17, Strasbourg (salle Erasme) ● **Black Bomb A :** 17, Nantes (Ferrailleur) • 24, Albertville (Pierre du Roy) • 25, Lille (Aéronef) ● **Bright Curse :** 17, Rouen (3 Pièces) ● **Brigitte :** 17, La Teste-de-Buch (théâtre P.Cravey) • 18, Montargis (salle des fêtes) • 21, Lille (Aéronef, *complet*) • 24, Bourges (W) • 28, Marseille (Silo) • 30, Lyon (Bourse du Travail, *complet*) ● **Bukatribe :** 24, Rédéné (espace culturel) • 29, Bourges (Table d'Harmonie) ● **Bukowski et Red Fang :** 22, Nancy (Autre Canal) ● **Rodolphe Burger :** 17, Brive (théâtre) • 18, Le Thor (auditorium) ● **Burnin' Jacks :** 17, Calais (Mauvaise Herbe) • 18, Metz (Chaouée) • 25, Sedan (Ba'Rock Café) • 30, Perpignan (BBC Pepinya) ● **Claustrofobia, Dying Flag et The Lost Files :** 23, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Paul Collins' Beat, Dan Brodie et François Poussereau Trio :** 19, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Doctor Flake et Chill Bump :** 18, Marseille (Moulin) ● **Dopethrone et EyeHateGod :** 22, Lyon (0 Totem) • 23, Strasbourg (Molodoï) ● **Dr Flamingo :** 26, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Dwail et Dung :** 21, Lille (Midland) ● **Stephan Eicher :** 17, Denain (théâtre, *complet*) • 18, Revin (salle J.Vilar) • 26, Bourges (Palais d'Auron) ● **Ez3kiel :** 28 et 29, Meylan (Hexagone) • 30, Nice (théâtre L.Ventura) ● **Face To Face, Tractorhead et Divine L'Oka :** 18, Narbonne (Db) ● **Fantasma :** 29, Bourges (22) • 30, Laval (6par4, avec Vaudou Game) ● **Fauve :** 23, Lille (Zénith) • 24, Nantes (Zénith) • 25, Lorient (Lann Sevelin) ● **Clinton Fearon :** 17, Grenoble (Belle Electrique) • 18, Annemasse (Château Rouge) • 26, Bourges (W) ● **Feu! Chatterton :** 17, Avignon (Passagers du Zinc) • 18, Arles (Cargo de nuit, avec Grand Blanc) ● **Fool's Gold :** 18, Marseille (Cabaret Aléatoire) • 25, Saintes (Coconut) • 29, Toulouse (Connection Live) • 30, Nantes (Stéréolux) ● **Sallie Ford :** 18, Castres (Bolegason, avec Toybloïd) • 20, Laval (6par4) ● **Zaza Fournier :** 17, Limoges (Fourmi) • 21, Metz (Chapelle) • 29, Lille (Péniche) • 30, Lyon (Transbordeur) ● **God Is An Astronaut :** 23, Savigny-le-Temple (Empreinte) • 24, Nantes (Ferrailleur) • 25, Bègles (Bât. 59) • 26, Nîmes (Paloma, avec Young Cardinals) • 29, Villeurbanne (CCO) • 30, Nancy (Autre Canal, avec Maven) ● **Godflesh :** 18, Lorient (Manège) ● **Godspeed You! Black Emperor et Xylouris White :** 24, Dijon (Vapeur) • 28, Strasbourg (Laiterie) ● **Grand Blanc :** 18, Arles (Cargo de nuit) ● **Groundation, Taïro, Nahko and Medecine For The People et Sinsemilia :** 17, Rézé (halle de la Trocardière) ● **The Growlers :** 22, Lille (Aéronef) • 23, Rouen (106) • 24, Nantes (Stéréolux) • 25, Bordeaux (I.Boat)

• 26, Massy (Paul B) • 28, Bourges (22 d'Auron) • 29, La Rochelle (Sirène) ● **Gush :** 17, Tourlaville (espace Buisson) ● **Guts :** 21, Lille (Péniche) • 23, Marseille (espace Julien) • 24, Montpellier (Rockstore) • 25, Cenon (Rocher de Palmer) • 27, Bourges (22 d'Auron) ● **I Me Mine :** 17, Rodez (Le Club) • 18, Bagnères-de-Bigorre (Alamzic) ● **Izia :** 17, Angoulême (Nef) • 18, Sannois (EMB) • 19, Strasbourg (Zénith) • 25, Istres (Usine) ● **Jabberwocky :** 17, Angers (Chabada, avec Duo Jümo) • 18, Vitré (parc expos, avec Les Gordon, Faul et Julien de Castilho) ● **Kid Francescoli :** 17, Marseille (Poste à Galène) • 30, Châteaulin (Run Ar Puns) ● **Last Train :** 17, Nice (Volume) • 18, Montpellier (Bric à Brac) • 19, Marseille (Machine à Coudre) • 20, Toulouse (Connexion Live) • 21, Perpignan (BBC Perpinya) • 22, Bordeaux (Hérétic Club) • 23, Niort (Alternateur) • 24, Angers (Joker's Club) • 25, Aubusson (Avant-Scène) • 28, Bourges (22) • 29, Ris-Orangis (Plan) ● **Loudblast, Black Bomb A, Anaal Nathakh, Benighted, Samael et Crusher :** 25, Lille (Aéronef) ● **Mansfield TYA :** 23, Bordeaux (l.Boat) • 24, Peyriere (église) • 25, Nantes (château des Ducs de Bretagne) ● **Ky Mani Marley :** 19, Issoudun (Boite à Musique) • 21, Lyon (Ninkasi, avec The Soul Sonics) • 24, St-Brieuc (Place Poulain-Corbion) • 27, Rouen (106) • 28, Massy (Paul B) ● **Merzhin :** 18, St-Quai-Pontrieux (plein air) • 25, Berric (Le Verger, avec Babachagg et Zapata's Blood) ● **Miraculous Mule :** 27, Le Havre (McAidd's, avec Melcove) • 29, Bordeaux (Bootleg, avec Brian Lopez & Gabriel Sullivan) • 30, Neuvic (Café de la Poste) ● **Monsieur Pink :** 18, Vesoul (Café Français) ● **Moodie Black :** 17, Joué-lès-Tours (Temps Machine, avec Zenzile) • 18, Clermont-Ferrand (Raymond Bar) • 21, Lyon (Marché Gare, avec Dalek) • 23, Metz (Chapelle, avec Dalek et Dædelus) • 25, Lorient (Manège) • 27, Toulouse (Métronum) • 28, Bordeaux (l.Boat, avec Dalek) ● **Moriarty :** 24, Le Havre (Tétris) • 25, Caen (Cargo) • 28, Nice (théâtre L.Ventura) • 29, Six-Fours (espace Malraux) • 30, Metz (Amphithéâtre) ● **Mountain Men :** 25, Bauge (centre R.d'Anjou) • 28, Rumilly (médiathèque, avec Le Migou) ● **Mudweiser :** 18, Lyon (Kraspek Myzik) • 25, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette, avec Made Of Scars) ● **Odesza :** 24, Lyon (Transbordeur) • 25, Bourges (W) ● **Only Real :** 18, Rezé-lès-Nantes (bords de Sèvre) • 20, Tourcoing (hospice d'havre) • 22, Amiens (Lune des Pirates) ● **Orange Blossom :** 24, Marennes (salle polyvalente) • 29, Strasbourg (Laiterie) • 30, La Motte-Servolex (halle des sports) ● **The Original Wailers :** 29, Ramonville (Bikini) • 30, Tarbes (Gespe) ● **Oscar & the Wolf :** 25, Nancy (Autre Canal) ● **The Pains Of Being Pure At Heart et Only Real :** 19, Dijon (péniche Cancale) • 22, Amiens (Lune des Pirates, avec Only Real) ● **Panda Dub :** 17, Brainans (Moulin, avec Joe Pilgrim, Tetra Hydro K, Mayd Hubb et Tibo Tiburk) • 18, Lyon (Transbordeur, avec Ondubground) ● **Parlor Snakes et Astonvilla :** 18, Bobigny (Canal 93) ● **Ana Popovic :** 17, Lomme (Maison Folle de Beaulieu, *complet*) • 18, Belfort (Granit) ● **The Prodigy :** 17, Strasbourg (Zénith) • 19, Lille (Zénith) ● **Promethee, Arkangel et Alea Jacta Est :** 30, Belfort (Poudrière) ● **Push Up et Janice In The Noise :** 17, St-Brieuc (salle Robien) ● **Red Mourning :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Rival Sons :** 17, Strasbourg (Zénith) • 18, Lille (Aéronef, avec Triggerfinger et Birth Of Joy) • 19, Nantes (Stéréolux) • 21, Cenon (Rocher de Palmer) • 22, Ramonville (Bikini) • 27, Lyon (Ninkasi, *complet*) • 28, Bourges (22 d'Auron) • 29, Ris-Orangis (Plan, avec Last Train) ● **Robi et Feu! Chatterton :** 17, Avignon (Passagers du Zinc) ● **San Fermin et Louis Aguilar & the Crocodile Tears :** 30, Amiens (Lune des Pirates) ● **Lucas Santtana :** 23, Grenoble (Belle Electrique) • 27, Bourges (22 d'Auron) • 29, Nantes (Stéréolux) ● **Satyricon, Crusher, Mr Marcaille et The Black Zombie Procession :** 17, Audincourt (Moloco) ● **SBTRKT :** 25, Bourges (W) • 26, Nantes (Stéréolux) ● **Set & Match :** 17, Magny-le-Hongre (File 7, avec Smokey Joe & the Kid) • 18, Agen (Florida) • 23, Biarritz (Atabal, avec Uneek) • 24, Cognac (West Rock) • 25, Parthenay (Diff'Art) • 30, Colmar (Grillen) ● **Shaka Ponk :** 17, Strasbourg (Zénith) • 25, Lorient (parc expo) ● **Shit and Shine et Sleaford Mods :** 22, Pantin (Dynamo) ● **Shuffle :** 17, Angers (Colisée) ● **Sinsémilia :** 17, Rezé (Trocardière) • 18, Aubigny-sur-Nère (Forge) • 23, Lyon (Transbordeur) • 28, Lille (Aéronef) • 29, Châteauroux (salle Barbillat Touraine) • 30, Cléon (Traverse) ● **The Skints :** 25, Nantes (Stéréolux) • 26, Bourges (W) ● **Selah Sue :** 19, Strasbourg (Zénith) • 23, Reims (Cartonnerie) • 24, Bourges (W) ● **Théodore, Paul & Gabriel :** 17, Barentin (théâtre) • 19, Strasbourg (Zénith) ● **TNT et Roze :** 18, Montauban (Rio Grande) ● **Uddu, Franckie IV Fingers et Peter Pan Speedrock :** 29, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Zenzile :** 17, Joué-lès-Tours (Temps Machine)

MAI

And So I Watch You From Afar et Mylets : 2, Dunkerque (4 Ecluses, avec Billions Of Comrades) • 10, Nantes (Ferrailleur) • 11, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Aqme et Loudblast :** 13, Auxerre (Silex) ● **Arcturus et Vulture Industries :** 5, Rennes (Ubu) ● **Brigitte :** 1er, Sérignan (Cigalière) ● **Charlélie Couture :** 9, Compiègne (Ziquodrome) ● **Culottes Courtes et Segfault :** 9, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Lena Deluxe et Peter Von Poehl :** 1er, Lille (bistro de St-So) ● **Do Or Die, Alea Jacta Est, Black Knives, DJ Mike Rock et Providence :** 7, Castres (Bolegason) ● **Fantasma :** 2, Lyon (Sucre) • 5, Nantes (Stéréolux) • 13, La Rochelle (Sirène) • 15, Coutances (plein air) ● **GBH :** 7, Nantes (Ferrailleur) • 8, Montbéliard (Atelier des Môles) • 10, Roissy-en-Brie (Pub ADK) • 11, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Woodwork et The Legendary Musselmen) ● **I Me Mine :** 1er, Chamonix (Micro Brasserie) • 2, Chambéry (plein air) ● **Imminent Attack, Nuclear Whisper et Sekator :** 13, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Bror Gunnar Jansson :** 12, Montbéliard (Bains Douches) • 14, Montpellier (Rockstore) • 15, Bordeaux (Bootleg) • 16, Brest (Carène, avec King Dude) ● **Jessica93 :** 1er, Angoulême (Nef) • 2, Nîmes (Spot) • 5, Montpellier (Rockstore) • 3, Troyes (Argence) • 15, Lyon (Marché de Gros) ● **Jet Blast :** 8, Pont-Levesque (Pays d'Auge) • 9, Coutances (3 Piliers) • 16, Coutances (Taverne) ● **Kosme, Kid Francescoli, Scuba et Orestt :** 9, Nice (Hi Beach) ● **Last Train :** 7, Rennes (1988) ● **Mars Red Sky :** 1er, Guéret (Lieu) • 7, Troyes (chapelle Argence) • 15, Amiens (Lune des Pirates, avec Year Of No Light) ● **Mighty Quinn et The East Street Band :** 8, Colmar (Grillen) ● **Miraculous Mule :** 1er, Reims (Appart Café) ● **Moodie Black et Dalek :** 4, Amiens (Lune des Pirates) ● **Mountain Men :** 6, Limoges (Fourmi) • 7, Cholet (Jardin de Verre) ● **Pigeon John et The Afrorockerz :** 13, Castres (Bolegason) ● **Push Up! et La Cafetera Roja :** 9, Bobigny (canal 93) ● **Rone, Jabberwocky et Fritz Kalkbrenner :** 6, Nice (Théâtre de Verdure) ● **The Saints :** 11, Lille (Péniche) • 12, Brest (Carène, avec The Curse) • 13, Bordeaux (l.Boat) • 14, Lyon (Ayers Rock Beat) ● **The Summer Rebellion, The Groovin' Jailers, Stygmate, Bizounours Fuckers et Goats Drive DeLorean :** 1er, Arras (plein air) ● **The Twilight Sad :** 16, Bordeaux (l.Boat) ● **Villagers :** 5, Tourcoing (Grand Mix)

Festivals

■ **Les Artefacts :** 17 au 19/4, Strasbourg (Laiterie et Zénith, avec – le **17** : Shaka Ponk, The Prodigy, Rival Sons et The Subways – le **18** : Parov Stelar, The Avener, Bakermat, Joris Delacroix et Synapson – le **19** : Selah Sue, Izia, Cats On Trees, Théodore, Paul et Gabriel et Emiliana Torrini) www.artefacts.org

■ **Les Paradis Artificiels :** 16 au 24/4, Tourcoing/Lille/Roubaix (divers lieux, avec – le **16** : David Ivar/ Black Yaya – le **17** : Aqua Roja et Bakermat – le **18** : Triggerfinger, Rival Sons, Birth Of Joy et Palace – le **19** : The Prodigy

– le **20** : Lonely The Brave – le **21** : Guts – le **22** : Floor – le **23** : Fauve et Fyfe – le **24** : Black Mesrines, Youssoupha, The Pirouettes, Perez et Hindi Zahra) www.lesparadisartificiels.fr

■ **L'Ere de Rien :** 17 et 18/4, Rezé-lès-Nantes (bords de Sèvre, avec – le **17** : Marika Hackman, Sivu, Palace et Al Von Stramm – le **18** : The Dodos, Only Real, Gengahr et The Slow Sliders) www.festival-lerederien.com

■ **Good Rockin' Tonight :** 23 au 25/4, Attignat (château de Salvert, avec Hayden Thompson, Huelyn Duvall, Carl Sonny Leyland, Gina Haley, Arsen Roulette, Pep Torres, Levi & Bernie Dexter, The Firebirds, Wildfire Willie & the Ramblers, Phil Haley and his Comments, Nelson Carrera and so on) www.bluemonday01.com

■ **Bain de Blues :** 24/4, Bain-de-Bretagne (salle des fêtes, avec – le **24** : Lurrie Bell with Russ Green, Loretta & the Bad Kings, French Blues All Stars et Paul Jackson Trio – le **25** : T.Bo & the T B.Boppers, Full Tags The Honeymen, Selwyn Birchwood et Kyla Brox Band) www.baindeblues.com

■ **Car'Scène Rock'Son :** 24 et 25/4, Carcen-Ponson (salle polyvalente, avec – le **24** : Mademoiselle K et Sakya – le **25** : Synapson, Corson et Alb) www.carscenerockson.com

■ **D Viation :** 24 et 25/4, Albertville (salle de la Pierre du Roy, avec – le **24** : Black Bomb A, Eths, Dread Union Blood, Happening, Nocturn, Shaytan, Sinorma et Nephren-Ka – le **25** : Tagada Jones, L'Opium du Peuple, Jack My Friend, Mascarade, Crowling, L'Epouvantail, Morbid Feculent et Flayed) www.artiste-compagnie.com

■ **Printemps de Bourges :** 24 au 29/4, Bourges (divers lieux, avec – le **24** : Brigitte, Selah Sue, Angus & Julia Stone, Vianney, Juliette Gréco, Juliette Armanet, Worakls, Thylacine, Husbands, Kid Wise, Fyfe et Islam Chipsy – le **25** : Ben Mazué, Dick Annegarn, Fakear, Rone, N'To, Jeff Mills, Joris Delacroix, Boris Brejcha, Fritz Kalkbrenner, SBTRKT, Hyphen, Rock'n'Beat Party, Cashmere Cat, Odesz, The Subs, La Colonie de Vacances, Papier Tigre, Electric Electric, Emmanuelle Parrenin et Pierre Bastien – le **26** : La Fine Equipe, Groundation, Chinese Man, DeLuxe, Nneka, Clinton Fearon, The Skints, Balthazar, Perez, Stephan Eicher, Arthur H, Mashrou' Leila et Adam Laloum – le **27** : Camelia Jordana, Hindi Zahra, Nach, Asaf Avidan, Hubert-Félix Théfaine, Yaël Naïm, Guts, FKJ, Sianna Dwayna, Lucas Santtana, Dam, Emicida et Pierre Lapointe – le **28** : Faada Freddy, Minuit, Black Mesrines, Soprano, Blacko, Yaël Naïm, Camille, Camelia Jordana, Ben l'Oncle Soul, Hindi Zahra, Hugh Coltman, Sandra Nkake, Lianne La Havas, Sly Johnson, Rival Sons, The Growlers, The Wanton Bishops, The Bohicas, Zun Zun Egui et Thomas Fersen – le **29** : Gradur, Joke, Alonzo, Kaaris, David Ivar, Black Yaya, Christine and the Queens, The Dø, Isaac Delusion, Ghost Cultiure, Jack Garratt, The Seasons et Paradis) www.printemps-bourges.com

■ **Les Nuits Botanique :** 26/4 au 19/5, Bruxelles (B, divers lieux, avec – le **26** : Flying Lotus et Shabazz Palaces – le **29** : Godspeed You! Black Emperor et Xylouris White – le **9** : Benjamin Clementine, Adrian Crowley, Clark, DJ Maze et Helena Hauff – le **10** : Phoria, Asa, Talisco, Sophie Hunger, Grand Blanc, Bagarre, Alamo Race Track et Jacco Gardner – le **11** : Fùgù Mazngo Meets Binti, Joy Wellboy et Roscoe – le **12** : Jonathan Jeremiah, Aka Moon, Paon, Mad Dog Loose, Italian Boyfriend, Young Rival, Mujeres et Great Mountain Fire – le **13** : Fakear, Rone, Dominique A, Joy, Lætitia Sheriff, Jessica93, Twerps et Tobia Jesso Jr. – le **14** : Hindi Zahra, Songhoy Blues, Nadin Shah, Mansfield TYA, Balthazar et Feu! Chatterton – le **15** : Lapsley, The Dø, Saint Saviour, Mew, Dom La Nena et Nicola Michaux – le **16** : Soak, Louis, Matthieu, Josph et Anna Chedid – le **17** : Hot Chip, Shura, Patrick Watson, Villagers, The Soft Moon, Ibeyi, Kevin Morby et Steve Gunn – le **19** : Not Here Not Now) www.botanique.be

■ **Metal Culture(s) :** 30/4, 1er et 2/5, Guéret (divers lieux, avec – le **30** : Guerettallica, Off Track!, Blind Motion et The Lumberjack Feedback – le **1er** : Punish Yourself, Trepalium, Mars Red Sky et The Great Old Ones – le **2** : Dagoba, Arkangel, Sticky Boys, Lizzard et Steven Heven) www.metalcultures.com

■ **Spiderland :** 1er au 9/5, Angoulême (Nef et divers lieux, avec – le **1er** : Forever Pavot, Jessica93, Violence Conjugale, Carpenter Brut, Too Many Zooz, Go! Zilla, Baston, The Blind Shake, Gâtechien, Yacine Synapsas et Délicatesse Erotique – le **2** : C.A.R, Alo Wala, Mother Of Two, Camilla Sparksss, Erotic Market, Frankie Goes To Pointe-à-Pitre, Gull, Tom Bodlin, Charles X, Awir Leon et Rubican – le **4** : Against Me, Forest Pooky et Daria – le **7** : Judah Warsky, Sax Machine, My Name Is Nobody, Escobar, Dorian Pimpernel et Boxed In – le **8** : Fauve, Benjamin Clementine, Fakear, Etienne de Crécy, Salut C'Est Cool, Grand Blanc, Acid Arab, We Are Shining et Parad – le **9** : Shaka Ponk, High Tone, Carbon Airways, Dirtyphonics, Netsky, Mr. Dooper et Dookoom) www.spiderlandfestival.fr

■ **Rolling Saône :** 7 au 9/5, Gray (halle Sauzay, avec – le **7** : Bakermat, Stevans, The Inspector Cluzo, Jupiter & Okwess International et Alam – le **8** : Patrice, Asian Dub Foundation, Talisco, Les Lacets des Fées, Collectif 13 et My Lady's House – le **9** : Salut C'Est Cool, Iphaze, Make The Girl Dance, Clothilde Moulin et Sept) www.rolling-saone.com

■ **Demigny On The Rock :** 9 et 10/5, Demigny (salle J.Copeau, avec – le **9** : Fenrys, Skylab et Youngblood Brass Band – le **10** : Névas, Livingstone, Les Poupées Qui Toussent, The Fawkes, Chapakuai et Hilight Tribe) www.festivaldemigny.weebly.com

■ **Les Moissons Rock :** 13 au 16/5, Juvigny (route de Matouges, avec – le **13** : Miss America, The Dukes, Didier Super, Ya-Ourt et Louis Bertignac – le **15** : Talisco, Zebda et Triggerfinger – le **16** : Asian Dub Foundation, Barcella, Ya-Ourt et Barrio Populo) www.moissonsrock.org

■ **Nuits Sonores :** 13 au 17/5, Lyon (divers Lieux, avec – le **13** : Agoria, Nils Frahm, Daniel Avery, Tale Of Us, Mazalda, Kink, Recondite, Factory Floor et Baris K – le **14** : Ben Klock, Goldie, Waxist Selecta, Witxes, Ensemble Links, Shackleton, Kowton, Jeroen Search, Schrijvershof, Félix Kubin, Mitch & Mitch, Manoo, Laurent Caligaris aka My Genome, Redshape, Kate Miller-Heidke, The Saints, Miimo, Savage Riposte, La Biche, Mind Against, Kosme, Sven Weisemann et Konstantin Sibold, Butch, Miimo, Wavesonik, Pascal Roeder, Seun Kuti, Flore, Janson Gerd, Nina, DJ Simbad, Nikitch, Clap! Clap!, Low Jack, The Pilotwings, Zaltan, Theorist Of Conspiracy, CLFT Militia et Blawan, Arker, Moe, Eat Rabbit, Sloven, Harold Martinez, I Love UFO, Mbongi Yeto, Ghostpoet et Animali – le **15** : John Talabot, Barnt, Awesome Tapes From Africa, Syracuse, Joy Orbison, Genius Of Time, Etienne Jaumet, Baaba, Brodinski, Jessica93, Public Service Broadcasting, DJ Deep, Moodyman, Carl Craig, Future Of The Left, Palma et Diane – le **16** : 67 5 Minuit Projekt, Jamie XX, Floating Points, DJ James Stewart, Forever Pavot, Piotr Kurk, Rone, Laurent Garnier, Vaudou Game, The Soft Moon, Jon Hopkins, Batida, La Mverte, The Orb, Wand, Selvagem, Alejandro Paz et Clinic – le **17** : Laurent Garnier, Rodhad, Marcel Dettmann et Ame) www.nuits-sonores.com

■ **Dub Foundation :** 15 et 16/5, Petit-Orcet (salle Anatolia, avec – le **15** : O.B.F., Legal Shot, Tour de Force, Mahom Dub, Ubble Hi-Fi, Cultural Soulja et Powered By Dub Shepherds – le **16** : Kanka, Legal Shot, O.B.F. Sound System feat Shanti D, Tour de Force et Culture Dub Sound & Bethsabée) www.reggaesunska.com

■ **La 7e Vague :** 15 et 16/5, Brétignolles (plein air, avec – le **15** : The Avener, Izia, Hilight Tribe, Asian Dub Foundation et Too Many Zooz – le **16** : Fakear, Boulevard des Airs, Seun Kuti & Egypt 80, City Kay, Kokomo et Tactical Groove Orbit) www.7vague.com

***PS :** Les dates de concerts pour la période **15/5 au 30/6** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/4 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

NOUVEAU, découvrez la version numérique enrichie pour tablette

Des diaporamas d'images inédits

Des liens actifs pour naviguer

Des vidéos à découvrir d'un simple clic

Votre mensuel, encore plus complet

OFFRE DECOUVERTE

Téléchargez **gratuitement** Rock & Folk 572

Disponible sur App Store

amazonkindle

DISPONIBLE SUR Google play

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	KENDRICK LAMAR	"To Pimp A Butterfly"	*Interscope*
02	➤	(various artists)	"Empire : Original Soundtrack From Season 1"	*Columbia*
03	➤	Modest Mouse	"Strangers To Ourselves"	*Epic*
04	➤	(various artists)	"Soundtrack - Fifty Shades Of Grey"	*Fifty Shades Of Grey*
05	➤	Taylor Swift	"1989"	*EMI*
06	➤	Drake	"If You're Reading This It's Too Late"	*Cash Money*
07	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*
08	➤	Marina And The...	"Froot"	*New Elektra*
09	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
10	➤	Maroon 5	"V"	*Interscope*

Classement au 4 avril 2015

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	PRODIGY	"The Day Is My Enemy"	*Warner*
02	➤	James Bay	"Chaos And The Calm"	*Republic Records*
03	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
04	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*
05	➤	Sufjan Stevens	"Carrie & Lowell"	*Asthmatic Kitty*
06	➤	Sia	"1000 Forms Of Fear"	*Sony*
07	➤	Nightwish	"Endless Forms Most Beautiful"	*Pias*
08	➤	Circa Waves	"Young Chasers"	*Virgin*
09	➤	Taylor Swift	"1989"	*EMI*
10	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"	*Columbia*

Classement au 1er avril 2015

FNAC

Top Pop - Rock

Mars 2015

01	➤	NOEL GALLAGHER	"Chasing Yesterday"	*Sour Mash*
02	➤	Asaf Avidan	"Gold Shadow"	*Polydor*
03	➤	Scorpions	"Return To Forever"	*Sony*
04	➤	Madonna	"Rebel Heart"	*Universal*
05	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*
06	➤	Benjamin Clementine	"At Least For Now"	*Barclay*
07	➤	Led Zeppelin	"Physical Graffiti"	*Atlantic*
08	➤	Imagine Dragons	"Smoke + Mirrors"	*Polydor*
09	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
10	➤	Hozier	"Hozier"	*Barclay*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	WALK THE MOON	"Shut Up And Dance"	*RCA*
02	➤	Hozier	"Take Me To Church"	*Columbia*
03	➤	Fall Out Boy	"Centuries"	*Island*
04	➤	Twenty One Pilots	"Fairly Local"	*Warner*
05	➤	Vance Joy	"Riptide"	*Atlantic*
06	➤	Mumford & Sons	"Believe"	*Glassnote*
07	➤	James Bay	"Let It Go"	*Republic Records*
08	➤	Fall Out Boy	"Immortals"	*Island*
09	➤	George Ezra	"Budapest"	*Columbia*
10	➤	Imagine Dragons	"I Bet My Life"	*Interscope*

Classement au 4 avril 2015

FNAC

Top Imports

Mars 2015

01	➤	NNEKA	"My Fairy Tales"
02	➤	(various artists)	"Soundtrack - Whiplash"
03	➤	(various artists)	"Many Faces Of AC/DC"
04	➤	To Kill A King	"To Kill A King"
05	➤	Gov't Mule	"Sco Mule"
06	➤	Monarchy	"Abnocto"
07	➤	Rumer	"Into Colour"
08	➤	Saint Saviour	"In The Seams"
09	➤	Gemma Hayes	"Bones+Longing"
10	➤	Trent Reznor & Atticus Ross	"Soundtrack - Gone Girl"

STARTER 30

Top Pop Rock

Mars 2015

01	➤	LOUANE	"Chambre 12"	*Universal*
02	➤	Christine & The Queens	"Chaleur Humaine"	*Warner*
03	➤	Dominique A	"Eleor"	*Wagram*
04	➤	Björk	"Vulnicura"	*Wagram*
05	➤	Yael Naim	"Older"	*Wagram*
06	➤	Madonna	"Rebel Heart"	*Universal*
07	➤	Kendji Girac	"Kendji"	*Universal*
08	➤	Ibeyi	"Ibeyi"	*Wagram*
09	➤	Calogero	"Les Feux D'Artifice"	*Universal*
10	➤	Noel Gallagher	"Chasing Yesterday"	*Pias*
11	➤	Texas	"Texas 25"	*Pias*
12	➤	Mark Knopfler	"Tracker"	*Universal*
13	➤	Steven Wilson	"Hand Can Not Erase"	*Wagram*
14	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*
15	➤	Diana Krall	"Wallflower"	*Universal*
16	➤	Led Zeppelin	"Physical Graffiti"	*Atlantic*
17	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
18	➤	Benjamin Clementine	"At Least For Now"	*Barclay*
19	➤	Asaf Avidan	"Gold Shadow"	*Polydor*
20	➤	Imagine Dragons	"Smoke + Mirrors"	*Interscope*
21	➤	Nightwish	"Endless Forms Most Beautiful"	*Pias*
22	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Warner*
23	➤	Scorpions	"Return To Forever"	*Sony*
24	➤	Moonspell	"Extinct"	*Season Of Mist*
25	➤	Sia	"1000 Forms Of Fear"	*Sony*
26	➤	Claire Diterzi	"69 Battements Par Minute"	*Starter*
27	➤	Brigitte	"A Bouche Que Veux-Tu"	*Sony*
28	➤	Kendrick Lamar	"To Pimp A Butterfly"	*Interscope*
29	➤	Marcus Miller	"Afrodeezia"	*Universal*
30	➤	Avener	"The Wanderings Of The Avener"	*Universal*

FNAC

Top Vinyles

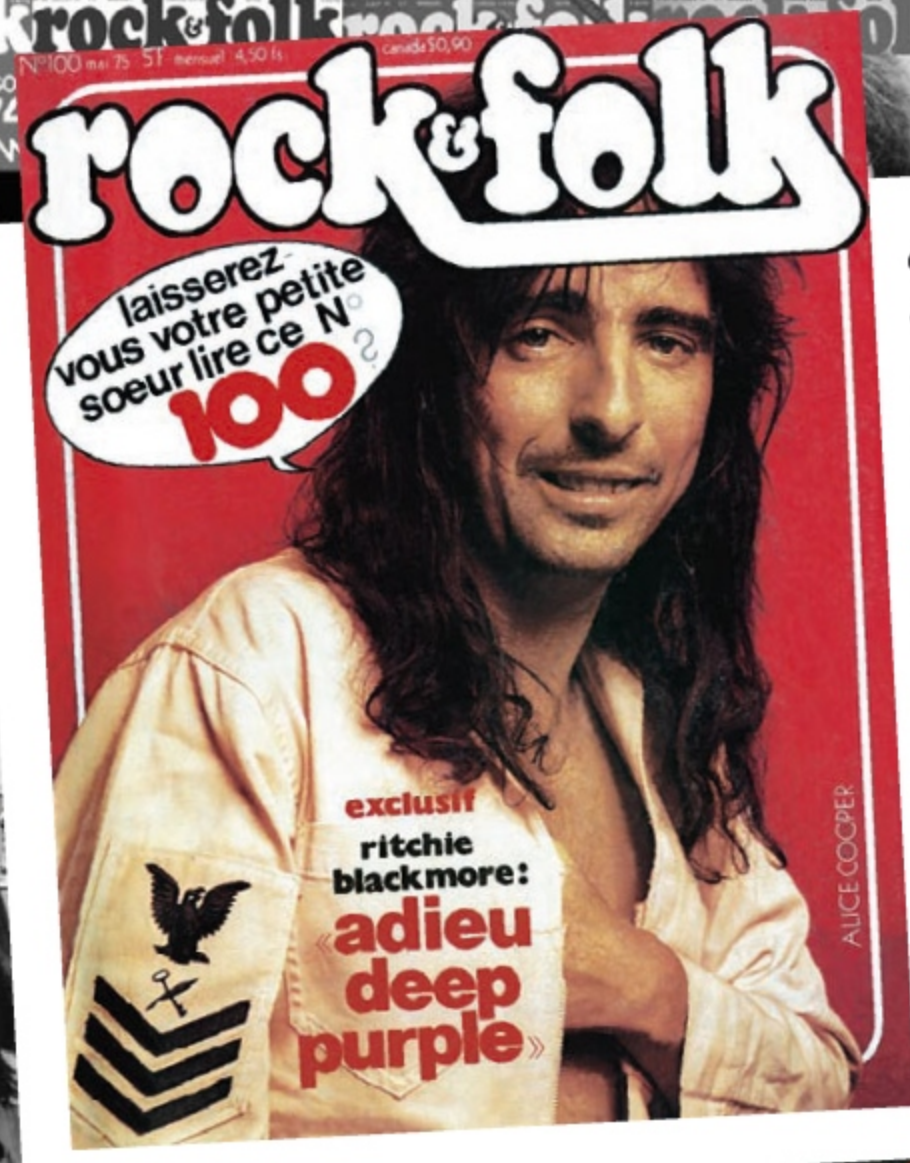
Mars 2015

01	➤	LED ZEPPELIN	"Physical Graffiti"	*Atlantic*
02	➤	Noel Gallagher	"Chasing Yesterday"	*Sour Mash*
03	➤	Benjamin Clementine	"At Least For Now"	*Barclay*
04	➤	David Bowie	"Nothing Has Changed"	*Parlophone*
05	➤	Soko	"My Dreams Dictate My Real"	*Because*
06	➤	David Bowie	"Life On Mars ?"	*Parlophone*
07	➤	Pink Floyd	"The Endless River"	*Warner*
08	➤	Fyfe	"Control"	*Believe*
09	➤	Pink Floyd	"The Dark Side Of The Moon"	*Mis*
10	➤	David Bowie	"Space Oddity"	*RCA*

Ça ne s'invente pas

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

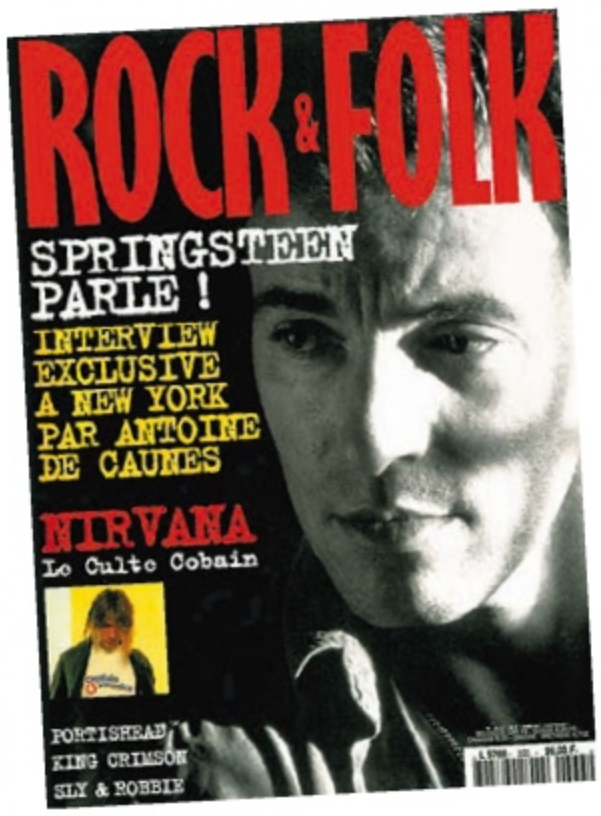


Mai 1975 R&F 100

C'est avec un **Alice Cooper** au regard humide (alcool ?) et au sourire niais — drogue douce ? — en couverture que Rock&Folk fête ce centième numéro. C'est aussi l'occasion de présenter la rédaction mid-seventies sous la forme d'un roman-photo. Les journalistes sont stylés. Certains portent la moustache (Dister), la plupart les cheveux longs (Vermeille, Muller), un seul porte des lunettes noires et ce n'est pas celui auquel on pense. La photo finale réunit les deux premiers Philippe de la dynastie Rock&Folk. Paringaux promet : *"Nous poursuivons notre mission : faire le meilleur magazine rock du monde !"* et Kœchlin s'engage : *"En route vers le numéro 200 !"* **Deep Purple**, *"ersatz britannique et frimeur, heavy loukoum pour lycéens"*, est à Hambourg. **Ritchie Blackmore** qui, depuis cinq ans, fait loge à part *("Je préfère limiter mes contacts avec le groupe. Je ne leur dis presque jamais rien. Ah si, j'ai parlé à Jon Lord l'autre jour. Les autres ont tendance à être assez grossiers, toujours les mêmes vannes")* annonce : *"Oui, le groupe se sépare"*, vu l'ambiance... Enfin, à noter pour les spécialistes de l'anecdote de comptoir : *"Le 13 mars 1975, jamais* **Lou Reed** *n'a semblé plus défoncé sur scène."*

Mai 1985 R&F 219

Une fois tous les jeux de mots évacués, *"Rock & Folles"*, *"Rock Gay : Le vent en croupe"*, *"Un homme inverti en vaut deux"*, le journal tente de retracer *"L'histoire pas triste du rock gay"* (ça continue...) pour arriver à ce constat : *"En 1985, on n'est pas forcé d'être homosexuel militant, homosexuel tranquille ou homosexuel tout court, mais aujourd'hui, il est fortement conseillé d'en avoir l'air."* De joie, **Frankie Goes To Hollywood** en tirerait bien quelques coups en l'air. Quinze ans après sa séparation, un livre sur le **Velvet Underground** donne des nouvelles récentes du mythique orchestre. Tant pis pour les esthètes... *"**Moe Tucker** s'est mariée. Elle a accouché cinq fois et étudié l'informatique. Elle vit désormais chez sa mère."* De mauvaises langues prétendent que *"les touches du clavier de* **Nick Rhodes** *de Duran Duran sont numérotées, afin qu'il s'y retrouve entre blanches et noires"*. Toujours pertinent, le nouveau 45 tours de **Parabellum** s'intitule "On Est Gouverné Par Des Imbéciles".



Mai 1995 R&F 333

Plutôt ratée, la couverture a le mérite de la clarté. On lit que **Springsteen** parle, que c'est à Antoine de Caunes et que ça se passe à New York. Le Boss qui porte désormais une barbiche à la Zlatan Ibrahimovic se souvient : *"La nuit où on a enregistré 'Born In The USA', on s'est regardé et j'ai senti que je tenais une chose qui arrive à un artiste une fois par vie."* A Toulouse comme ailleurs, **Courtney Love** se comporte mal : *"Hey les mecs, vous avez envie de tirer Melissa ? Cette plouc, cette vierge, cette pute ?"* Mais change de ton : *"Vous vous êtes bien tenus. Je n'ai pas vu un seul T-shirt de Pearl Jam."* Avec "Dummy", **Portishead**, *"rencontre d'un producteur dyslexique et d'une chanteuse mélancolique"*, popularise le trip-hop : numéro trois des tops anglais. Aux USA, pour trois dollars l'appel, on peut tomber directement sur **Jerry Lee Lewis** *"qui racontera quelques anecdotes sur sa vie"*. C'est une des façons que le pionnier a trouvées pour payer ses 560 000 dollars d'arriérés d'impôt.

Mai 2005 R&F 453

AS Dragon en couverture et une nouvelle génération qui se pointe. Réuni dans un précieux supplément A5 agrafé à l'intérieur du magazine et intitulé "Paris Ville En Rock", l'inventaire des jeunes groupes de la capitale en activité. 35 au total et pour tous les goûts. **Parisians** ? *"Pour qui aime les attitudes branleurs à gueules d'ange."* **Brats** ? *"Groupe de lycéens garage-rock ayant suivi les cours du soir des Stooges, MC5, Sonics."* **Second Sex** ? *"Survoltés et arrogants."* **Naast** ? *"Ils sont le rock'n'roll."* Il y a aussi des filles comme les **Plastiscines** *("Les vieux ne pensent qu'aux Slits")*, Trix et Lilly, *"les deux diablesses"* de **Violett** ou encore Suzanne de **Pravda** qui rejoint **Tu Seras Terriblement Gentille** *("groupe de filles semi décadent"* pour une formule *"Siouxsie rencontre les Buzzcocks")*. Les mois à venir s'annoncent particulièrement excitants... Enfin, miracle à Cardiff : *"Plongé dans le coma, un jeune gallois de 9 ans s'est réveillé lorsque sa mère lui a fait écouter 'American Idiot' de Green Day."*

© Harley-Davidson, H-D, Harley-Davidson et le logo Bar & Shield sont des marques commerciales de H-D U.S.A., LLC.

OFFRE EXCEPTIONNELLE
> STREET 750 <
Valable du 23 mars au 30 mai 2015

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ.
VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

(1) Exemple de financement hors assurance facultative : pour l'achat d'une STREET 750 au prix de 7 950,00 € ou en crédit lié à une vente après un apport minimum de 20% soit 1590,00 €. Montant total du crédit : 6 360,00 € remboursable en 24 mensualités de 265,00 €. Mensualités hors assurance facultative. Taux Annuel Effectif Global (TAEG) fixe hors assurance facultative : 0,00 %. Taux débiteur fixe : 0,00 %. Perceptions forfaitaires : 0,00 €. Le coût total du crédit est pris en charge par Harley-Davidson France. Coût total du crédit : 0,00 €. Montant total dû par l'emprunteur: 6 360,00 €. Première échéance à 30 jours. Durée effective du crédit : 24 mois. Vous disposez d'un droit de rétractation. Taux Annuel Effectif de l'Assurance (TAEA) hors garantie perte d'emploi : 4,16 % soit un coût mensuel de l'assurance de 11,45 € en sus de la mensualité indiquée plus haut et inclus dans l'échéance de remboursement. Le coût total de l'assurance sur toute la durée du prêt s'élève à 274,80 €. Contrat d'assurance facultative n°5013 (Décès, Perte Totale et Irréversible d'Autonomie, Incapacité Temporaire Totale de travail, Perte d'Emploi) souscrit par FINANCO auprès des sociétés SURAVENIR et SURAVENIR ASSURANCES, entreprises régies par le Code des assurances.

Offre valable du 23/03/2015 au 30/05/2015 sur l'ensemble des modèles STREET 750 neufs pour des crédits d'un montant minimum de 2 000 € et dont la durée de remboursement est de 24 mois. Sous réserve d'acceptation par Harley-Davidson Finance, département commercial de Financo, filiale du Crédit Mutuel Arkéa - SA au capital de 58 000 000 € - RCS Brest B 338 138 795. Siège social : 335 rue Antoine de Saint-Exupéry 29490 Guipavas – Société de courtage d'assurances, n° ORIAS 07 019 193 (vérifiable sur www.orias.fr). Cette publicité est conçue par Harley-Davidson France (SAS au capital de 40 000 €, RCS B 393 918 743, située 12, rue Eugène Dupuis 94043 Créteil Cedex) qui n'est pas intermédiaire en opérations de banque et service de paiement. Cette publicité est diffusée par Harley-Davidson® dont les concessionnaires agissent en qualité d'intermédiaires de crédit non exclusif de Financo. Ces intermédiaires apportent leur concours à la réalisation d'opérations de crédit à la consommation sans agir en qualité de Prêteur. Ces intermédiaires de crédit peuvent également être soumis au statut d'Intermédiaire en Opérations de Banque et Service de Paiement (IOBSP) dans ce cas leurs numéros d'immatriculation à l'ORIAS (consultable sur www.orias.fr) est affiché à l'accueil.

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

SCREW IT LET'S RIDE.*

TOUJOURS DANS LES BACS.*

Kronenbourg®

l'Originale

BK RCS Saverne 775 614 308 la chose

* Les bouteilles Kronenbourg sont placées dans des bacs (casiers) en carton ou en plastique pour faciliter le transport notamment dans les CHR.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION